

Le fric noir

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G. J. ARNAUD

Le fric noir



French
PULP
ESPIONNAGE

G.-J. ARNAUD

LE FRIC NOIR

French Pulp Éditions
Espionnage

Déjà à Foggia elle avait tourné en rond à la sortie de l'autoroute, se heurtant sans arrêt à des barrages de carabiniers ou de parachutistes qui battaient la semelle devant des chevaux de frise ou des herses mobiles. Ils allumaient de petits feux sur le bas-côté neigeux de la chaussée et pendant que deux ou trois parlaient avec les automobilistes, d'autres, accroupis, se réchauffaient les mains ou faisaient même griller de la nourriture, quelque chose enfilé sur des brochettes improvisées.

La Mamma avait cru bien faire en prenant l'autoroute du soleil qui desservait Bari et Tarente, mais d'autres avaient eu la même idée qu'elle et elle avait aperçu des dizaines de caravanes en route vers les lieux du tremblement de terre, le triangle maudit, la zone détruite entre Naples, Benevento et Potenza. Il y avait aussi des camions, des fourgonnettes, de simples voitures remplies à craquer de couvertures surtout, de vêtements chauds, de nourriture et de médicaments. Des immatriculations de partout, même de Suède et de Pologne. Elle ne savait pas comment ils avaient fait ceux-là avec leur Polski. Pas des touristes pourtant, un couple avec à l'arrière un tas de couvertures couleur kaki.

Elle avait tourné en rond, parfois coincée dans une file. En deux heures on lui avait appris comment manier cette caravane pataude accrochée à sa Fiat 125, comment reculer, faire demi-tour, se garer, mais ce n'était pas encore très au point et pour éviter les barrages elle n'en finissait pas de tourner son volant au point d'en avoir les bras douloureux.

Et toujours ce froid, ce verglas, la neige ou la pluie, un voile épais de fin du monde qui s'étirait sur la péninsule avec juste une zone bleutée dans le ciel vers l'Adriatique. Là-bas quelque part en face il y avait Skoplje... C'était quand ? Elle ne savait plus exactement.

Elle traversait un faubourg de Foggia tâchant de retrouver l'autoroute. Elle avait un petit tuyau plus ou moins douteux pour essayer, plus au sud, de passer sans attirer l'attention des flics de l'armée ou de la Mafia napolitaine, la Camorra qui avait répandu ses hordes pourries sur toute la zone dévastée et encore plus loin, surtout plus loin. Elle avait déjà raflé des dizaines de milliers de couvertures, de vêtements, des tonnes de vivres, confisqués des caravanes, des

tentes pour les revendre au prix fort aux sans-logis. Des milliards de lires en jeu.

Mais il n'y avait pas que ce danger-là. Il était possible que la Camorra s'intéresse à elle, Cesca Pepini, pour d'autres motifs plus secrets.

Foggia était une ville moderne, parce que détruite elle aussi par un tremblement de terre dont le plus important remontait à 1730 et quelques... La Mamma connaissait bien cette région mais devenait le jouet de ses souvenirs vieux de trente ans et plus, et elle ne cessait de se fourvoyer.

Elle finit par s'arrêter sur une aire de stationnement, examina sa carte, le bout de papier-calque qui, appliqué sur elle avec trois points de repère donnait le tracé d'une route, une vieille route qui s'enfonçait en direction de la Campania. On lui avait dit aussi qu'en venant du sud ce serait plus facile à condition d'avoir le billet de dix mille lires facile. Elle avait emporté de l'argent mais aussi une carabine de chasse qu'elle gardait ostensiblement sur le siège inoccupé. Et personne durant les contrôles ne lui avait demandé d'explications. On disait que certains volontaires apportant des couvertures et des vivres avaient été rançonnés dès la frontière française mais elle n'avait rien subi de tel pour l'instant. Jusqu'ici son passeport américain avait suffi et elle avait expliqué qu'elle avait de la famille dans un petit village isolé, Dioni, pas très loin de l'ancienne Via Appia.

« – Vous n'y arriverez jamais avec cette caravane, lui disait-on, vous ne trouverez que des routes défoncées, des chemins boueux, parfois coupés de failles profondes. Quant aux ponts, ils ne sont plus très sûrs quand ils ne sont pas écroulés. »

Elle gardait un visage fermé, impénétrable et on la laissait repartir. Mais désormais c'était différent. Le commissaire politique responsable de la zone sinistrée avait donné des ordres stricts. Des ordres qui allaient aussi dans le sens des escrocs de tout genre, les Chacals comme on les appelait par ici, les hommes de la Camorra. On accueillait les donateurs bénévoles, on les remerciait avec beaucoup de chaleur, on leur offrait même un coup à boire, de quoi manger mais on confisquait tout ce qu'ils apportaient.

« – Nous nous chargeons de la distribution. Certains secteurs sont trop avantagés, engorgés et d'autres complètement dépourvus. Laissez-nous faire. Nous savons ce qui convient le mieux à nos compatriotes. »

D'abord il fallait pour l'image de marque du gouvernement et surtout de la Démocratie Chrétienne, que les secours viennent des Italiens, des représentants du pouvoir central et non de ces étrangers qui ne cessaient de critiquer et de trouver que rien n'allait bien. Mais il fallait surtout que tous ceux qui soutenaient la D.C. soient récompensés, prélèvent leur prébende et c'était là une occasion unique

et peu onéreuse de leur remplir les poches avec ce qu'apportaient les pays étrangers.

Enfin elle retrouva l'autoroute et roula lentement sur la droite. Il lui fallait attendre une sortie de service, un portail en grillage épais fermé avec un cadenas. La petite route de service s'enfonçait dans des pins et, plus loin, commençait cette mystérieuse route qui se dirigeait vers la Campania. Du moins elle espérait que les tuyaux étaient bons. C'était le sénateur Holden qui les avait obtenus pour elle du service de logistique de l'armée américaine. Pas moins. Toute l'équipe était à Rome, Holden, Kovask, Edwige et Peter, pour cette affaire de fric. Le fric de la terreur rouge et de la terreur noire.

Il se répétait trop souvent que celui de la noire venait des USA, des multinationales, pour continuer à laisser faire. Et d'un seul coup, juste avant le tremblement de terre, tout se desserrait un peu. Il y avait des fuites, des renseignements discrets... On pouvait espérer remonter la filière. Rien que pour la terreur rouge les sommes étaient fantastiques mais on devinait qu'elles provenaient d'URSS via les démocraties populaires mais ce n'était pas le problème direct du sénateur. Et puis les découvertes avançaient vite dans ce domaine et la Mamma s'interrogeait. Dès qu'il s'agissait de terrorisme de gauche tout allait très vite dans n'importe quel pays, européen ou américain. On découvrait des caches, des réseaux, des Carlos, des chefs d'orchestre, mais dès qu'il fallait faire la même chose pour le terrorisme de droite et d'extrême droite, c'était le grand silence, le mur, le manque de renseignements, les magouilles invraisemblables, les protections de toute nature.

Tout en conduisant d'une main elle prit un cigarillo, Dos Centavos guatémaltèques dont on lui avait apporté – Peter – de gros paquets couleur de sac d'emballage. Ils étaient forts, âcres mais savoureux.

D'autres voitures doublaient, des attelages de caravanes aussi. Les gens allaient essayer par Bari ou encore par Tarente ou au besoin encore plus au sud. Il n'y avait pas que des Italiens exilés pour venir au secours des leurs, mais des gens de toute l'Europe et même des Algériens de France dans de vieilles Peugeot. Dans son rétro extérieur gauche – il avait fallu en installer deux qu'un dispositif costaud semblait tendre à bout de bras pour dépasser le champ mort de la caravane – elle voyait toujours la même voiture, une Volvo déjà ancienne avec sa calandre barrée en diagonale, de couleur vert-de-gris.

Ça l'ennuyait. Il lui faudrait s'arrêter pour aller ouvrir le cadenas de ce portail de service et elle préférerait ne pas avoir de témoins. Et dans moins de cinq kilomètres elle serait sur les lieux.

Elle leva encore le pied mais le conducteur inconnu en fit tout autant. Il devait se douter qu'elle mijotait un coup, qu'elle avait un

tuyau intéressant. Après tout c'était sans importance et si d'autres secours s'engouffraient dans la brèche qu'elle allait ouvrir, tant mieux pour tous les malheureux qui grelottaient de froid dans les montagnes saccagées. Ici il pleuvait, une sorte de neige fondue, mais plus à l'ouest ce serait plus mauvais encore. Elle avait emporté des chaînes pour la voiture et la caravane, mais elle s'attendait au pire. Kovask et Peter allaient, eux, essayer de passer par le nord. L'essentiel était que l'un des envoyés du sénateur Holden arrive dans les meilleurs délais. De loin elle vit le portail en grillage, juste dans un léger virage sur la gauche. Et cette Volvo qui restait toujours à la même distance, quel ennui !

La Mamma s'immobilisa à cinq mètres du portail, ralluma son cigarillo et sortit de la Fiat. Elle portait un pantalon en velours épais et un parka fourré. Mais le froid la saisit quand même. Lentement elle fit le tour de la caravane et lorsqu'elle fut certaine qu'on ne la voyait pas elle ouvrit son coffre et sous une pile de couvertures neuves prit le coupe boulons.

La Volvo venait de la dépasser lentement avec à son bord un jeune couple à l'air très sympathique. La femme blonde avait même souri à la Mamma.

Sans attendre elle fonça vers le portail, cisaila le gros cadenas, repoussa les deux montants du pied et revint à son volant. Sans le camion qui arrivait à toute vitesse elle aurait tout de suite démarré. Il drainait derrière lui quelques véhicules. La colonne une fois passée elle sortit de l'autoroute. Elle s'était demandée si elle refermerait le portail mais n'en éprouva pas le besoin.

Une fois dans le bois de pins elle repéra la fameuse route. Un chemin. Une sorte d'ancienne voie romaine avec des dalles enfoncées dans la boue. La Mamma s'immobilisa, se demanda si ce n'était pas une folie puis redémarra. Pendant un kilomètre elle se mordit la lèvre inférieure, attendant le prochain élargissement pour faire demi-tour et puis le chemin se jeta brusquement sur une petite route goudronnée et déserte. Très enneigée mais parfaite pour rouler à petite vitesse.

Il n'était pas loin de midi et elle pensait s'arrêter pour prendre un peu de café dans une thermos et un bon sandwich au salami. Machinalement elle regarda dans le rétro extérieur et aperçut la Volvo. Pourtant ils l'avaient doublée... Puis avaient dû faire demi-tour sur l'autoroute.

Avant de partir pour la zone du tremblement de terre il lui avait fallu ingurgiter un tas d'informations. D'abord sur la topographie des lieux, sur les différentes routes qu'elle pourrait emprunter pour atteindre son but, ce village de Dioni situé en plein dans les montagnes. On avait tellement insisté sur les difficultés du voyage qu'elle avait relégué dans un recoin sombre de sa mémoire les véritables raisons de sa mission.

« Macha Loven. Profession analyste système, travaillant pour le réseau S.W.I.F.T. », avait-elle lu sur une fiche.

S.W.I.F.T., le réseau international qui s'occupait de traiter les informations bancaires entre les principales places financières. La jeune femme y travaillait et avait relevé des anomalies, des ordres de transfert de fonds... Il y avait aussi une question d'heures de pointe et d'heures creuses. La jeune femme avait pu profiter d'informations qui transitaient par son service à une heure où normalement elle n'aurait pas dû être à son travail.

« – La veille du tremblement de terre elle est partie pour Dioni avec un ami mais on ignore qui... Brusquement... Profitant d'un congé de deux jours récupérables... D'habitude elle montait faire du ski dans les Alpes », avait expliqué Edwige qui coordonnait toute l'opération dans la suite d'hôtel que le sénateur louait à Rome.

Il avait fallu reconstituer en partie les bureaux de Washington, brancher un télex, obtenir trois lignes directes. Tout cela ne pouvait passer inaperçu mais pour traiter l'information c'était indispensable.

« – C'est sa sœur qui a essayé de savoir ce qu'elle était devenue et qui n'a pu pénétrer dans la zone du tremblement de terre. »

Dès le dimanche soir, le 23 novembre, elle avait pris la route mais avait été empêchée de parvenir à Dioni. C'était par elle que les informateurs du sénateur avaient pu savoir.

« – Surtout évitez la départementale 400 D, la route de l'enfer. Tous les villages sont détruits et c'est une véritable panique à tous les échelons. Ils ont failli installer un hôpital militaire sur la route faute d'un endroit plat. »

« – On a exagéré l'importance des Chacals... Quiconque va prendre un peu de bois dans les ruines pour se chauffer peut être considéré comme un pillard. Gardez votre sang-froid. »

Pour l'instant elle n'avait rien vu de particulièrement révoltant si ce n'était l'indifférence des carabiniers disposés en une ligne avancée pour filtrer les arrivées. Mais elle préférerait se méfier tout en ayant un peu honte de sa carabine.

Elle trouva une sorte de carrefour pour s'arrêter et elle attendit que la Volvo la double pour descendre. Au passage la jeune blonde leva le pouce avec un sourire pour la féliciter d'avoir ouvert le passage.

Dans la caravane elle s'assit pour avaler un gobelet de café bouillant puis mordit dans un sandwich. Elle n'était pas très fatiguée, n'ayant roulé que sur autoroute depuis Rome. Juste ce mal au bras à cause du volant et des manœuvres.

Sur la carte la route ne figurait qu'en pointillé à cause de certaines absences de revêtement sur des kilomètres mais elle demeurerait très praticable.

Une heure après son départ elle traversait son premier village atteint par l'onde sismique. Quelques maisons détruites, des gens qui se tenaient sur la place centrale auprès des feux, des tentes et des

voitures remplies de vieux et d'enfants. Rien de bien grave encore mais déjà le reflet éloigné d'une plus grande misère, d'une plus terrible réalité.

Ils n'étaient que trois, vaguement flics ou militaires d'apparence. Un casque chacun mais des blousons dépareillés. Elle s'arrêta à dix mètres, baissa sa vitre avec calme, prit sa carabine et posa le bout du canon sur la portière. Le premier qui approcha sursauta en découvrant l'arme.

— Hé ! fit-il, enlevez ça, vous n'avez pas le droit...

— Si, dit-elle en le fixant dans les yeux. J'ai le droit à une arme de chasse.

Les deux autres rejoignaient mais ouvraient de grands yeux surpris.

— Où allez-vous ?

— Par là, où on a besoin de moi, ça vous dérange ?

— Vous ne passerez pas, ma sœur.

Elle retint un fou rire. Ils la prenaient pour une religieuse et ce n'était pas plus mal. La seule identité qui lui permettrait peut-être d'atteindre Dioni.

— Vous n'avez rien pour nous, ma sœur ? On crève de faim...

— Qu'attendez-vous ici dans ce froid ? Il vaudrait mieux aller aider vos amis dans le village.

— Prenez-nous jusqu'à Candela.

— On vous fera voir pour passer sous l'autoroute de Naples sinon vous ne pourrez pas aller plus loin.

— Désolée, mais je ne prends personne.

Elle démarra si sèchement qu'ils s'écartèrent d'un bond. Elle allait regretter de n'avoir posé aucune question sur la Volvo vert-de-gris lorsqu'elle découvrit que celle-ci, revenue mystérieusement derrière elle, profitait de la frayeur des trois gugusses pour passer elle aussi.

Cette histoire d'autoroute de Naples la préoccupait et elle n'avait aucune indication sur la manière de la traverser. Sûr et certain que le coin grouillerait de soldats, de flics et de mafiosi à la petite semaine.

De très loin elle la surplomba et se rendit compte de la pagaille qui régnait. Des files de camions et de caravanes, des véhicules officiels, des Alfa de flics et des jeeps de soldats. Et tout autour ça débordait, ça gangrenait les autres routes secondaires. Certains avaient dû dévaler le remblai pour essayer d'échapper au gigantesque embouteillage mais se retrouvaient dans un autre goulet d'étranglement dans la boue et la neige. Il fallait étudier l'affaire et elle reporta son calque sur la carte routière, jura en constatant que l'informateur avait oublié simplement l'existence de cette autoroute. Et l'information provenait du service de logistique de l'armée américaine, de quoi rester très inquiet pour l'avenir.

Elle descendit, alluma un cigarillo et sursauta lorsqu'une voix

douce lui demanda :

— Vous ne savez plus comment faire, *signora* ?

La Volvo était arrivée silencieusement avec son six cylindres ; ancienne mais robuste et la fille était là, avec sa moumoute ébouriffée, son jean enfoncé dans des bottes poilues. Jolie, d'apparence douce avec un regard qui, lui, ne plaisantait pas.

— On vous a suivie, *signora*, parce que vous sembliez savoir où vous alliez mais c'est le grand merdier, hé ?

— Je crois bien, répondit la Mamma en se demandant d'où venait l'accent de cette fille. Son italien était parfait mais pas d'origine contrôlée.

Depuis qu'ils étaient tous partis, la Mamma, Kovask et Peter, le sénateur n'avait pu se rendormir. Il allait et venait véhément ou renfrogné dans sa robe de chambre sur son pyjama, tirant les rideaux pour voir enfin le jour sale se lever sur Rome, houspillant Edwige qui avait pourtant travaillé une partie de la nuit sur des tas de documents sans intérêt mais qui pouvaient en dernier ressort révéler d'un mot, d'une phrase, le début d'une piste.

Depuis Washington, Margot, qui faisait l'intérim dans la capitale, ne cessait d'alimenter le télex qui crépitait sans arrêt. Il n'était plus très jeune, les nouveaux ne faisant jamais autant de bruit et une chance qu'il soit installé dans la pièce centrale, le salon de la suite, sinon les voisins auraient eu raison de se plaindre.

— Ils pourraient téléphoner, dit Holden à dix heures.

Dès lors il le répéta toutes les minutes. Edwige soupirait et jugeait inutile de lui rappeler que depuis des jours tout le sud de l'Italie était privé de téléphone, d'électricité et même de l'essentiel.

— Nous avons une chance unique, cette fille, Macha Loven, qui travaille au réseau S.W.I.F.T., et elle disparaît dans ce tremblement de terre... Qu'allait-elle donc faire à Dioni ? Vous avez des renseignements sur cette ville ?

— Un village de deux cent treize habitants aux dernières nouvelles. Il y aurait plus de cinquante pour cent de victimes. Une chance, les rescapés se trouvaient sur la place centrale au moment du séisme dimanche soir... Il ne faisait pas très froid et ils parlaient de sport. Parce qu'un enfant du pays joue à Turin...

— Joue quoi, base-ball ?

— Mais non, nous sommes en Italie, sénateur... Football...

— On ne sait pas ce que Macha Loven allait faire là-bas...

— Non, on ne sait pas. Elle n'y était jamais allée, d'après sa sœur Ruth.

— Où est-elle, celle-ci ?

— Toujours là-bas. Elle essaye de rejoindre Dioni. Je l'ai eue au téléphone cette nuit... Mais depuis Naples bien sûr, où elle essaye de trouver une jeep... Il paraît que c'est impossible sinon d'atteindre le village.

— Donc la Mamma, Kovask et Peter n'y parviendront pas ?

— Tout dépend des bulldozers. Il paraît qu'il y en a des dizaines sur place mais que la Camorra n'accepte pas qu'ils fonctionnent si on ne règle pas une certaine assurance...

— Une assurance ? fit Holden en s'arrêtant de marcher.

— La Mafia napolitaine rançonne tout. Le carburant, les syndicats, veut imposer ses chauffeurs, ses conducteurs d'engins...

— Et l'armée ?

— Ses bulldozers ont des ennuis un peu partout... Le commissaire politique voudrait réquisitionner mais les politiciens négocient cette décision.

— Incroyable... Est-ce que vous savez enfin pourquoi Macha Loven s'est intéressée à cette affaire-là ?

— Oui. Elle a perdu un ami dans l'attentat de Bologne cet été. Et depuis elle s'est juré de faire quelque chose contre le fric noir qui alimente le terrorisme de droite. Terrorisme européen.

Holden s'assit en face d'Edwige.

— Je me demande si le fric n'alimente pas les deux terrorismes en fait.

— On sait que celui des Russes transite par la Tchécoslovaquie et que...

— Mais celui des Libyens, hein ? Il coule à flots et sans faire de subtiles distinctions pourvu qu'il y ait du résultat. Quand on fait sauter une synagogue, qui peut dire d'où vient vraiment l'explosif, et surtout le fric ? Ce qui m'intéresse c'est le fric américain, donc celui de nos multinationales. J'estime que ce fric serait mieux s'il était reversé aux citoyens de notre pays plutôt que d'entretenir la déstabilisation européenne. L'I.R.A. ne peut être considérée comme une organisation de droite et pourtant elle touche du fric américain parce que de cette façon l'Angleterre s'enlise dans le borbier irlandais et ne peut s'en sortir. Et avec Reagan qui veut détenir le leadership de ce monde pourri ce ne sera que pire... Pas question que l'Europe nous emmerde avec sa technologie, ses bagnoles, ses produits finis. Déjà que le Japon... Désormais le rôle des démocrates sera de prouver à nos alliés que nous sommes pour une politique étrangère différente. Ce sera payant, vous verrez.

Edwige ne cachait pas son écoëurement.

— De toute façon le fric reste puant... Vous croyez qu'on peut disserter politiquement sur Bologne ?

— D'accord, je suis cynique mais c'est la raison pour laquelle je suis sénateur.

Elle lui passa la photographie de Macha Loven.

— Juive, ses parents ont eu des ennuis durant la guerre mais s'en sont sortis. Elle est née en 1950... Sa sœur est plus jeune... Elle n'est pas sioniste, a des amis palestiniens mais ne milite quand même pas

pour eux... Elle reste sentimentalement attachée à Israël, même si elle désapprouve Begin. Pour elle, tout s'arrangera si la gauche israélienne vient au pouvoir.

— Une gentille naïve, murmura le sénateur.

— Lorsqu'elle a découvert ces anomalies dans les ordres bancaires, elle a d'abord cherché quelqu'un à qui se confier et ce n'est qu'au bout de quelques semaines qu'on lui a conseillé de prendre contact avec vous... Il y avait ces démocrates en visite à Rome mais ils n'étaient pas tellement chauds en votre faveur.

— Ils sont maintenant dans le camp de Reagan, ce qui explique tout, ricana le sénateur.

— Enfin elle nous a contactés, nous a envoyé ces premiers relevés de mémoire... C'est assez intéressant, non ? Puisque nous sommes dans ce palace en train de croquer allégrement dans les mille dollars par jour et encore sans compter l'accessoire... on pourrait vous demander d'où vient le fric...

Holden la regarda en dessous.

— Je pourrais en mettre le double et j'obtiendrais des crédits... Il y a dans ces relevés d'imprimantes des noms de banques et de sociétés que toute une bande de petits rancuniers dans mon genre rêve d'épingler depuis pas mal de temps. Si je leur demandais de réunir sur-le-champ un million de dollars ils le feraient et le clan Kennedy ne serait pas le dernier, vous pouvez m'en croire...

— C'est pourquoi nous sommes suspects avec nos libéraux, nos cryptosocialistes millionnaires... Vous en connaissez beaucoup, vous, des gros riches qui financeraient une telle recherche ? Vous voyez un patron français, genre Dassault, filer du fric pour que le contrôle des banques soit plus strict ? Et pareil pour Agnelli dans ce pays et les patrons allemands.

Le télex crépita et elle n'y prêta même pas attention, certaine que Margot faisait encore des siennes à Washington. Cette fille devait s'affoler du vide des bureaux et faisait d'un rien une montagne.

— Hé, dit le sénateur en se penchant, il paraît que ça grenouille à Washington ? Le conseiller financier de Reagan a appelé pour prendre rendez-vous ? C'est que ça commence à prendre tournure et que nous inquiétons quelques gros financiers... Ce n'est déjà pas si mal.

Macha Loven était une belle fille brune au visage paisible. Il fallait que cette femme ait subi un grand choc moral pour faire d'elle une informatrice bénévole, mais c'était toujours la même chose et Holden savait que ses meilleurs agents étaient des gens qui ne supportaient plus, un jour ou l'autre, d'être les témoins de ce lent empoisonnement de l'argent international. Ils voyaient défiler sur leur écran de contrôle des chiffres ahurissants, un alignement de zéros incroyable, en dollars et à la fin ils craquaient, comme craquent certains caissiers de banque

après vingt ou trente ans devant une liasse de billets, après en avoir manipulé des milliers au cours de leur vie.

— Je réponds à Margot ?

— Elle peut dire où je me trouve... De toute façon ils doivent le savoir déjà et c'est pure formalité... Nous sommes étroitement surveillés, n'en doutez pas... Même par le gouvernement italien et la Démocratie Chrétienne qui ne doivent pas être très à l'aise que nous jetions un coup d'œil sur les informations de la S.W.I.F.T.

— Vous croyez qu'ils passeront ?

— Je crois que la Mamma passera, dit Holden. C'est la seule véritable Italienne, la seule à même de comprendre ce qui se passe en fait dans le sud de ce pays.

Ils l'avaient aidée à faire demi-tour avec la caravane mais roulaient derrière elle sur ce petit chemin étroit qui paraissait traverser l'autoroute de Naples un peu plus loin. Passage souterrain, pensait la Mamma, pourvu qu'il soit assez large, assez haut sinon elle devrait abandonner la caravane, son stock de couvertures, de vêtements, de nourriture payés par les Américains démocrates de Rome. Des milliers de dollars dont elle était comptable même si tout ça servait d'alibi à sa balade dans le *mezzogiorno*. Dans la Volvo le couple transportait aussi la part des étudiants allemands de Rome également.

Le chemin descendit brutalement et dans la boue glacée elle sentait la caravane déraiper, tanguer. Une chance que le chemin soit encastré, les bords herbeux remettaient la caisse dans le droit chemin à chaque embardée. Puis elle vit le tunnel, frémit. Ça passerait à deux centimètres près. Mais elle n'hésita pas, ne fit pas attention aux raclements. Au-dessus, à l'air libre, c'était toujours l'embouteillage. Les autorités étaient débordées par cet excès de générosité, ne savaient qu'en faire. On disait que déjà dans certains centres de tri on pataugeait dans les épaisseurs de vêtements et de couvertures. Et il y avait tout le reste, les camions remplis d'appareils ménagers, de meubles divers, de tentes, de téléviseurs même. Pourquoi auraient-ils dû, les naufragés du tremblement de terre, être condamnés à l'austérité audiovisuelle ?

Plus loin le chemin retrouvait cette route miracle tranchée net par l'autostrade et qu'un état-major américain persistait à croire viable.

La neige criblait le pare-brise d'étoiles minuscules et la nuit arrivait vite avec ce ciel à ras des collines. Elle essaierait de rouler encore un peu, trouverait un endroit. Elle se demandait si elle inviterait les Allemands de la Volvo à coucher dans la caravane. Pas question de trouver un hôtel, la moindre chambre était réservée aux sinistrés et la Camorra veillait à faire monter le prix de la nuitée.

Il y avait un camion en travers de la petite route, des lumières et des ombres. Cette fois c'était du sérieux... Elle mit pleins phares. Des civils. Mais pas l'air de paysans du coin. Ces longues vestes en peau retournée, ces chaussures genre après-ski... Elle fit comme la première fois, descendit sa vitre et tint sa carabine sur ses genoux.

— *Signora*, que transportez-vous, s'il vous plaît ? Nous sommes les

collecteurs pour cette zone...

— Collecteurs, fit-elle gravement. Vous avez un document qui vous accrédite ?

— Un document, fit l'homme avec un sourire qui découvrit deux dents en or sur le côté gauche. Quoi encore avec la pagaille qui règne partout ! Il vous suffit de tourner dans ce chemin et d'aller jusqu'à la grange à cinq cents mètres. On vous aidera à décharger. Des couvertures, hein, fit-il avec lassitude, des vieilles ?

Tout était neuf. Une rafle monstre dans les boutiques de Rome, jusqu'en banlieue. Les couvertures encore dans leur housse plastique, pure laine.

Il allait falloir composer. Elle pouvait abandonner quelques couvertures mais pas plus de cinq. Dans le rétro les phares de la Volvo apparaissaient. Et un reflet passa du rétroviseur sur sa carabine que vit le mafioso.

— Hé, dit-il, que trimbalez-vous là ?

— Ma sauvegarde. Je suis religieuse et en Afrique je portais toujours sans arme. Ici je crois que c'est nécessaire. Si vous essayez de me dépouiller ainsi que les deux jeunes qui viennent derrière, vous y perdrez quelque chose. Pas la vie car je déteste tuer mais l'usage d'un bras ou d'une jambe.

— De toute façon si ce n'est pas nous, ce sera d'autres. Chaque hameau, chaque village est sous surveillance et vous aurez d'autres barrages comme celui-là. Qu'espérez-vous ? Vendre votre camelote, ma sœur, pour nourrir vos négrillons ?

— Je ne demande que le passage, déplacez votre camion. Il ne sera pas rempli par ce que je transporte. J'en suis responsable jusqu'au dernier sou.

Une forte lampe illumina toute la Fiat et ils purent voir les piles de couvertures et de vêtements chauds, neufs. Rien que dans la voiture il y en avait pour des millions de lires et ils devaient évaluer le contenu de la caravane à une somme élevée.

— Vous voyagez seule ?

— J'ai toujours voyagé seule... Maintenant déplacez ce camion au plus vite.

— On peut savoir où vous allez ?

— Près de Muro Lucano.

— Vous n'y arriverez pas avec toute la marchandise. Si on vous signe un papier vous ne risquerez plus rien. Disons que pour le contenu seul de la voiture on peut vous le signer...

Il ouvrit sa veste fourrée, sortit un tampon encreur dans un sac transparent.

— Je ne vous raconte pas d'histoires... Vous n'aurez plus d'ennuis.

— Écoutez, dit-elle, je vais commencer par tirer en l'air. Il y a bien

des carabinieri dans le coin, des soldats ? Ils viendront ? Même si ce sont vos amis... Voulez-vous que nous essayions ?

L'homme aux dents d'or rejoignit ses amis pour discuter avec eux et peu après ils déplacèrent le camion. La Mamma passa et aussi la Volvo mais elle savait que ça ne faisait que commencer, qu'il y aurait d'autres barrages et que les Chacals de la Camorra ne seraient peut-être pas les plus dangereux.

Bientôt ce fut la première odeur de la mort et elle traversa un village ruiné pratiquement désert. On avait simplement tracé un méandre de route pour éviter les ruines les plus importantes mais la caravane cahotait, oscillait dangereusement. Elle aperçut des cercueils, vides, pleins, déposés devant l'ancien porche de l'église effondrée. Puis plus rien, la route, la campagne, la neige et puis au détour une grande illumination sur l'ancien petit stade du village. Les survivants étaient tous là, un village de tentes, de caravanes, de constructions hasardeuses aux toits de tôle, des feux, des feux partout et c'étaient eux qui donnaient, outre la chaleur, la lumière. Elle vit aussi des chiens. Des chiens sans maîtres, inquiets, qui regardaient chaque rescapé comme un refuge possible. Un troupeau de moutons ressemblait à des congères dans le champ voisin. Elle avait failli s'arrêter, donner une part de son butin mais il fallait lutter contre l'élan du cœur pour aller le plus loin possible.

Et puis ce furent les carabinieri, des vrais, bien équipés, il y avait même une voiture blindée, des armes, des grésillements de radio. On passait d'un seul coup dans la technique guerrière à odeur d'ozone et de graisse d'arme, des regards lourds, soupçonneux. On emporta son passeport et elle dut attendre, comme les Allemands de la Volvo, en fumant un cigarillo. Là il y avait des popotes, une file de gens résignés qui venaient chercher de la nourriture chaude.

— Où allez-vous ?

— Là où les autres ne vont pas, dit-elle avec une certaine emphase.

— Vous ne passerez pas. Si vous visez les hameaux de montagne c'est inutile, même les hélicoptères avec cette neige ne peuvent les atteindre.

— Je vais essayer.

— C'est le Sénat américain qui a payé tout ça ?

— Non, seulement les démocrates américains de Rome, dit-elle.

De toute façon tout se savait malgré l'absence de moyens de communication. Mais depuis qu'elle était dans le Triangle de la désolation elle ne parlait plus du village de Dioni.

— Je ne devrais pas vous laisser repartir, dit l'officier.

— Je sais, mais je vais quand même aller là-bas. Si la caravane ne peut pas monter je prendrai la voiture, et si la voiture elle-même s'arrête j'irai à pied... Il faut quand même qu'ils voient quelqu'un

après tant de jours.

Il soupira.

— Ici on a trop de tout mais c'est gaspillé, volé, revendu... Allez-vous-en très vite et désormais faites attention. Tout est possible maintenant. Même le pire.

— Je serai prudente.

Elle s'enfonça dans la nuit, la neige de plus en plus épaisse, les hauteurs qui formaient un barrage aussi inquiétant que ceux des hommes.

Ils devaient rencontrer un notable de la Démocratie Chrétienne au siège de Salerne et Peter était allé aux nouvelles, surveiller la jeep également. Si jamais on la leur volait ils devraient dépenser une fortune pour en retrouver une, peut-être la même. Depuis le tremblement de terre les voitures étaient volées dans les rues dévastées, lorsqu'elles pouvaient rouler, descendues vers Naples où les sans-logis les achetaient pour attendre qu'on veuille bien les reloger.

Kovask attendait et il vit venir le fameux notable qui se fraya un difficile passage parmi les gens qui attendaient là, d'autres notables moins importants venus de villages perdus pour savoir comment allait s'opérer la distribution des secours. On baisait la main de ces notables avec une déférence incroyable et Kovask gêné aurait voulu détourner les yeux mais le spectacle était fascinant.

Luigi Mapoli le repéra et lui fit signe. Dire qu'il allait avoir besoin de ce gros déplaisant aux yeux cernés et aux manières précieuses. Parce qu'il avait un parent habitant les USA qui était intervenu pour que les hommes du sénateur Holden jouissent de toutes les facilités. Mais on affirmait que Mapoli n'était pas compromis avec la Mafia napolitaine, la Camorra. Kovask en doutait mais faisait comme si c'était vrai.

Il fut enfin admis dans le bureau luxueux, dut supporter une interminable poignée de main. Le cousin américain était un ponte démocrate de New York. Un supporter du sénateur Holden. Depuis combien de temps n'avait-il pas vu le cousin resté en Italie ? Que penser de cette graisse suspecte, de ce regard flou et de cette main trop chaleureuse ?

— Vous allez dans le Sud, vers quel village ?

— Dioni.

— Dioni, quelle malchance !... Ah pourquoi faut-il que vous alliez là-bas... Le maire, vous comprenez...

— Communiste ?

— Non, pensez-vous, dans ce coin tous sont démocrates chrétiens, mais il est mort... Sous sa maison, comme la plupart des gens... Un coin si difficile mais charmant. Des châtaigniers et des oliviers en même temps, vous vous rendez compte ? Et des chasses aux sangliers superbes, les cochons se nourrissent aux châtaignes et sont d'une

finesse... Vous partez demain ?

— Cette nuit.

— Mais pourquoi Dioni ?

— Nous recherchons une amie américaine qui doit s'y trouver. Elle est passée par le versant Est, vous comprenez ?

— Oui, je comprends... Je ne pense pas que vous ayez des difficultés majeures... Je vais vous donner cependant un mot de recommandation pour les maires des communes que vous traverserez... Vous verrez que mon nom est un véritable sésame.

Il en était très fier, trouvait ça tout à fait naturel. Il commença par écrire, se leva pour aller consulter un ouvrage dans sa bibliothèque. Un dictionnaire, pour ne pas faire de fautes ? Non, une sorte d'annuaire.

— Dioni... Il n'y a rien de bien caractéristique là-bas... Un ancien couvent sans intérêt mais inhabité depuis longtemps...

— Vous avez la liste des victimes ?

— Oh, je peux me la procurer.

Il sonna et un homme entra, l'air très empressé, furtif et fébrile à la fois, il courait avec un sourire niais sur son visage long.

— Dioni ? Oui, je vais chercher ça.

— Vous avez un camion ? demanda le notable entre-temps.

— Une jeep.

— Quel dommage, vous auriez pu emporter quelques cercueils, cadeaux personnels à cette population si éprouvée. Vous savez, plus que les couvertures, plus que la nourriture, ce sont les cercueils qui leur font plaisir. Ils ne peuvent supporter la pensée d'enterrer les leurs avec juste un linceul de plastique.

Il avait bonne mine. Le gouvernement accordait gratuitement les cercueils et dès lors tout le monde en trafiquait, pour de l'argent ou pour le prestige.

— Dites-leur que je leur en envoie trente dès que je peux.

Le furtif revint avec la liste et Kovask ne vit nulle part le nom de Macha Loven.

— Il y a un hôtel là-haut ?

— Attendez.

Une petite auberge mais qui l'hiver ne fonctionnait pas, en général.

— J'espère que vous rejoindrez votre amie.

— Bien sûr, dit Kovask.

Il montra le mot de recommandation à Peter, lui raconta la scène des baisemains. Le garçon ouvrait des yeux stupéfaits.

— Tu es sûr ?

— Mapoli est la fripouille sympa mais fripouille quand même... Je n'aime pas cette histoire. Tout le monde sait que nous allons à Dioni et doit bien se demander le but de ce voyage obstiné vers un hameau

coupé depuis dimanche du reste du monde.

Ils ne savaient quelle route prendre. De la plus large à la plus étroite, elles étaient toutes saturées. Il aurait fallu un hélicoptère et encore... Il neigeait sur les hauteurs. Ils roulaient encore dans les faubourgs de Salerne à dix à l'heure et la température devenait glaciale.

— Le centre d'intérêt de Dioni, tu le connais ?

— Non, dit Kovask. Il n'y a rien. Et je ne vois pas ce que cette fille est allée faire là-haut pour le week-end.

— Rien peut-être, juste s'envoyer en l'air avec un copain.

— Non. Son véritable copain est mort dans l'attentat de Bologne et depuis elle n'a qu'une idée farouche... Tout porte à croire qu'elle allait chercher quelque chose, quelqu'un.

— S'il y avait là-bas un centre d'informatique, cela se saurait, non ? C'est son job, à Macha Loven.

Kovask ruminait son irritation. Il voulait poursuivre l'enquête à Rome, mieux cerner la personnalité de Macha Loven, retrouver ses amis, ses relations... Bien sûr sa sœur avait fourni quelques indications mais c'était encore trop peu... La preuve, elle ne savait la raison de ce voyage subit dans le sud de la péninsule. Mais le sénateur voulait que les chances soient multiples et puis il se méfiait de la Mamma partie en éclaireur avec une cargaison de couvertures, de vêtements chauds, de conserves et cette caravane qui resterait sur place.

— Des millions de dollars transiteraient de banque à banque selon des ordres qui sont enregistrés par le S.W.I.F.T... Des millions de dollars pour acheter des armes, des explosifs, louer des planques... les camps d'entraînement... Rien que pour une ville comme Turin on a trouvé pour cinquante millions de dollars d'armes dans les planques... celles des Brigades Rouges... Mais le problème est le même pour les néofascistes...

— N'est-ce pas un peu naïf de penser que nous autres, Américains, alimentons le fascisme et les autres, en face, les Russes, fourniraient les gauchistes... systématique, non ?

— Oui, mais non sans raison... Il y a des interférences... Ce que nous voulons savoir, nous autres, c'est comment le fric est acheminé, qui est lésé... Le contribuable américain très certainement. C'est bien joli de ne pas toucher aux superbénéfices des multinationales mais si elles investissent dans le pain de plastic et le P.M. pas d'accord, non ?

C'était la cohue sinistre. Des camions descendaient à vide, conduits par des militaires et aussi des volontaires. Des milliers de volontaires qui découvriraient l'horreur, la magouille, des milliards de liras qui allaient se retrouver entre les mains de quelques-uns, Démocratie Chrétienne, Mafia... Toute cette générosité merveilleuse allait en

prendre un sacré coup. Tous ces jeunes qui s'étaient précipités reviendraient l'âme amère et peut-être jurant qu'on ne les y prendrait plus... jusqu'à la prochaine catastrophe.

— On aurait dû téléphoner à Holden, il doit être furieux, dit Peter en s'arrêtant derrière une ambulance de la Croix-Rouge belge.

— Plus tard si on peut. Nous ne sommes pas encore prêts à devenir opérationnels... C'est même dérisoire d'avoir cette mission à accomplir alors que tous ces gens ont besoin de réconfort et d'aide... Je regrette que le Vieux ne soit pas venu faire un tour dans le coin...

Sur l'autre voie un autobus était immobilisé dans la direction opposée, rempli de gens aux visages hébétés qui avaient accepté, ils étaient rares, de quitter leur pays détruit.

Les villages de montagnes se succédaient dans la nuit. Toujours le même spectacle. Des ruines, la route dégagée le plus souvent d'un coup de bulldozer. On passait avec la lumière des feux, l'odeur de fumée qui ne couvrait pas celle des morts en pleine décomposition sous les gravats. Toujours des cercueils vides et empilés d'un côté, pleins et alignés de l'autre. Des chiens, des animaux divers, des tentes, des caravanes regroupées. Des barrages de police, de soldats qui prenaient des airs soupçonneux. Ils flairaient le Chacal dans n'importe quel étranger. La Mamma préférait désormais cacher sa carabine sur le plancher de la Fiat.

— Là-haut la neige est en couche épaisse, lui dit un carabinier. Il faudra mettre les chaînes.

— Je vais le faire sur-le-champ.

Il la regardait se démener, casser en deux son corps épais lorsqu'un sergent surgit et l'engueula avec colère. Il vint l'aider mais elle avait presque fini. Le couple de la Volvo venait d'en faire autant.

— Mais où allez-vous ? demanda la Mamma.

— On vous suit. Jusqu'ici on n'a pas vu la nécessité de faire notre distribution. Plus loin ils auront certainement besoin de nos couvertures et de nos conserves.

Dans le fond elle était contente que ces deux jeunes soient derrière elle en cas de coup dur. La route devenait difficile et conduire avec cette caravane qui tirait à hue et à dia n'était pas aussi facile qu'on le lui avait annoncé.

Macha Loven disposait d'une vieille Lancia et elle cherchait ce modèle dans les épaves de voitures écrasées par les maisons écroulées. Au village suivant, elle avait bien failli ne pas y parvenir à cause de la couche de neige accumulée dans un virage d'ubac, tout changea et cette fois elle découvrit la véritable détresse. Il n'y avait plus de tentes, de simples abris bricolés, des gens encore traumatisés, pas de militaires ni de mafiosi, semblait-il, mais ce n'était pas encore prouvé.

Elle commença de sortir des couvertures de la Fiat et quelqu'un arriva, le curé.

— Merci, *signora*, merci... Il faudrait aussi du lait, de la nourriture.

— Vous n'avez vu personne ?

— Si, mais nous avons dû recueillir les gens de hameaux perdus

qui ne voulaient pas attendre les secours sur place. Il y en a dans tous les coins.

Des chiens les suivaient, toujours en quête de maîtres.

— On pourrait s'abriter dans l'église mais les gens ont peur de n'importe quel édifice désormais et ils préfèrent affronter le froid. Il faut avoir vécu une telle chose pour nous comprendre.

Les deux jeunes Allemands déchargeaient aussi des couvertures, des caisses de conserves. Le curé disparut, revint avec quelques hommes qui saisirent le tout et l'emportèrent. Il contemplait d'un œil envieux la caravane.

— Nous avons des gosses malades, bronchite, otite et une jeune femme va peut-être accoucher prématurément. Je n'en suis pas sûr.

La Mamma s'y attendait presque mais n'avait pas envie de sourire.

— D'accord, dit-elle, prenez-la pour cette nuit... Mais où puis-je coucher ?

— Il ne reste que l'église... Moi, j'y passe mes nuits. Avec un bon sac de couchage... J'ai organisé la cuisine dans la sacristie.

Il avait aussi un bon vin du pays, et la Mamma prépara un repas chaud, du riz avec de la viande en boîte pour tout le monde, le curé, les Allemands de la Volvo.

— Dioni, disait le prêtre, je ne sais pas... C'est tout en haut... Je ne comprends pas que les hélicoptères n'y soient pas déjà allés. Il y a un ancien terrain d'aéro-club...

— Un terrain d'aéro-club, dit la Mamma.

— Sous Mussolini, il y avait là-haut une maison de vacances pour les dignitaires du régime... Un terrain avait été aménagé pour qu'ils n'aient pas à subir les lacets de cette route de montagne. Ils utilisaient aussi de petits appareils. Je me souviens très bien que l'un d'eux s'est écrasé non loin d'ici au début de l'année 1940. En plein hiver. Nous avons dû aller chercher les victimes avec les bersaglieri et les carabiniers. Deux jours de marche.

— On sait à Naples qu'il y a un terrain d'aviation ?

— Je l'ignore... Bien sûr il doit être mal entretenu, encore qu'on m'ait dit... que parfois des gens viennent s'y poser... Mais il n'y a plus d'installations, pas de tour de contrôle ni de hangar... Les résistants s'en étaient emparés pour des parachutages... Puis les Américains sont venus et l'ont aussi utilisé... Pour des missions secrètes sur la France occupée et la Yougoslavie.

La Mamma écoutait avec attention, se demandant si ce n'était pas là l'explication au voyage subit de la jeune femme, Macha Loven.

— Et le centre de vacances ?

— Un ancien monastère... Il est abandonné... Des gens de Dioni sont venus... Les militaires les ont amenés chez le commissaire politique à Naples... Mais depuis nous ne les avons pas revus... Notre

maire est allé au siège de la Démocratie Chrétienne à Salerne pour voir ce que nous pouvons espérer... On parle de quinze mille milliards de lires d'aide pour le tremblement de terre... En dollars ça doit faire dix-huit milliards, je pense... C'est une somme énorme. Mais est-ce que chacun recevra ce qui lui est dû ? Vous savez que les chiffres officiels sur le nombre des morts sont faux... Ici on a déclaré officiellement cent dix-huit parce que cent dix-huit cercueils ont été utilisés mais il faut multiplier ce chiffre par trois au moins. Sous les décombres ils sont environ deux cent trente... Pourquoi essayer de minimiser l'importance de ce grand malheur ? À quoi cela servira-t-il ? Est-ce que déjà certains pensent se remplir les poches sur le dos des disparus ?

Les deux Allemands écoutaient avec attention mais n'intervenaient pas dans la conversation. Pour s'éclairer le prêtre utilisait le pétrole, des cierges également.

— Ils disent que l'électricité sera vite rétablie mais je ne le crois pas.

La Mamma dormit sur plusieurs tapis d'autel empilés et ne souffrit pas du froid. Lorsqu'elle se réveilla, il neigeait encore plus fort et à travers l'averse blanche on apercevait les feux des rescapés. Ils avaient dû brûler toute la nuit. En face, deux hommes débitaient une vieille charpente à coups de hache.

— Vous ne devriez pas essayer de gagner Dioni aujourd'hui. Ils enverront bien un chasse-neige... Vous verrez...

Mais elle était bien décidée à continuer ainsi que les deux Allemands.

— Je vais vider la caravane, vous la laisser, dit-elle. Mais je dois emporter ce qu'elle contient pour les habitants de Dioni.

— Vous savez, dit le prêtre... Les gens de là-haut ne sont pas toujours très coopératifs...

— Les montagnards sont toujours distants au début, dit-elle pleine d'assurance.

Le prêtre toussota avec embarras. Il était de petite taille, portait une casquette à oreilles, ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours et il sentait l'encens parce que, expliquait-il, il avait malencontreusement renversé sur lui toute la poudre le jour du tremblement de terre et n'avait pas d'autres vêtements.

— Si les dignitaires fascistes allaient à Dioni c'est que les habitants votaient à cent pour cent pour Mussolini, dit-il en regardant autour de lui avec inquiétude... Puis les résistants sont venus et ont liquidé la moitié de la population... Alors ceux qui sont les descendants des gens tués par les résistants puis par les Américains ne sont pas toujours bien disposés pour l'étranger... En fait ils continuent à voter pour l'extrême droite avec un ensemble très surprenant...

— Quarante ans après la guerre ?

— Oui, c'est étrange, non ? Mais ils seront quand même heureux de vous voir arriver avec les couvertures et les provisions... Soyez quand même sur vos gardes.

— Merci, dit la Mamma.

La voiture pleine à craquer et suivie de la Volvo, elle quitta ce dernier village pour attaquer la longue route qui conduisait à Dioni, au bout du monde, au bout du temps. Elle ne se demandait même plus pourquoi le couple allemand restait attaché à ses pas, discret, serviable, mais toujours dans son sillage.

Tout avait commencé pour Macha Loven quelques mois auparavant, exactement lorsqu'elle était revenue de ses vacances en Israël où habitait la sœur de sa mère. Fin juillet elle avait repris son travail mais gardait encore en mémoire les souvenirs très frais de son séjour à Tel-Aviv. Des longues discussions avec son oncle par alliance qui était chef de cabinet dans le ministère de l'Économie et s'occupait du commerce extérieur.

— Tu dois souvent voir passer des ordres de paiement, lui dit-il, puisque nous utilisons les services du S.W.I.F.T... Nos échanges avec l'Italie sont moyennement importants.

— Je vois très souvent passer des ordres en effet, dit-elle sans d'abord s'intéresser à l'affaire... Ils sont fréquents et portent sur des sommes considérables.

Un peu plus tard, deux ou trois jours plus tard, son oncle lui apporta quelques documents non confidentiels sur le commerce extérieur, les échanges entre Israël et l'Europe. Lorsqu'elle eut lu et relu les chiffres, elle fut un peu choquée et commença par rechercher des explications.

— Rome est une place bancaire et pas mal de notre argent transite par cette ville mais n'est pas uniquement réservé à l'Italie.

— N'empêche, répondit-elle à son oncle, que j'ai vu des chiffres bien au-dessus de cette moyenne... Je ne les ai pas en tête mais il semble que beaucoup d'argent soit transféré d'Israël et également du Liban par l'intermédiaire des banques via l'Italie. Et cet argent est ensuite ventilé sur différents pays certes, mais la plus grosse partie reste dans les coffres des banques italiennes.

— Il y a de sévères restrictions à l'importation puisque nous connaissons une grave crise économique et une inflation élevée. Je ne pense pas que ce soit aussi important que tu le dis. Tu n'as pas tous les chiffres en tête.

— Non, mais j'ai quand même souvenir qu'ils sont élevés. Et toujours en dollars, marks, livres et francs français...

— Pour le Liban c'est normal... Après les dures épreuves que ce pays a endurées, il est obligé de tout importer. Il bénéficie d'aides internationales importantes. Mais l'argent ne séjourne guère dans les banques du pays... Je ne savais pourtant pas que la place de Rome

était aussi importante pour le Moyen-Orient...

Londres, Francfort et Paris restent quand même des attraites pour tous les financiers...

Macha eut l'impression qu'il n'acceptait pas aisément ses constatations. Certes il était un peu macho sur les bords mais de là à nier ce qu'elle trouvait évident. C'était pourtant elle qui s'occupait des données inscrites dans les ordinateurs, qui vérifiait si les ordres reçus étaient formulés sans erreurs.

— J'aimerais quand même avoir d'autres précisions, dit-elle, sur le niveau d'échanges entre l'Italie et Israël par exemple, avec le Liban également si c'est possible...

— Tu m'en demandes beaucoup... Les banques restent les banques et ont leurs secrets. Elles spéculent sur les monnaies et c'est tout à fait normal dans la mesure où elles fournissent à l'État des dollars et des marks à moindre prix, une fois leur commission prise. Nous ne pouvons quand même pas nous montrer trop pointilleux sinon elles arrêteraient de nous fournir des devises au meilleur prix.

— D'où vient l'aide extérieure, principalement des USA ?

— Des banques américaines, c'est certain... Mais il y a d'autres sources... Tu penses bien qu'une banque du groupe Rothschild se fait un point d'honneur de nous prêter de l'argent, même si elle n'oublie pas les intérêts... En fait il y a d'autres banques non dirigées par des Juifs qui nous aident discrètement parce qu'il ne faut pas provoquer les Arabes. Ils n'ignorent rien de ces pratiques mais tant que ça reste discret... Seul l'Iran clame très haut son indignation, d'autant plus que les dirigeants prétendent que certaines banques américaines ont prélevé des fonds sur les avoirs iraniens bloqués pour nous les donner.

— Est-ce vrai ?

Son oncle refusa de répondre. Il lui apporta quelques chiffres et, lorsqu'elle rentra en Italie, elle emportait une documentation économique importante. Sa sœur Ruth fut même surprise de la voir s'intéresser à l'économie d'Israël.

— Tu vas reprendre tes études ?

— Pourquoi pas ?

Son oncle lui avait également communiqué les chiffres supposés pour le troisième trimestre de l'année et les prévisions pour le dernier.

Une semaine plus tard elle ne pensait plus tellement à cette histoire lorsque se produisit le terrible attentat de la gare de Bologne, le 2 août. Elle ignorait alors que son ami Claudio Benezzi, qui vivait avec elle, se trouvait parmi les victimes. Elle ne l'apprit que le lundi lorsque son nom parut dans la presse. Il revenait de chez ses parents. Elle l'avait attendu tout le dimanche sans imaginer qu'il se trouvait sur les lieux de l'attentat. Plus tard elle sut qu'ayant eu une panne de voiture il avait dû prendre le train qu'il attendait justement avec un

ami lorsque la charge énorme de plastic avait éclaté.

Macha se comporta avec une sorte d'énergie sombre qui impressionna tout le monde. La semaine suivante elle avait repris son travail et s'efforçait d'être aussi peu plainte que possible, ce qui était une gageure avec tous ces gens, amis ou non, qui n'attendaient que ça, exprimer leur compassion, se délecter même inconsciemment de son malheur.

Ce fut l'article d'un hebdomadaire qui provoqua chez elle cette étincelle qui devait la conduire dans des recherches assidues et passionnées à l'insu de tous, sauf peut-être de sa sœur. Dans cet article le journaliste s'interrogeait sur l'origine de l'argent qui alimentait le terrorisme rouge. Il mettait en cause la firme automobile tchèque Skoda, qui aurait fourni aux autonomes milanais une somme de soixante-dix millions de liras. Dans le dernier paragraphe l'auteur de l'article écrivait que pour l'argent du terrorisme noir il était beaucoup plus difficile de remonter les filières, mais que dans les milieux de la police et des services secrets on n'ignorait pas que de grosses sommes provenaient des États-Unis par l'intermédiaire des banques israéliennes et libanaises, ce qui évidemment rappela brutalement à Macha Loven ses discussions de vacances avec son oncle de Tel-Aviv.

— Je crois, dit-elle à sa sœur, que je peux trouver quelque chose de terrible si j'en ai la constance et si j'ai aussi un peu de chance. Claudio a certainement été tué par de l'argent venu de quelque part. Il faut que je trouve, peut-être pas d'où, mais certainement comment.

Dès lors elle commença à faire des heures supplémentaires, à remplacer des collègues malades ou désirant un jour de congé. Dès qu'un ordre bancaire provenant d'Israël ou du Liban s'inscrivait sur l'écran et l'imprimante selon un code incompréhensible pour un profane, elle le notait soigneusement.

C'était un petit hôtel de village encombré par des tas de gens sauf par des rescapés qui eux couchaient à la belle étoile. Il y avait des journalistes, des chefs de la police et des officiers, des gens qui pouvaient payer très cher une chambre tout à fait banale sans chauffage ni sanitaires. Kovask et Peter se trouvaient au bar pris d'assaut par tous ces gens venus d'ailleurs, chaudement vêtus, bottés, le verbe haut.

— Nous sommes pareils, dit soudain Kovask mal à l'aise. Mais au moins essayons de ne pas avoir le ridicule de trop parler.

Il trouva le patron de l'endroit, lui montra le sauf-conduit de Luigi Mapoli. L'autre, d'un seul coup, se montra chaleureux, voulut presque lui baiser la main. De toute façon il la prit, s'inclina mais n'alla quand même pas jusqu'à poser ses grosses lèvres sur les doigts du Commander.

— Il fallait le dire plutôt... Vous voulez quoi ? Ma meilleure chambre, c'est pas possible mais une autre tout aussi bien dans ma propre maison au fond de la cour et je peux même...

— Non, dit Kovask... Je veux que vous me disiez simplement comment on peut rejoindre Dioni.

— Dioni, dit le patron de l'hôtel frappé de stupeur.

Profitant d'un brouhaha près de son bar il réussit à s'échapper. Kovask jura, décida de ne pas se laisser jouer une seconde fois. Lorsqu'il coïça le patron ce fut dans sa cave où il entassait des bouteilles de vin dans un panier d'osier.

— *Signore...* Il ne faut pas aller à Dioni... C'est pas un endroit où vous pourrez rendre service... Croyez-moi... Les gens de là-haut...

— Vous étiez résistant, dit Kovask, vous empruntiez des chemins connus des chasseurs et des contrebandiers, sur lesquels on peut quand même rouler avec une jeep. À l'époque de la Résistance vous aviez de vieilles voitures au gazogène, pas vrai ?

— Écoutez, si vous voulez vraiment aller à Dioni... Ce sont tous des fascistes là-haut... Tous... Depuis toujours. On n'en a pas tué assez, il en reste... J'espère que tous sont morts sous leurs maisons maintenant...

— Tous des fascistes ?

— C'était une maison de repos pour les chefs de Rome...

Kovask apprit l'existence de l'ancien terrain d'aviation, du monastère aménagé pour le repos des dignitaires du régime jusqu'à ce que la Résistance s'empare de Dioni.

— C'était pas beau, d'accord, mais ces gens étaient des enragés... Sélectionnés pour occuper Dioni... Le village était quasi abandonné lorsque le centre de repos a été créé et on a envoyé sur place des gens sûrs, des fascistes bon teint avec leur famille... La population ancienne a été dispersée... On a acheté les maisons à un tel prix qu'évidemment personne n'est resté là-haut... Nous en avons tué un gros paquet lorsque nous avons attaqué...

Kovask l'aida en empilant des bouteilles dans un autre panier et ils remontèrent ensemble jusqu'à la petite cuisine où s'activaient en criant très fort deux grosses dames très rouges, la femme et la sœur du patron.

— Venez.

Il l'entraîna dans un bureau si étroit qu'on n'y tenait pas à deux. Il y avait une carte au mur et l'homme, il s'appelait Luciano Lombi, montra le chemin d'accès à Dioni.

— Mais il y a trop de neige, vous ne passerez pas... Ici, surtout à l'ubac... Je vous assure que vous ne passerez pas.

Il parut très inquiet.

— C'est bien Luigi Mapoli qui vous a conseillé de me demander ce secret ? C'est un secret... Nous aurions pu le donner aux sauveteurs pour qu'ils aillent directement à Dioni mais nous ne l'avons pas fait parce que ce sont tous des noirs là-haut, et que nous n'avons pas la mémoire courte. Ils ont fusillé mon père et torturé mon oncle, vous savez... Je n'aurais pas dû vous donner cet itinéraire...

— Qui le connaît encore ?

— Les rouges, les communistes, mais ici ils ne sont plus rien... Nous les démocrates chrétiens nous tenons bien le pays...

— Les chasseurs, les contrebandiers ?

— Ils ont autre chose à penser, et les gens de Dioni personne ne les aime. Mais vous ne devriez pas y aller...

— Personne n'est descendu par ce chemin ?

— Non, personne...

Lombi paraissait sincère dans sa haine contre les gens de Dioni mais Kovask ne pensait pas que tous les notables démocrates chrétiens de la région se montraient aussi purs. Il rejoignit Peter au bar et le garçon lui avait réservé un scotch.

— Nous pouvons aussi avoir une table, enfin deux chaises là-bas avec ces journalistes du nord.

— Ils parlent trop fort, dit Kovask...

— On ne mange pas ?

— Si, mais ailleurs.

Le patron revint derrière son bar, bouscula la jeune fille qui servait, adressa un regard rancunier à Kovask. Peut-être avait-il téléphoné à son ami de Salerne, le notable Luigi Mapoli... Kovask avait quelque peu outrepassé la recommandation écrite de ce dernier...

— Il vaudrait mieux partir, dit-il à Peter.

— Sans bouffer ?

— On trouvera dehors.

Arrivés de Naples ou de Salerne, des fourgons de petits marchands vendaient des pizzas, des beignets, des sandwiches quatre fois le prix normal. Les carabinieri en avaient arrêté quelques-uns mais ça n'empêchait pas les autres de continuer à exploiter la situation. Dans ce village il y avait eu trois cent cinquante morts, un millier de disparus. Les survivants commençaient à habiter des caravanes, des tentes de l'armée. Ils occupaient aussi de vieilles cuves en ciment ayant contenu du vin, de vieux foudres abandonnés devant l'entrepôt détruit d'un important marchand de vin.

Kovask alla acheter des pizzas, des sandwiches et des beignets. Il put aussi se procurer une bouteille de vin et apporta le tout à Peter qui tapait la semelle près de la jeep.

— On va coucher dans la montagne ?

— Je fabriquerai un igloo, dit Kovask. Tu verras, je suis le roi des igloos et même je crois que je vais me lancer dans la fabrication en gros de ce style de construction.

Peter n'avait pas l'air d'apprécier ce genre d'humour. Il mordit dans une pizza, but un coup de vin à même la bouteille mais il le trouva trop capiteux.

— Il faut mettre les chaînes, sinon on ne fera pas un kilomètre. Kovask avait tracé le chemin secret sur sa carte d'état-major. Il n'y figurait que comme sentier muletier. La lutte des Italiens contre le pouvoir central se devinait à ce genre de détail.

Le curé avait raison, ils durent bientôt faire face à des congères énormes. Pourtant il existait toujours un moyen pour passer et la Mamma se souvenait que des gens de Dioni étaient descendus pour se rendre à Naples dans un véhicule militaire... Pourquoi Naples et non une ville plus proche, pourquoi ce dévouement subit des militaires qui ne montraient pas toujours autant de zèle ?

Les deux Allemands avaient des pelles pour la neige et ils travaillaient avec acharnement lorsqu'un obstacle empêchait la Fiat de passer. Eux, ils venaient toujours derrière avec leur grosse Volvo solide. Pourquoi s'accrochaient-ils à elle ? Au début elle n'y avait vu qu'une manifestation de sympathie mais depuis la veille elle n'était plus aussi décontractée avec eux. Depuis l'autoroute du soleil ils la suivaient. Elle n'avait pas voulu faire de la paranoïa en voyant des ennemis partout mais ces deux-là étaient vraiment un peu trop présents. Ils lui rendaient service mais elle les soupçonnait d'idées préconçues.

— Ces gens de Dioni sont étranges, non ? Vous avez compris ce que disait le curé ?

— Oui, très bien compris.

— Ça ne vous fait pas peur ? Tout un village resté mussolinien ?

— L'Albanie est restée stalinienne, elle, dit le garçon, et nous y sommes allés cette année. On ne nous a pas dévorés tout crus...

— On apporte des couvertures, des vêtements, de la nourriture, dit la jeune fille qui s'appelait Olga. Son compagnon c'était Stefan et elle ignorait tout de leurs noms de famille et de leur origine.

— Je crois qu'on peut rouler, dit le garçon.

Ils parcoururent quelques centaines de mètres et ce fut à recommencer. Il fallut à nouveau pelleter, un passage étroit, ou bien trouver en dehors de la route une zone qui supporte le poids des voitures dans l'espèce de forêt aux arbres très petits. Des chênes verts, des arbousiers, toute une végétation méditerranéenne étrange sous cette neige.

La Mamma fit halte vers midi et leur proposa de manger un morceau, de boire quelque chose de chaud, du café instantané par exemple. Mais Olga avait aussi du thé, des biscottes, du beurre et du fromage à tartiner. Ils étaient dans une vallée encaissée et il continuait

de neiger, faiblement. Au-dessus d'eux le ciel était bouché et personne n'aurait pu se douter qu'il y avait un village dans les environs. La route n'avait pas été refaite, regoudronnée depuis la fin du fascisme. Sanction, mise en quarantaine des survivants du petit village noir ? Pourtant ailleurs c'était la Démocratie Chrétienne qui régnait et passait plus volontiers son temps à se méfier des rouges que de ces survivants de la préhistoire politique. Alors ? Elle ne savait que penser après les révélations du curé.

— Ces fascistes perdus dans la montagne ne vous ont pas rebutés, hein ? fit-elle soudain...

— S'ils ont besoin de nous, commença tranquillement Olga en croquant sa biscotte surchargée de beurre et de miel... Nous ne voulons pas savoir...

— Ils vont être gâtés, ceux-là, ricana la Mamma espérant les pousser à des confidences... Nos deux voitures sont pleines à craquer... Et ils n'ont encore vu personne... C'est tout de même étrange, vous ne trouvez pas ? La tendance politique n'explique quand même pas tout... Il y a trente-cinq ans que la guerre est finie...

Elle se refit un grand quart de café qu'elle avala à petites gorgées. Il y eut du bruit non loin d'eux et les deux Allemands sursautèrent. Elle vit que Stefan regardait vers la Volvo comme pour y trouver refuge ou peut-être y prendre quelque chose, une arme. Elle avait elle-même une carabine de chasse et on avait raconté tellement de choses sur les mauvaises rencontres que l'on pouvait faire avec les mafiosi de Naples.

— Un sanglier peut-être.

— Non, dit Olga en souriant, une grosse quantité de neige qui vient de tomber d'un arbre.

— La température se radoucit, dit la Mamma.

Elle sortit ses cigarillos guatémaltèques et ils en prirent chacun un. Elle en fut surprise, pensa qu'ils finiraient par les jeter mais ils parurent apprécier leur parfum un peu sauvage.

— Nous allons bientôt basculer sur l'adret, dit-elle, et je pense que le soleil de l'après-midi nous aidera un peu en faisant fondre la neige.

De la main elle montrait une zone de ciel bleu qui devait s'étendre sur la partie méridionale de la montagne. Elle supposait que Dioni était bien exposé, sinon pourquoi des dignitaires mussoliniens auraient-ils choisi ce coin pour leurs vacances ?

Mais pour accéder au col ce fut une sorte d'épopée et ils devaient pelleter la neige sans arrêt au point que la Mamma se demanda si elle n'allait pas renoncer. Kovask et Peter se trouvaient sur l'autre flanc de la montagne peut-être. Ils atteindraient Dioni avant elle, débrouilleraient l'affaire. Elle s'était obstinée, trop fière pour demander que quelqu'un l'accompagne, affirmant qu'elle pouvait aller

seule, qu'ainsi elle attirerait moins l'attention mais c'était bien fichu. Olga et Stefan l'avaient remarquée, eux, et devaient savoir ce qu'elle venait faire dans le coin alors qu'elle ignorait pourquoi ils s'y trouvaient.

— Je me demande, haleta-t-elle, si je ne vais pas faire demi-tour. À mon âge ce genre de sport n'est pas conseillé.

— Ne vous inquiétez pas, dit la fille blonde, on s'occupe de tout. Allez-vous asseoir dans votre voiture. On vous fera signe quand vous pourrez y aller.

Prévenants avec ça ! Revenue dans sa Fiat elle but un peu d'eau, épongea son front et essaya de réfléchir. Peut-être que si elle décidait de faire demi-tour ils seraient très ennuyés. Si c'était le cas n'était-ce pas la preuve qu'ils avaient besoin d'elle, qu'ils comptaient sur elle pour résoudre une difficulté ?

Étaient-ils des amis de Macha Loven ? C'était fort possible. La recherchaient-ils, ou bien y avait-il une autre explication à leur présence.

Olga lui fit signe qu'elle pouvait avancer et elle mit en route, roula très lentement entre deux murs de neige. La Fiat se dressa soudain de façon invraisemblable pour franchir une butte qu'ils n'avaient pas eu le courage de pelleter entièrement, bascula soudain et resta pendue par le milieu avec ses roues arrière qui patinaient. En riant les deux jeunes gens poussèrent de toutes leurs forces et le mauvais passage fut franchi mais ce n'était pas le seul, malheureusement.

Durant les semaines qui suivirent l'attentat de Bologne, Macha Loven travaillait souvent cinquante heures pour regrouper tous les renseignements nécessaires à son hypothèse. Non seulement elle surveillait étroitement les ordres bancaires, les données en mémoire et les sorties financières mais elle effectuait en dehors, dans différents endroits, journaux, bibliothèques et chez elle un travail de recherche énorme. Elle accumulait toutes les informations sur les échanges commerciaux entre l'Italie d'une part, Israël et le Liban, et sur la manière dont ces transactions étaient réglées.

Elle se heurtait à des difficultés innombrables étant donné qu'elle ne connaissait pas grand-chose à l'économie. Elle dut demander des conseils, rencontrer des dizaines de gens. Si quelqu'un ne pouvait vraiment lui fournir la précision qu'elle attendait de lui elle insistait pour qu'il lui donne le nom d'une autre personne, d'un organisme plus qualifié. Il lui fallait agir avec diplomatie, les gens n'aimant pas que leur compétence soit mise en doute. Parfois les chiffres lui paraissaient exagérés ou sous-estimés et elle devait faire des recoupements fastidieux pour approcher de la vérité avec un pourcentage d'erreur supportable.

Bientôt elle se rendit compte qu'elle avait trop voulu en faire et qu'elle n'obtiendrait pas un résultat avant au moins une année. Elle aurait dû louer un ordinateur mais elle craignait d'attirer l'attention de ses patrons si jamais elle s'engageait dans cette voie. De plus elle ne disposait pas de l'argent nécessaire pour louer un appareil suffisant. Il lui aurait fallu créer une société fictive pour dissimuler ses activités annexes. Ses patrons auraient vite su qu'elle travaillait sur des données de la S.W.I.F.T. et elle préférerait ne pas imaginer les suites de cette découverte tant au point de vue de sa sécurité que de l'avenir de son emploi. Mais sa sécurité lui importait plus que le reste. Elle voulait poursuivre sa tâche et prouver ce qu'un journaliste n'avait fait que suggérer.

Elle qui n'avait jamais fait de politique commença à s'intéresser à ces choses et rencontra un certain Paulo di Maglio. Il était programmeur dans une entreprise de transports qui utilisait des ordinateurs et accessoirement il travaillait aussi comme semi-permanent au parti radical italien.

— Mais, lui demanda-t-il un jour qu'elle ne l'avait pas rencontré à cause de son travail, qu'est-ce que tu as à faire des heures supplémentaires, tu ne gagnes pas assez d'argent ? Tu veux faire du zèle, te faire bien voir de ton patron ?

Il ne plaisantait pas tout à fait. Lui qui était délégué syndical et militant politique se montrait assez intransigeant pour certains détails.

— Tu dois prendre le temps de vivre... Qu'est-ce que tu feras de tout ce fric que tu entasses ?

— Il ne s'agit pas de fric, dit-elle. Je travaille sur une enquête qui me tient à cœur.

— Une enquête vraiment ? Quelle enquête ? Tu te prends pour un flic ?

— Non, je veux savoir comment les types de Bologne ont pu obtenir les explosifs... Et encore ce n'est pas tout à fait le but que je poursuis. Ce que je cherche c'est comment le fric arrive en Italie, comment il est acheminé... Et comme j'ai eu la chance de faire, par hasard, des constatations troublantes...

Cette fois il cessa de se montrer agressif et l'écouta avec attention. Lorsqu'elle lui expliqua le fantastique travail qu'elle effectuait il en resta muet de surprise, puis, pris soudain d'une admiration éperdue, il lui donna une accolade affectueuse.

— C'est tout bonnement extraordinaire, dit-il avec force... Je n'imagine pas... C'est à cause de ton ami qui est mort dans l'attentat ?

— Oui... J'avais envie de faire quelque chose de concret... D'abord je me suis dit que si je connaissais vraiment un fasciste je serais allée chez lui pour le descendre mais j'ai compris que c'était une attitude stupide, viscérale et qui n'aurait aucune suite intéressante. Tu tues un type, peut-être innocent...

— Un fasciste ne l'est jamais.

— D'accord, concéda-t-elle, mais je voulais faire plus. Et déjà quelque chose m'avait tracassée durant mes vacances. Une différence entre deux chiffres absolus. Le chiffre des importations d'Israël avec celui de l'argent qui justement vient d'Israël... Je sais qu'il y a des combines et autres mais enfin je travaillais sur un point précis... Il fallait que je fasse des rapprochements encore plus élaborés, encore plus pointilleux.

— Tu sais que c'est énorme ?

— Je sais et je dois désormais réviser ma position, sinon dans un an je n'aurais même pas de résultat. J'ai pensé me consacrer à une période d'un mois... Si elle ne donne pas de résultat je continuerai sur le mois suivant mais au moins ce sera un travail plus raisonnable. Sinon je sens que je vais me tuer à la tâche. Je ne dors plus que quelques heures par nuit, je galope dans tous les sens et même je fais parfois des voyages aller et retour de deux mille bornes dans une seule

journée, tout ça parce qu'un type de Genève ou de Marseille peut me donner une précision capitale...

— Que veux-tu prouver au juste ? demanda Paulo di Maglio.

Elle l'avait alors regardé de façon différente il n'était pas très beau avec son visage étroit, son grand nez et sa bouche trop grande, même pas sympathique avec sa brusquerie, son militantisme gauchiste qui parfois allait trop loin. Mais elle faisait confiance.

— Je veux prouver que le fric vient du Liban et d'Israël... Pas des poches de ses habitants mais qu'il transite par les banques de ces deux pays qui sont très accueillants à l'argent américain et européen. Le fric vient de quelque part et il se trouve que je suis placée sur l'une des plaques tournantes où il transite.

— Mais encore ?

— Je prouverai qu'en valeur constante il vient plus de fric d'Israël et du Liban qu'il ne sort de marchandises d'Italie pour ces deux pays.

— Et la spéculation, le fric qui se planque ?

— J'ai les données pour en tenir compte. Depuis que je travaille là-dessus je sais ce que je dois retirer pour avoir la somme qui véritablement ne peut être expliquée et qui d'après moi demeure dans ce pays à des fins inconnues.

— Tu as vraiment des données ?

— Oui, mais il faudrait que je les confie à un ordinateur sinon mes calculs risquent d'être longs, faussés et sans effets quand j'obtiendrai un résultat d'ici un an. Je voudrais quand même en finir d'ici à la Noël. Je ne peux pas utiliser les ordinateurs de mon lieu de travail ni en louer un d'assez puissant sans attirer l'attention.

— Tu es certaine de parvenir à quelque chose de positif ?

— Sûre à quatre-vingts pour cent mais c'est déjà bien, non ? Il parut réfléchir, puis hocha la tête.

— Le risque est minime... Je peux te procurer un ordinateur durant les heures creuses. Il faudra que tu l'utilises entre minuit et deux heures du matin, t'en sens-tu capable ?

Elle ferma les yeux, essaya de se montrer aussi lucide, aussi raisonnable que possible, de ne pas sauter sur cette chance fabuleuse sans réfléchir. Elle travaillait déjà au-delà de ses forces et Paulo lui offrait deux heures par nuit entre minuit et deux heures. Deux heures d'ordinateur qui valaient peut-être des milliers de livres.

— Cinq jours par semaine, dit-il.

— Sans risques pour toi ?

— Non, je veillerai. Je construirai ton programme... Je te réserverai plusieurs mémoires.

— Ça risque de me prendre un mois.

— Ça n'a pas d'importance. Mais est-ce que tu tiendras le coup ?

— Il faudra bien. Oui, je pense que je pourrai... Le pire c'est de

surveiller constamment les nouvelles informations, de les stocker sans jamais savoir si je les utiliserai un jour... Comme mon travail doit être aussi impeccable que possible pour ne pas attirer l'attention, inutile de te dire que c'est assez infernal. Il y a aussi la recherche de toutes les données économiques, de toutes les spéculations, de toutes les petites magouilles habituelles au milieu financier et dont je ne dois pas tenir compte. Si un pupitreur veut agioter sur quelques milliers de dollars pour lui et ses amis par exemple, il m'est difficile de l'isoler. Et comme il y en a des dizaines qui doivent s'amuser à ça... on arrive très bien à les identifier mais ce n'est pas un travail facile.

— Tu commencerais quand ?

Brusquement elle paniqua et ferma les yeux. Il attendit patiemment qu'elle réponde.

— La semaine prochaine ?

— C'est entendu, dit-il. Pourquoi pas dans la nuit de dimanche à lundi pour commencer ?

Depuis Washington, Margot commençait d'expédier des télex un peu plus intéressants. Elle ne semblait plus paniquer de se retrouver seule responsable des services et grâce à l'administration du Sénat que tout le monde appelait la Sénatoriale, elle faisait du bon travail.

La bibliothèque avait pu fournir des renseignements sur le village de Dioni qui, même s'ils remontaient à la dernière guerre, donnaient des précisions intéressantes.

Le sénateur prenait connaissance de ces informations au fur et à mesure qu'elles parvenaient. Ainsi donc Dioni avait été un repaire pour les potentats du régime fasciste, une sorte de station climatique avec des logements confortables, un terrain d'aviation et un environnement agréable, non seulement du point de vue touristique mais aussi humain. Le petit village avait été racheté dans des conditions plus ou moins mystérieuses.

On disait que les services secrets du Duce avaient su influencer les gens pour qu'ils vendent leurs maisons. Mais par ailleurs une autre source indiquait que les maisons avaient été rachetées un bon prix, que les gens qui le désiraient recevaient un emploi dans une grande ville du nord à la condition de renoncer à tous leurs droits sur les terres et les immeubles. On ignorait combien de lires avaient été alors dépensées mais le village avait été repeuplé par des fidèles de Mussolini, avec leurs familles. Ils servaient tous dans le grand hôtel de vacances qui avait été créé, comme domestiques, cuisinières, bonnes à tout faire, valets de chambre, gardes-chasses, mécaniciens auto ou avion. Les grands dignitaires arrivaient directement par la voie des airs en appareils Fiat et leur suite n'avait droit qu'à la route.

Lorsque les maquisards avaient attaqué dans le courant de 1943, ils croyaient prendre au piège de gros pontes de la clique mussolinienne mais leurs renseignements étaient faux et il n'y avait sur place que le personnel.

— Les larbins, quoi, murmura Holden... Ils en ont zigouillé la moitié, à la fois par déception mais aussi par haine... Les Américains aussi se sont hâtés d'accourir en pensant trouver là des documents importants, un peu comme à Sigmaringen, le nid d'aigle d'Hitler, sauf que le Duce, dit-on, n'a jamais mis les pieds à Dioni. Enfin on n'en est pas sûr.

Edwige attendait devant le téléscrip-teur et, lorsque Margot cessa d'émettre, elle découpa la bande et l'apporta au sénateur.

— Si cette fille est montée à Dioni la veille du tremblement de terre, croyez-vous qu'il s'agisse d'une simple coïncidence ? Elle aurait ignoré que l'endroit avait été un haut lieu du fascisme et qu'il était encore habité par des descendants, des larbins comme vous dites ?

— C'est étrange, en effet, dit le sénateur en reprenant sa lecture.

Pendant des années on avait complètement oublié Dioni. Et les survivants avaient préféré se faire oublier après la victoire des alliés. Bon nombre avaient quitté le village mais une poignée était restée sur place.

— L'histoire s'arrête vers 1965, dit Edwige en désignant le texte que lisait le sénateur, et il n'apporte rien de bien nouveau. Je me demande si c'est aux USA que nous trouverons la suite de l'histoire de Dioni.

— Laissez-moi réfléchir, dit Kovask... Il y a le sénateur Bogaldi, mon ami, qui ignore que je suis à Rome. Il nous avait aidés lorsque nous enquêtions sur l'affaire Aldo Moro, vous vous souvenez ? Il est très bien documenté... Mais je ne voudrais pas lui parler encore de la véritable raison de mon séjour dans la capitale italienne... Je suis certain qu'il pourrait nous renseigner sur Dioni ou du moins nous procurer une documentation.

— Je cherche son numéro ?

— Faites, mais n'appellez que lorsque je vous le dirai...

Bogaldi était un sénateur socialiste modéré qui venait des Abruzzes, un homme paisible, profondément antifasciste et très au courant de l'histoire de son pays.

— Demandez son numéro.

Mais il n'était pas chez lui. Holden parla un instant avec sa femme qui lui dit qu'elle essaierait de le contacter.

— Il vous rappellera ou bien viendra.

— Merci infiniment, *signora* Bogaldi, j'espère vous voir très bientôt. Merci.

Dès qu'il n'avait plus rien à se mettre sous la dent, Holden devenait ennuyeux, nerveux. Il avait préféré s'éloigner de Washington pour cette mission, ne pouvant plus supporter le triomphalisme des Reaganiens. Il voulait en profiter pour renouer avec ses amis européens, les sonder sur leurs intentions vis-à-vis de la nouvelle administration américaine. Il voulait les mettre en garde contre une certaine tendance à croire qu'avec Reagan les rapports seraient peut-être rudes mais profitables. Il tenait à protéger l'image des démocrates dans cette période sombre.

— J'ai des petites choses sur Macha Loven, elles vous intéressent ? Benjamin a fait du bon travail.

— Donnez, bougonna le sénateur. Il apprit qu'elle avait des parents, une tante en Israël et que le mari de celle-ci dirigeait un service du commerce extérieur israélien.

— On connaît aussi le nom de son ami, de son nouvel ami, puisque le précédent est mort dans l'attentat à la gare de Bologne.

— Elle l'a vite remplacé, fit-il avec humeur.

— Qui vous dit que c'est un amant, répliqua-t-elle.

Il lui jeta un regard en coin. Depuis qu'elle était au mieux avec Kovask elle n'était plus à son entière dévotion. Elle avait vécu discrètement durant des années, au point qu'il avait oublié qu'elle avait des seins appétissants et de jolies jambes et, désormais, en pensant qu'elle faisait l'amour avec le Commander, il était gêné de découvrir son corps. Il regrettait vaguement de n'avoir jamais tenté sa chance. Il ne s'était jamais résigné à devenir un sage vieillard comme tout le monde l'aurait souhaité, sa fille la première. Chaque semaine à Washington il rencontrait une charmante fille durant tout un après-midi. Il espérait que personne ne s'en doutait.

— Paulo di Maglio... Programmeur. Décidément elle n'évolue que dans le milieu de l'informatique, hein ? Tiens, il appartient au parti radical. C'est un gauchiste ?

— Un syndicaliste aussi. Ils sont partis ensemble la veille du tremblement de terre.

— Lune de miel peut-être, mais Dioni est drôlement choisi pour ça... non, pour moi il y a autre chose et nous finirons par l'apprendre...

Grâce à ses ordinateurs cette fille a pu puiser sans limites dans toutes les banques de données, même les plus éloignées... Il lui suffisait de connaître certains codes pour accéder à des secrets bien gardés...

— Et comme di Maglio travaille aussi dans les ordinateurs...

À midi il déjeuna en tête à tête avec Edwige, essaya de respecter son régime mais la nourriture lui parut si différente qu'il finit par se laisser aller, commanda une autre bouteille de vin.

Bogaldi s'annonça vers les deux heures et les deux hommes furent heureux de se retrouver. Holden fit venir une bouteille de cognac. L'Italien alluma sa pipe et lui, s'offrit le deuxième cigare autorisé de la journée.

— Dioni, s'étonna le sénateur Bogaldi, qui s'intéresse encore à Dioni ? Je connais l'histoire...

— Je voudrais avoir des renseignements, dit Holden... Je connais quelqu'un qui se trouvait là-bas au moment du tremblement de terre et je crains le pire.

— Vous savez que c'était une résidence des pontes fascistes jusqu'à la Libération ?

Bogaldi découvrit, et son étonnement crût encore, que son ami américain connaissait bien l'histoire de ce petit pays jusqu'à la date de 1965. À cette époque l'armée américaine occupait encore une place importante dans la péninsule et accumulait toutes les informations possibles.

— Je peux vous donner la suite de votre feuilleton, dit Bogaldi... Par télex même... Il me suffit d'appeler un de mes amis qui dirige le service des communes rurales... Il ne devait pas rester grand monde là-haut... Avec cette réputation remontant à la guerre et à Mussolini...

Il téléphona durant quelques instants puis reprit sa conversation avec Holden. Il avait donné toutes les indications pour que les informations soient transmises par télex et celles-ci commencèrent d'arriver moins d'une demi-heure plus tard.

— Il semble que le village n'ait guère bougé depuis, en effet, dit le sénateur. Une société a acheté l'ancien monastère et des maisons pour créer un centre de vacances mais le projet n'a jamais abouti, faute de capitaux.

— Aucune banque n'a voulu se compromettre dans une telle opération... Un peu comme si on imaginait de créer un club de vacances à Sigmaringen, vous comprenez ?

— On peut savoir qui avait eu cette idée ?

— Pourquoi pas, dit le sénateur italien, je note ça sur mon calepin et je tâcherai d'avoir des précisions. Mais dites-moi, vous êtes vraiment branché sur ce village, on dirait ?

— Je pense pouvoir vous expliquer pourquoi très prochainement... Pour l'instant je ne peux rien avancer de sérieux.

— Tiens, il y a un maire Démocratie Chrétienne. Normal dans ce coin. Ils le sont tous avec à peine quarante pour cent d'électeurs... Mais le clientélisme est très efficace... Ils savent très bien décourager les électeurs autres, voire les intimider et je n'invente rien... Il y a aussi la Mafia napolitaine, la Camorra qui marche en général la main dans la main avec la D.C.

Il y avait d'autres informations au sujet justement du petit terrain d'aviation utilisé par les Fiat mussoliniens et qui était encore en bon état, puisque l'armée avait fait des manœuvres dans le coin l'année dernière avec atterrissages d'hélicoptères et de petits appareils.

— Des DC 3 tout de même, dit Holden... Il faut dire que ce type-là est capable d'atterrir n'importe où.

— Il faut que je me rende au sénat... J'ai une commission importante au sujet du tremblement de terre justement. Je vous rappellerai ce soir si j'ai des détails nouveaux.

— Ce monastère aménagé devait quand même valoir son prix, non ? Qui a pu avoir l'idée de songer à ce village de si sinistre mémoire ? Ça me passionne, dit Holden.

Ils avaient dormi dans les ruines d'une bergerie isolée détruite par le tremblement de terre. Toute la nuit ils avaient dû entretenir un feu d'enfer pour ne pas geler et Peter était d'une humeur massacranche, en partie due à la gueule de bois car pour se réchauffer il avait, durant la nuit, souvent tété une bouteille de scotch emportée à tout hasard.

Tous deux étaient fatigués, mal rasés mais ils devaient continuer vers Dioni, affronter un chemin épouvantable, sous les marronniers dont les branches parfois barraient le passage à moins d'un mètre de hauteur. Il fallait ôter la capote, baisser le pare-brise pour pouvoir passer.

Ils n'avaient même pas de quoi faire du café et cette découverte eut raison de l'optimisme de Kovask.

— On aurait quand même pu y penser, dit-il en faisant chauffer de l'eau pour y jeter de la poudre de lait.

— Tout ça pour trouver des cadavres... Votre fille n'aura pas échappé au tremblement, vous savez ?

— Je ne sais rien et ce n'est pas ma fille à proprement dit...

— Je veux dire que toi, Holden et la Mamma y croyez vraiment. Moi pas. Elle a prouvé, cette Macha Loven, qu'elle a de la vitalité. Si elle vivait elle aurait essayé de nous contacter.

— Nous verrons sur place.

Kovask prit sa pelle démontable et s'éloigna vers l'énorme congère qui barrait le chemin. La veille c'était elle qui les avait découragés et forcés à passer la nuit dans les ruines de la bergerie. Maintenant ils empestaient le suint de mouton à des mètres. Peter le rejoignit et attaqua lui aussi la neige. Plus loin ce fut pire, ils durent utiliser le treuil et le câble pour escalader un raidillon fantastique tandis que les quatre roues s'accrochaient au verglas. Devant lui, Kovask, qui pilotait, voyait le jeune arbre auquel s'accrochait le câble qui commençait à se déraciner. Si jamais il n'atteignait pas le haut avant ! Il appuya rageusement sur l'accélérateur et parcourut les derniers mètres dans une sorte de bond. Mais il savait que plus loin il faudrait recommencer, des dizaines de fois.

Vers midi ils entendirent un hélicoptère mais ne le virent pas dans l'espèce de gorge obscure où ils se trouvaient.

— Tu crois que c'est pour Dioni ?

— Sur la carte il n'y a pas d'autres villages ni hameau dans cette zone.

— Il n'y a pas que des fous en Italie, répondit Peter qui mangeait un cassoulet d'importation française.

Ils avaient acheté dans un libre-service des caisses de conserves un peu au hasard. Il leur fallait un alibi pour monter à Dioni, autant qu'il soit utile à quelqu'un.

— S'ils sont tous morts.

— Non, certainement pas...

— Ce chemin pourri que t'a indiqué ton patron d'auberge... Si ce n'était pas le bon ?

— Nous sommes dans la direction.

— Si jamais il nous a trompés, je retourne là-bas et je fous le feu à son établissement.

Une heure plus tard Kovask repensa aux paroles de Peter, se demandant s'il n'avait pas vu juste. Luciano Lombi avait pu les orienter en direction de Dioni mais sur un chemin impossible. Ils avaient dû abattre des arbres à la tronçonneuse pour remplacer un pont sur un torrent. Un pont qui remontait peut-être aux Romains mais qui avait basculé dans le ravin.

— C'est insensé, disait Peter... Moi, le scoutisme, j'ai toujours été contre.

Vers quatre heures à nouveau le vacarme de l'hélicoptère au-dessus de leurs têtes, mais toujours invisible. Kovask pensa qu'il venait vraiment de Dioni.

— Tu crois que c'est un hélicoptère de l'armée italienne ? demanda Peter. Moi je connais les types d'appareils qu'ils utilisent et je ne crois pas que ce soit tout à fait ça.

— Les carabinieri, n'importe qui peut utiliser un autre appareil non homologué par l'armée...

— D'accord, mais c'était pour dire, c'est tout.

Il repartit à pied devant lui et s'arrêta les mains sur les hanches alors que le chemin contournait un angle rocheux et que Kovask ne pouvait voir la suite des réjouissances.

— Alors, quoi encore ?

Peter revint.

— Justement, rien, rien du tout. Le chemin est juste enneigé et je n'en croyais pas mes yeux. Nous allons au moins pouvoir rouler trois cents mètres à tombeau ouvert... Tu ne crois pas qu'à pied nous y serions déjà ?

— Avec les boîtes de conserve et les couvrantes dans les poches peut-être ? Quand je pense que le notable de Salerne voulait nous faire emporter des cercueils pour sa gentille clientèle d'électeurs... Comme si c'était un cadeau personnel alors que le gouvernement les fournit

gratuitement.

Ils virent l'appareil qui passait sur leur gauche alors qu'ils atteignaient le col. Stefan, comme par hasard, possédait des jumelles et il put suivre l'évolution de l'hélicoptère qui passa derrière une colline et atterrit. Du moins ils le supposèrent puisqu'ils n'entendirent plus le rotor.

— Ce n'est pas un militaire, dit-il, il portait des marques que je ne connais pas.

— Quelqu'un a pu louer un appareil pour profiter de cette éclaircie, dit la Mamma.

Enfin ils avaient atteint l'adret et progressaient sous un soleil assez chaud qui amollissait la neige et leur permettait d'aller plus vite. Ils n'avaient pas découvert le village de Dioni, mais supposaient qu'il se trouvait au-delà d'un contrefort en forme de falaise.

— Les Apennins sont comme une colonne vertébrale, dit soudain Stefan...

Il se mit à rire avec Olga et la Mamma comprit qu'il venait d'évoquer une réminiscence scolaire. La petite route bordait un précipice assez impressionnant et la Mamma, sujette au vertige, essayait au maximum de rouler à gauche. Ils ne s'étaient arrêtés que parce que la Volvo chauffait un peu par manque d'eau. Il avait fallu faire fondre de la neige pour refaire le plein du radiateur.

Les deux voitures approchaient de la fameuse falaise lorsque l'hélicoptère réapparut dans le ciel bleu et s'éloigna, en direction de Naples pensa la Mamma. Pourquoi un séjour si bref ? La nuit ne serait là que d'ici une heure, le temps s'éclaircissait. Que venait faire cet appareil en un tel endroit ?

Et puis elle découvrit Dioni et resta muette de surprise. Le village s'élevait sur une roche en forme de proue, surplombait le vide. Des maisons s'accrochaient à la roche, paraissaient nées de la roche. Elle descendit de voiture pour mieux voir et les deux Allemands la rejoignirent.

— Fantastique, dit la fille... Je n'imaginais pas que cela pouvait être ainsi. Les maisons sont dorées par le soleil.

— La grosse construction sur la droite, c'est le monastère... Il y a des jardins qui forment des sortes de grandes marches jusqu'au vide sur la vallée.

— Le terrain d'aviation doit être derrière, dit la Mamma, sur le plateau, mais vers le nord.

Stefan orienta ses jumelles dans la direction indiquée et jura en allemand. Il passa ses jumelles à Olga qui poussa elle aussi une exclamation. La Mamma essayait bien de jouer l'indifférente mais elle était dévorée de curiosité.

— Regardez, juste derrière ce pin qui penche drôlement.

La Mamma dut régler la lunette et vit une manche à air qui flottait dans le léger vent du nord. Une manche à air qui paraissait neuve, d'où la surprise exprimée par les deux jeunes Allemands.

— C'est curieux, dit-elle... Cette manche à air n'a pas été installée depuis le tremblement de terre... Mais pourquoi était-elle en place sur un terrain qui ne devait jamais servir, d'après les renseignements que nous avons ?

— Aujourd'hui il est très praticable pour les secours. Le gouvernement a réquisitionné les petits appareils de tourisme. Ils pourraient apporter des couvertures, du ravitaillement... S'ils l'ont fait notre voyage devient inutile.

La Mamma resta impassible. Pensait-il lui faire croire vraiment qu'il n'était venu que dans un but humanitaire ? La vue de cette manche à air l'avait troublé plus que de raison.

— Il y a autre chose, dit Olga... Je crois que la ligne téléphonique existe toujours...

— On se demande même si le village a souffert. Les maisons au bord du vide sont intactes en apparence.

— En apparence, dit la Mamma... Mais il est possible que derrière les façades il n'y ait plus rien. Et d'ici on a une impression encore imprécise. Dès que nous approcherons nous verrons mieux les dégâts.

Dès le tournant suivant ils découvrirent d'ailleurs un hameau de trois ou quatre maisons, peut-être plus, complètement éboulées. Il devait dominer la vallée comme un fortin avancé et ses vieilles pierres, son liant ancien fait de chaux et de terre, avaient coulé dans la vallée, imprégnant la végétation maigre de cette zone d'une longue traînée de couleur ocre. La pluie, la neige avaient achevé de faire disparaître les arêtes vives des ruines, avaient tout amolli, modelé comme le ferait un pouce de gosse sur des constructions en pâte à modeler.

La Mamma s'approcha des ruines le cœur battant et crut voir une forme sous une poutre mais ce n'était qu'un châle de femme. Y avait-il encore des cadavres, des gens emprisonnés sous les décombres ?

— Je ne pense pas qu'on trouvera quelqu'un, dit Stefan... Il était peut-être abandonné depuis longtemps...

Mais ce châle intriguait la Mamma qui enjamba des pierres, des débris de charpente pour le récupérer. Il était gluant d'humidité,

paraissait pourri. Les deux Allemands essayaient de passer ailleurs, elle entendait leurs voix en contrebas. Non il ne devait y avoir personne.

Qu'allaient-ils trouver là-haut ? Elle pensait à la vieille Lancia de la jeune femme, ne se rendait pas exactement compte de quel modèle il s'agissait exactement. Elle aurait dû se renseigner avant de quitter Rome mais tout avait été si précipité.

Elle se retourna vers sa voiture, alluma un cigarillo et fixa le vieux village. Il ne restait que quelques kilomètres et la route paraissait dégagée. Peut-être quelques éboulements mais ils parviendraient à passer.

— Les fils continuent dans la vallée et ils paraissent intacts. Je suis sûr que l'on peut téléphoner depuis Dioni pour appeler au secours, dit le jeune Allemand.

C'était donc ça qu'ils étaient allés vérifier en descendant la pente. Elle qui croyait qu'ils examinaient les ruines emportées jusque dans le ravin. Et ils voulaient lui faire croire qu'ils étaient des sauveteurs bénévoles ?

— Il faut continuer.

— Bien sûr, dit la Mamma...

— C'est bien ici que vous vouliez venir ? demanda Stefan d'une drôle de voix.

La Mamma tira lentement sur son cigarillo et expulsa la fumée en petits nuages serrés.

— Oui, c'est bien ici que je voulais venir...

— Vous avez quelqu'un qui habite Dioni ?

Ils n'attendaient plus d'être sur place. Pourtant ils savaient ce qu'elle venait faire. Pourquoi lui poser des questions dans ce cas ?

— Je suppose que quelqu'un se trouvait ici le dimanche soir... Je n'en suis pas absolument sûre. Elle peut aussi bien se trouver ailleurs dans sa voiture écrasée sous des décombres. Il faudrait vérifier des kilomètres de routes pour être sûre.

Paulo di Maglio travaillait dans une entreprise de transports dont les entrepôts et les bureaux se trouvaient dans la banlieue nord. C'était une très grosse société dont les camions et les wagons roulaient de jour et de nuit dans toute l'Europe, au Moyen-Orient et en Afrique. Le programmeur avait très bien fait les choses. Il avait commencé par demander à travailler de nuit durant une certaine période, expliquant que son travail syndical en cette fin d'année le forçait à choisir cette solution pour quelques semaines.

Il obtint satisfaction. Pour introduire la jeune femme dans l'enceinte grillagée et surveillée par des vigiles et des chiens policiers ce fut un peu plus compliqué. Mais il avait présenté Macha comme préparant une thèse sur les transports italiens et sa présence dans les bureaux ne soulevait plus de curiosité, même la nuit. L'activité administrative était réduite des deux tiers mais une étudiante pouvait faire son profit du tiers restant.

Une fois dans la salle des ordinateurs ils choisirent ensemble un code pour les mémoires qu'il mettait à sa disposition. Ils arrivaient ensemble vers neuf heures du soir. Le programmeur effectuait une bonne partie de son travail tandis que Macha faisait semblant de prendre des notes en consultant les imprimantes de la journée. Elle avait même bâti un schéma fictif au cas où l'un des patrons de l'entreprise serait venu vérifier son travail.

Vers minuit Paulo di Maglio et elle se retrouvaient seuls dans la salle des ordinateurs et alors ils semblaient pris de frénésie. Il leur fallait en un temps limité, deux heures, faire ingurgiter par les mémoires le maximum d'informations que la jeune femme ramenait de son travail au S.W.I.F.T. Ensuite elle fournissait les données économiques qu'elle avait pu récolter depuis qu'elle menait son enquête. C'étaient cent vingt minutes épuisantes, hallucinantes qui les laissaient sur le flanc lorsque, vers deux heures, arrivait le technicien de la maintenance qui vérifiait si le matériel était en bon état. C'était un homme de quarante ans qui s'appelait Umberto Abdone, et de lui pouvait venir le danger d'être découverts car il était à même de se rendre compte que l'utilisation récente des appareils avait outrepassé le régime normal de l'exploitation commerciale.

— C'est un type obsédé par les femmes, lui avait dit Paulo... Il est

marié mais il a plusieurs maîtresses, va voir les prostituées. Il est prêt à payer pour avoir une fille. Je suis sûr qu'il tournera autour de toi.

— Ce sera déplaisant, dit-elle.

— Oui, mais si tu le fascines assez, il oubliera le reste.

— Ce rôle me déplaît... Ce n'est pas mon naturel... Il s'en rendra compte.

— Non, il est trop obsédé... Il suffira qu'il voie tes jambes ou devine tes seins sous la blouse blanche pour qu'il perde la tête. Il est toujours très inquiet pour sa virilité... Il n'a pas d'enfants, accuse sa femme mais dans le fond il pense qu'il est responsable de cette stérilité. C'est assez banal comme explication mais je la crois juste.

Macha, dès la première nuit, se sentit vraiment déshabillée par Umberto Abdone, un type assez moyen, ni beau ni laid mais qui portait des jeans très étroits qui moulaient son ventre et sa virilité de façon outrageuse. Malgré elle son regard était attiré par ce renflement masculin, même lorsqu'elle éprouvait un dégoût profond pour cet homme.

À deux heures, très fatigués, ils buvaient du café en mangeant quelque chose, des sandwiches ou des gâteaux que la sœur de Macha, Ruth, faisait elle-même. Umberto surgissait alors et n'avait d'yeux que pour Macha. Elle portait obligatoirement une blouse blanche assez vague mais il s'en contentait, estimait la grosseur de sa poitrine et essayait de découvrir ses cuisses lorsqu'elle évoluait dans la pièce.

— Il finit par me donner des cauchemars, dit-elle à Paulo... Si seulement il pouvait se mettre en congé.

— N'y pense pas, dans quelques semaines tu auras des résultats intéressants et tu ne seras plus obligée de venir là-bas.

Sous prétexte de s'intéresser à son travail d'étudiante, Umberto venait se pencher sur son épaule, s'appuyait contre elle, essayait de frotter son bas-ventre contre n'importe quelle partie d'elle-même. Contre ses reins, son dos, son bras et elle avait l'impression que c'était un de ces chiens vicieux qui essayait de se masturber contre elle.

À chaque étape de son enquête elle se heurtait forcément à ce genre d'hommes, même parmi les intellectuels qui paraissaient les plus absorbés par leurs recherches. Tous ces hommes sentaient qu'elle avait besoin d'eux et essayaient de monnayer leur savoir pour obtenir d'elle une compensation sexuelle. Umberto était peut-être le plus visqueux mais les autres lui paraissaient encore plus hypocrites.

Sa sœur l'aidait pour la lecture de certains rapports économiques qu'elle n'avait pas le temps d'assimiler. Ruth lui en faisait un résumé précis qu'elle pouvait ensuite faire programmer par Paulo di Maglio.

— Ce qu'il me faudrait, disait-elle, c'est vraiment un spécialiste qui dispose de tous les chiffres pour les derniers mois. Nous gagnions des jours de travail... Un tel spécialiste doit exister mais comment

connaître son nom ? Il faudrait que j'aie vraiment suivre des études de droit et d'économie mais je n'ai pas le temps.

— Tu penses à un professeur ?

— Oui, un professeur d'université évidemment. Un type qui travaille depuis longtemps sur le problème du commerce extérieur de l'Italie et qui connaisse tous les aspects de cette branche... C'est une tâche tellement ingrate, qui intéresse si peu le grand public que je n'ai aucune chance d'en entendre parler autour de moi. Je lis des journaux, des revues, des publications financières, mais je ne vois pas encore qui pourrait me rendre ce service.

— Je vais essayer de savoir, dit-il.

Mais elle se méfiait de Paulo qui évoluait dans une sphère assez hermétique de l'extrême gauche. Il connaissait certes des gens très informés mais qui traitaient l'information économique et financière d'un point de vue critique et marxiste. Elle cherchait quelqu'un d'assez neutre, plutôt partisan du libéralisme économique et qui disposerait d'un plus large éventail de chiffres. Il n'y avait que les chiffres, les plus précis, qui lui permettraient de progresser dans ses recherches.

En attendant les mémoires que Paulo di Maglio avait mises à sa disposition continuaient d'engranger des données. Bientôt elle essaierait de leur faire restituer leur savoir sous une forme plus synthétisée mais savait qu'elle ne pourrait pas encore tenir compte de ces résultats.

Il y avait une dizaine de jours qu'elle venait chaque nuit dans l'entreprise de transports lorsque se produisit le premier incident avec Umberto Abdone.

Cette nuit-là il faisait fonctionner une nouvelle imprimante et faisait appel à toutes les mémoires non codées et accessibles à tous. Il y avait des mémoires dont l'emploi était limité à certains utilisateurs.

— C'est curieux, dit-il à Paulo, il me manque des mémoires vierges... Je viens de procéder à une nomenclature de toutes celles qui restaient disponibles pour tester l'imprimante et j'ai quelque chose qui cafouille... Vous avez mis en route d'autres programmes dernièrement ?

Paulo di Maglio devait prendre immédiatement une décision. Il avait affaire à un homme qui connaissait très bien son métier et qui ne serait pas dupe longtemps.

— En effet, dit-il, j'effectue quelques expériences personnelles en utilisant les mémoires...

Il donna quelques chiffres. Umberto Abdone le regardait avec une certaine surprise.

— Des travaux personnels ?

— Pas exactement.

— À plusieurs centaines de milliers de lires l'heure d'ordinateur ?

Paulo s'approcha de lui, le prit par l'épaule.

— Écoutez, mon vieux, j'ai eu besoin provisoirement de ces mémoires pour le syndicat...

Dès que j'en aurai fini elles seront libres et personne n'y trouvera à redire si vous ne dites rien.

— Mais vous vous rendez compte, suffoqua Umberto, je suis justement payé pour empêcher ce genre d'utilisation clandestine.

— Vous appartenez au même syndicat que moi, non ? Vous ne voudriez quand même pas faire d'histoires ?

— Je préférerais quand même être couvert... D'une façon ou d'une autre, vous comprenez ?

Dans la soirée arrivèrent d'autres télex, non de Washington mais de Rome. Le sénateur Bogaldi avait bien fait les choses pour son ami américain. Il avait dû faire appel à plusieurs fonctionnaires du sénat et de l'administration communale car les précisions étaient très impressionnantes.

D'un seul coup le sénateur Holden eut en main la liste des habitants du village avec non seulement leur nom, leurs prénoms, leur âge, leur sexe, mais aussi leur profession, leur origine.

— Ce genre de fichier est assez surprenant, dit-il... Je ne pensais pas qu'il puisse exister mais Bogaldi a quelques accointances avec la Démocratie Chrétienne quoi qu'il en dise et ce fichier est d'origine politique. La D.C. aime bien faire le bilan de ses fidèles.

— Dioni voterait démocrate chrétien ?

— Pourquoi pas ? Ils ont même un maire de cette tendance... Des liens secrets se sont vite renoués avec les fascistes, dès la victoire... La D.C. avait besoin de toutes les tendances pour former un grand parti.

— Il n'y avait guère qu'une quarantaine d'habitants avant le tremblement de terre, dit Edwige. Nos chiffres étaient donc erronés lorsqu'on parlait de plus de cent... Heureusement que votre ami Bogaldi a pu nous fournir ces renseignements récents.

Plus tard, le sénateur venait d'aller faire un tour au bar du palace et Edwige se trouvait seule dans la suite, arriva un télex. C'était un certain Vacanza Europeo Club qui avait acheté deux ans auparavant le monastère de Dioni, ancien séjour princier pour les dignitaires fascistes. L'endroit avait été saccagé à la Libération mais restait encore habitable. Le V.E.C. était une petite organisation de séjours dans les pays étrangers à prix forfaitaires, mais pas forcément doux, précisait le correspondant qui signait Minelli et se disait conservateur des cadastres locaux.

Edwige appela cette sorte d'agence de voyages dont elle trouva le numéro sur l'annuaire.

— En ce moment, lui répondit une voix de femme, nous organisons des séjours pour l'Amérique du Sud, Chili, Argentine.

— Le carnaval de Rio ?

— Ce n'est pas encore certain.

— La date approche pourtant, fit remarquer Edwige.

— Oui, mais nous avons quelques difficultés de ce côté-là... La situation politique est en train d'évoluer dangereusement...

L'adverbe surprit Edwige qui pensait au contraire qu'un processus démocratique, lent mais malgré tout perceptible dans sa timidité, était en cours.

— Nous avons des avantages, disait la secrétaire du V.E.C., que nous ne sommes pas certains d'obtenir désormais.

— Pour le Chili, l'Argentine, pas de problèmes ?

— Non, absolument pas. Nous pensons aussi prévoir la Bolivie, mais j'oubliais de vous dire que nous avons un séjour de quinze jours à Haïti vraiment intéressant. Tout compris pour moins d'un million cinq cent mille liras.

— Oui, dit Edwige qui s'efforçait de ne pas se montrer trop sarcastique, très intéressant. Je passerai demain vous voir.

— Laissez-nous votre nom, votre numéro de téléphone...

— Je passerai demain de préférence, dit Edwige en raccrochant.

Ce coup de fil la laissait frémissante et lui donnait envie d'en savoir plus sans attendre.

Elle découvrit que l'agence avait ses bureaux non loin de l'hôtel et elle laissa un mot au sénateur pour lui dire qu'elle serait absente une petite demi-heure.

Son fort accent américain la trahit lorsqu'elle s'adressa à la seule personne présente dans le petit bureau, une fille grande, élancée et brune.

— C'est vous qui avez téléphoné ?

— Oui... Je suis pour deux ans à Rome mais j'avais envie de prendre des vacances... Vous me parliez de Haïti, n'est-ce pas ?

— Tenez, voici notre dépliant.

L'Américaine en eut le souffle coupé. Pour une si petite agence un fascicule aussi luxueux qui valait certainement deux ou trois dollars...

— Nous travaillons beaucoup avec ces pays ensoleillés...

— Mais vous faites aussi club de vacances, c'est bon à savoir... Vous avez des villages ?

— Nous essayons d'en implanter...

— En Italie ?

La brune la regarda un instant avec méfiance mais cela ne dura pas :

— Nous y avons songé... Dans le sud évidemment... En Sicile également et en Sardaigne... Nous avons des projets en Espagne, en Grèce et au Portugal mais pour l'instant ils sont en sommeil...

— Vous avez une banque attitrée ? demanda la secrétaire du sénateur d'un air indifférent.

Cette fois elle comprit qu'elle avait fait une gaffe qui mettait la puce à l'oreille de cette fille.

— Une banque attitrée ? Nous acceptons n'importe quel chèque vous savez, même ceux de la Chase ou de la Morgan.

Elles rirent ensemble mais avec un manque absolu de sincérité. Edwige prit plusieurs brochures, dit qu'elle allait réfléchir et regagna l'hôtel non sans se retourner à plusieurs reprises, craignant que cette fille ne la suive. Elle n'aimait pas du tout ce genre de femme et la soupçonnait d'être une aventurière dangereuse.

Le sénateur Holden l'écouta, parcourut les brochures d'un air songeur.

— Rien que des pays à gouvernements autoritaires je vous fais remarquer, dit Edwige.

— Je vois, je vois...

— Une petite agence sans envergure, dont personne ne doit jamais parler et qui s'offre des brochures luxueuses qui valent une petite fortune.

— Les pays concernés doivent payer, dit Holden en brandissant une brochure pour l'Afrique du Sud... Ces pays-là dépensent un argent fou pour redorer leur blason...

— Et ce Vacanza Europeo Club a acheté l'ancien domaine des grands chefs mussoliniens... C'est tout de même curieux ? Il avait dû être confisqué après la guerre, devait faire partie du domaine national... Il serait intéressant de savoir qui l'a vendu à ces gens-là.

— Du calme, pas de précipitation... Vous êtes en train de fantasmer sur vos seules impressions... Demain vous téléphonerez au syndicat des agences de voyages pour obtenir des précisions sur le V.E.C. et seulement alors nous pourrons avoir une certitude.

— Bien, fit-elle un peu vexée. Mais n'empêche que je suis certaine de ne pas me tromper. Pourquoi a-t-elle fait tant de manières pour me donner le nom de la banque qui les soutient ? Aux États-Unis personne ne fait mystère de ce genre de renseignement.

— Oui, aux USA, mais nous sommes en Europe et les gens n'aiment pas qu'on fourre son nez dans leurs affaires.

Il était impossible de pénétrer dans le village de Dioni et la Mamma immobilisa la Fiat devant les premiers monticules de gravats. Comme elle l'avait prévu les maisons accrochées à la roche sur le vide ne présentaient que des façades intactes mais tout le reste était en ruine, y compris l'église dont le clocher bulbe s'était effondré dans la nef et dépassait des tuiles du toit de façon assez obscène, pensa-t-elle.

Il n'y avait qu'une seule rue principale dans ce hameau et elle pensa que les habitants devaient se partager en deux groupes, ceux qui habitaient les maisons ensoleillées et vertigineuses, et les autres voués à l'ombre, aux petites maisons basses qui avaient peut-être mieux résisté.

— Il n'y a personne, s'étonna Stefan qui venait de la rejoindre.

— Je ne vois pas un signe de vie.

Suivis par Olga qui traînait en arrière, ils escaladèrent d'autres tumulus, parfois jusqu'à hauteur du deuxième étage de ces façades toujours debout et à travers les fenêtres desquelles ils pouvaient voir toute la vallée.

— Voici quelqu'un.

C'était une vieille femme qui était auprès d'un petit feu de bois. Elle les regardait venir, assise sur une vieille chaise en paille. La Mamma lui adressa la parole en napolitain et l'autre lui répondit de même.

— Les gens sont allés du côté de l'ancien terrain d'aviation, traduisit la Mamma, mais elle ne veut pas quitter cet endroit. Elle pense que son chat est sous les ruines et qu'elle finira par l'entendre miauler. Si elle s'en va il ne saura plus où aller. Voilà pourquoi elle préfère rester là.

La Mamma lui demanda s'il y avait beaucoup de morts et la vieille femme dit qu'il y en avait beaucoup, peut-être la moitié du village...

— Combien sont-ils là-bas sur le terrain d'aviation ?

— Je ne sais pas, je ne m'occupe pas d'eux.

Elle accepta une couverture, des boîtes de conserve et surtout des bougies. La nuit elle dormait dans une sorte de caisse où elle avait traîné un matelas garni de paille de maïs.

— Je cherche une amie qui se trouvait peut-être ici avec une voiture Lancia, dit la Mamma. Le samedi avant le tremblement de

terre... Vous n'avez pas vu une voiture Lancia ?

— Là-dessous il y a des voitures... Je ne connais pas les marques... Il y a bien une dizaine de voitures sous les gravats... Peut-être même avec des gens dedans puisque c'était le dimanche soir et que des enfants étaient venus voir leurs parents... C'est fort possible qu'il y ait des gens dans les voitures...

La nuit venait et ils achevèrent la traversée de la rue, se dirigèrent vers le terrain d'aviation. De loin ils aperçurent les feux, entendirent un bruit de moteur. Stefan grimpa sur le perron intact d'une maison pour regarder.

— Ils ont de la lumière électrique... Je suppose que c'est un groupe électrogène que l'on entend. Je pense qu'on doit pouvoir aller là-bas en voiture. Il faudra revenir sur nos pas, trouver l'embranchement quelque part.

La Mamma dit qu'elle allait d'abord se rendre à pied jusque là-bas.

— Toute seule ? fit Stefan surpris.

— Pourquoi pas ? Vous ne pensez quand même pas que ces gens-là vont me faire le moindre mal ?

— Donnez-nous vos clefs. Olga se mettra au volant de la Fiat et nous vous rejoindrons avec les deux voitures.

La Mamma hocha la tête.

— Vous ne nous faites pas confiance ? demanda ironiquement le jeune Allemand. Vous pensez que nous allons filer avec votre Fiat et sa cargaison ?

— Non... Vous ne seriez pas venus jusqu'ici pour le faire... Voici mes clefs.

— Si jamais... Enfin si vous vous sentiez menacée nous arriverons très vite.

— Il n'y a aucune raison que je sois en danger, fit-elle avec une sorte de colère. Il n'y a que des gens malheureux qui seront heureux de nous voir.

Sans discuter plus longtemps elle se dirigea vers les feux de camp. Le terrain était puissamment illuminé, plus qu'il n'était nécessaire. Elle vit que les gens ne s'abritaient pas sous des tentes mais sous d'anciens hangars tôle à moitié détruits. Ils avaient rafistolé les toits tant bien que mal mais la plupart se trouvaient autour des feux. Des femmes et des hommes, très peu de silhouettes d'enfants.

Quelqu'un la vit sortir de l'ombre et cria en la désignant de la main. Ils devaient penser à une apparition surnaturelle car plusieurs des vieilles femmes se signèrent. Lorsqu'elle fut suffisamment éclairée elle s'immobilisa pour qu'ils puissent bien la détailler et sourit.

Depuis qu'il avait découvert que Paulo di Maglio avait détourné des mémoires pour son usage personnel, Umberto Abdone devenait de plus en plus désagréable. Il profitait carrément de la situation et Macha ne pouvait plus le supporter. À plusieurs reprises elle avait failli le remettre en place et elle qui détestait la violence et surtout ne voulait vexer personne, elle avait parfois des envies furieuses de le gifler. Il ne cessait de se frotter contre elle, lui imposant de force la réalité d'un désir exacerbé. Il la frôlait sans vraiment la peloter mais c'était encore pire. Il paraissait pétri de frustrations et d'inhibitions et ne devait pas être capable de réaliser auprès des femmes qu'il payait tous ses fantasmes.

— Il faut le supporter, dit Paulo... Je lui ai promis une lettre du syndicat mais il ne se fait pas d'illusions. Il sait que je ne pourrais pas la lui montrer. Il doit croire que nous magouillons quelque chose contre l'entreprise.

— Tu crois qu'il doute que je sois étudiante ?

— Tu aurais dû t'inscrire vraiment. Il est capable d'aller se renseigner à la faculté.

— Si seulement il avait un accident ou tombait malade. Il va nous empoisonner l'existence durant des nuits alors que nous avons besoin de notre sérénité.

D'ailleurs Umberto arrivait chaque jour un peu plus tôt et ce fut Macha qui décida de ne pas venir durant quelques jours pour mettre un terme à cette tension insoutenable.

— Tant pis pour le retard mais ce sera préférable... Je vais en profiter pour dormir un peu, sinon je ne tiendrai pas le coup. Je vis trop sur les nerfs.

On lui avait présenté quelques étudiants en économie politique mais elle les trouvait trop dragueurs. Ils voulaient bien l'aiguiller dans ses recherches mais l'invitaient toujours dans leur chambre et rien de sérieux ne pouvait se faire avec eux. Elle apprit qu'un certain professeur Montello était un spécialiste du commerce extérieur, mais qu'actuellement il était malade avec une crise de bronchite comme chaque hiver.

Elle lui téléphona pour obtenir un rendez-vous mais sa femme se montra très sèche, désagréable. Il n'était pas question de venir

déranger son mari alors qu'il était si malade. D'abord qui était-elle et pourquoi voulait-elle le voir ?

— Je fais des recherches sur le commerce extérieur de l'Italie... Je ne suis pas étudiante mais dans mon métier j'ai besoin de données intéressantes.

— Quel âge avez-vous ?

— Trente ans, pourquoi ?

La signora Montello lui raccrocha au nez sans préciser pourquoi elle posait ce genre de question et Macha pensa qu'elle était jalouse.

— Il faudrait téléphoner plusieurs fois dans la journée, lui conseilla sa sœur, et dès que tu entendras sa voix, tu la reconnaîtras, hein, tu raccroches. Peut-être qu'à la longue tu finiras par tomber sur lui.

— Je ne peux pas perdre tout mon temps à ça, répondit Macha.

— Dans ce cas je m'en occupe, dit Ruth... Je te prends un rendez-vous si c'est lui qui me répond ?

— Oui... D'accord mais je ne pense pas que tu auras des chances.

En attendant, elle retourna dans les bureaux de l'entreprise de transports et Umberto se précipita sur elle, lui baisa cérémonieusement les mains en déclarant qu'elle lui avait manqué énormément, qu'il n'arrivait plus à s'intéresser à son travail depuis qu'elle manquait et il l'environna de grandes attentions, recommença à la frôler si bien qu'elle lui demanda d'une voix très calme pourquoi il se montrait aussi pénible.

— Vous me trouvez pénible, fit-il le visage déformé par ce qu'il prenait pour une insulte.

— Vous voulez coucher avec moi et vous agissez comme un gosse, dit-elle. Je n'ai pas envie de partager votre lit et je voudrais que nos relations soient plus normales. Je suis sûre que nous pourrions être de très bons amis.

— Vous préférez Paulo di Maglio, hein ?

Di Maglio se trouvait à l'autre bout de la pièce et ne pouvait entendre leur conversation.

— Pas du tout. Je suis ici pour faire mon travail et vous me perturbez gravement.

— Vous êtes ici pour utiliser les ordinateurs à des fins personnelles. Je suis très inquiet et je vais devoir avertir dès demain matin les dirigeants de cette entreprise de ce qui se manigance ici.

— Vous vous trompez, dit-elle.

Di Maglio intrigué revenait vers eux rapidement.

— Umberto dit que nous manigançons quelque chose contre la société. Je lui assure que non. Il ne veut pas me croire et nous menace.

— Je ne ferai que mon travail, répliqua Umberto avec hauteur.

— D'accord, dit Paulo, mais par la suite ne t'étonne pas des conséquences de ton acte.

— Tu ne me fais pas peur.

Le chemin coupait une route mal goudronnée mais une route supérieure à ce qu'ils venaient de suivre depuis la veille. Peter braqua résolument sur la gauche.

— Rien ne prouve qu'on rejoindra Dioni par là, dit Kovask.

— Non, rien ne le prouve, mais j'en ai marre de ce chemin. Il faudra bien que nous arrivions quelque part, non ?

Mais un kilomètre plus loin ils furent immobilisés par un pont écroulé. Un pont tout simple, sans importance, sur un ruisseau minuscule mais encaissé.

— Voilà, dit Kovask, on est bon pour le demi-tour et le chemin.

— Tout à l'heure on a réussi à débiter des troncs à la tronçonneuse pourquoi pas cette fois.

Il descendit, alla jeter un coup d'œil à la faille, se retourna l'air stupéfait.

— Viens voir ça.

Ça, c'était une voiture les quatre roues en l'air présentant son châssis.

— Une épave, tu crois ? demanda Peter.

— Avec un pot d'échappement neuf et des pneus à peine usés, tu rigoles.

Pour descendre jusqu'à la Peugeot – Kovask était sûr qu'il s'agissait d'une 504 – ils durent aller chercher des cordes dans la jeep, approcher celle-ci car le soir tombait vite. Ils branchèrent un phare portatif pour éclairer le fond du ravin et c'est alors que Peter vit la main qui dépassait de la portière gauche, à hauteur du conducteur.

— Il y a du monde à l'intérieur.

— Ils n'ont pas vu que le pont avait disparu ou bien ils sont arrivés là juste comme la terre tremblait. De toute façon ils y sont depuis dimanche soir... On est vendredi...

— Je descends, dit Peter, je suis le plus léger.

Il s'arc-bouta contre le rebord rocheux, fit dégringoler quelques pierres. Kovask aperçut quelques petites formes qui s'enfuyaient, des nécrophages, genre rats. Peter posa les pieds sur l'arrière du véhicule qui oscilla et il n'eut que le temps de se cramponner à la corde :

— Ça ne va pas être la joie et en plus ça sent très mauvais.

Lentement, avec des précautions infinies, il se laissa glisser entre la

voiture et le roc. Kovask pensa que si le véhicule oscillait encore il allait se faire écraser contre la paroi. Peter alluma sa lampe-torche, se baissa :

— Ils sont deux... Le visage à moitié bouffé par des rongeurs ou je ne sais quoi. Le toit est complètement aplati et ils sont coincés entre le plafond et lui. Il n'y a pas soixante centimètres.

— Deux hommes ?

— je crois que oui... J'ai l'impression qu'ils sont jeunes... Moins de trente ans... Il y en a un qui a une plaque métallique au poignet. Je vais essayer de la lire.

Kovask se déplaça pour essayer de voir un objet qui paraissait s'être échappé du coffre arrière.

— Marcello Bari ou Baci... Je crois que c'est Bari... Sous-lieutenant Bari... C'est un militaire... Je vais essayer d'enlever la plaque, non ?

— Il vaudrait mieux la laisser... Prévenir l'armée ou la police. Ils les sortiront. Nous ne pouvons plus rien pour eux. Tu peux regarder à l'arrière du véhicule ? Il y a un curieux objet... Je voudrais bien savoir ce que c'est.

Peter sortit son mouchoir et le noua sur le bas de son visage. Dès qu'il bougeait l'odeur suffocante de putréfaction montait de la voiture secouée.

— Je vois ce que tu veux dire... Oh, mais il y en a d'autres, on dirait des pains de végétaline sauf qu'ils sont d'une autre couleur...

— Fais attention, dit Kovask.

— Je crois que je peux me laisser glisser. Si la voiture ne suit pas le mouvement. Si jamais elle glisse vers le fond du ravin elle m'entraîne.

— Attache la corde autour de ta taille.

— Non, je serais bloqué et elle me passera dessus, je préfère être entraîné.

Il disparut soudain sous la voiture, sous le renflement arrière de la 504. Kovask l'entendit jurer. Puis Peter demanda d'une voix un peu gouenarde :

— Tu veux que je remonte un échantillon ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du plastic... Et il y a aussi une boîte de détonateurs horaires. Bon sang, il y a là au moins cent kilos de pains de plastic et je ne sais pas s'il n'en reste pas dans la voiture. Et ces crétins qui ont emporté ensemble le système de mise à feu et l'explosif. Le miracle c'est que la voiture n'ait pas sauté en basculant dans le vide.

— Si tu pouvais voir le nom de l'autre cadavre ?

— Il n'est pas certain qu'il ait une plaque. Tu sais ils sont à l'envers. La tête en bas. Ça fait un drôle d'effet. Et puis de sales bestioles les ont saccagés... Je ne vais pas te faire un dessin mais si je cherche leurs papiers je vais en avoir partout... Ça dégouline un peu

malgré le froid qu'il a fait.

— Tu peux quand même relever le numéro ?

Non seulement c'était une voiture française mais elle était immatriculée dans les Alpes-Maritimes. Kovask nota les chiffres sur son carnet.

— Je vais quand même essayer pour le passager, c'est vraiment trop curieux. Il n'y a plus de vitre nulle part et j'ai peut-être une chance de trouver ses papiers... L'autre est un militaire italien mais celui-là n'est peut-être pas du pays.

La nuit était venue et il y avait des bruits suspects autour d'eux. Kovask croyait voir des formes d'animaux plus grosses que celles des rats. Ne disait-on pas qu'il y avait des loups dans les Abruzzes qui se situaient au nord de cette région ? Pourquoi ne seraient-ils pas descendus à la suite du tremblement de terre ?

— Je crois que j'ai le portefeuille du gars mais j'ai la main coincée dans le siège. Ou je peux la sortir mais je dois lâcher le portefeuille ou je reste coincé.

— Tu ne peux pas la passer par la vitre du haut.

— Je vais essayer, étant donné que la place est plutôt réduite... Là-dedans les corps sont désormais comme dans une boîte de conserve aplatie. Il faudra tout découper pour les sortir et encore... Ah merde, il m'échappe ce con !

Pour combattre l'odeur pestilentielle Kovask alluma une Pall-Mall. Il suivait difficilement les acrobaties de son compagnon, avait l'impression que l'épave commençait à bouger lentement comme si elle dérapait sur un sol glissant. La neige avait dû fondre en suintant et dessous le sol devait être très boueux.

— Écoute, Peter, il vaudrait mieux que tu remontes. Nous avons un nom, une immatriculation... C'est déjà beaucoup... Tout porte à croire qu'ils descendaient de Dioni dimanche soir avant la secousse tellurique. Cette route ne provient que de ce village. Ils ne pouvaient pas arriver d'ailleurs. Je pense qu'ils sont allés chercher ces explosifs là-haut. Donc Macha Loven avait de bonnes raisons d'aller fureter dans ce village mais nous ne savons pas encore ce qu'elle cherchait exactement.

— Je crois que je l'ai mais il n'est pas beau... Aide-moi à remonter car je dois cramponner ce portefeuille qui est gluant de ce que je n'ose pas imaginer. Je n'ai qu'une main de libre.

Ce fut long et pénible. Lorsque les pieds de Peter quittèrent le châssis de la voiture elle commença de glisser par petites saccades.

Kovask tirait de toutes ses forces mais Peter pesait bien ses cent soixante livres. Enfin il prit pied sur l'ancienne assise du pont et resta ainsi, haletant, un bras souillé de la main au coude avec, entre ses doigts, un objet méconnaissable qui était pourtant un portefeuille.

Lorsqu'il eut récupéré il alla le nettoyer dans la neige.

— Un passeport... Au nom de Serge Pradot, étudiant... Il y a sa photographie. D'autres papiers également. Que fait-on de tout ça ?

— Nous l'emportons. Dès que nous aurons fait l'inventaire détaillé, nous l'enverrons à la D.I.G.O.S., la police politique qui en fera ce qu'elle juge bon.

— Détache-moi le mouchoir, veux-tu.

Kovask le dénoua et Peter respira l'air frais qui descendait de la montagne puis s'essuya les mains avec son carré de tissu.

— Si nous n'avions pas pris cette route nous aurions manqué ce début de preuve.

Le même soir de cette scène avec Umberto Abdone, Macha trouva un mot de sa sœur sur son lit lorsqu'elle rentra chez elle épuisée, démoralisée. Ruth avait fini par tomber sur le professeur Montello qui avait accepté de la recevoir le lendemain à deux heures de l'après-midi très précises.

Le lendemain, au petit déjeuner, Ruth lui expliqua qu'elle avait téléphoné une demi-douzaine de fois avant de tomber sur le professeur lui-même.

— Il m'a demandé pourquoi tu voulais un rendez-vous, qui tu étais... Il a l'air méfiant. Il m'a dit qu'il serait seul tout l'après-midi, sa femme devant aller visiter une cousine qui habite en banlieue. Il a l'air d'avoir peur de cette bonne femme, c'est comique.

Macha décida de ne pas aller travailler. De toute façon elle perdrait son après-midi et avait besoin de récupérer après l'incident pénible avec Umberto.

— Que vas-tu faire ? demanda Ruth... Vous avez besoin de sa complicité jusqu'à la fin de vos recherches ?

— Oui... Mais je n'ai pas envie de coucher avec lui pour autant... Il me révolte...

— Qu'en pense Paulo ?

— Il est ennuyé car il a mis son syndicat en cause. Il pense surtout à ça... Mais nous trouverons bien une solution.

— Si jamais il parle ce sera catastrophique ?

— Je ne peux même pas en mesurer les effets... Les gens que je recherche finiront par apprendre mon existence et tout sera fichu. J'espère que le professeur Montello me fournira des données fantastiques et que nous pourrons activer la mémorisation.

Le professeur habitait un bel immeuble ancien dans un quartier calme et elle ne vit personne, ni gardien ni concierge, monta au second étage par un escalier monumental. Lorsqu'elle appuya sur le bouton de la sonnette elle n'entendit aucun écho, s'apprêtait à recommencer lorsque la lourde porte en bois s'ouvrit et que parut un visage méfiant.

— Vous êtes la *signorina* Loven ?

Alors seulement il fit sauter la chaîne de sécurité. Il referma avec soin, l'entraîna très vite, comme s'il avait peur d'être surpris, jusqu'au

fond de l'appartement. Elle croyait pénétrer dans son bureau mais il s'agissait d'une chambre. Une chambre stupéfiante avec un lit à baldaquin, des meubles énormes, prétentieux, impressionnants.

Il ôta sa robe de chambre et se recoucha.

— Je ne dois pas me lever et si on savait, dit-il en hochant la tête, que me voulez-vous ?

Il la détaillait avec un air soupçonneux. Il lui fit signe de s'asseoir près de lui sur une chaise qu'elle dut déplacer au prix d'un gros effort. Il l'écouta ensuite sans cesser de regarder ses genoux.

— Le commerce extérieur avec Israël ? Pour ces derniers mois ? Comment voulez-vous que je... Non, je n'ai pas les derniers chiffres... Bien entendu je connais quelqu'un au gouvernement qui pourrait me les donner rapidement...

Il se versa une sorte de sirop dans une cuillère déjà poisseuse et l'avalait. Elle avait envie de rire mais était très gênée.

— Vous n'êtes même pas étudiante, dit-il, comment voulez-vous que je vous fasse confiance ?

— Ce ne sont pas des chiffres secrets, murmura-t-elle.

— Pas secrets, non, mais vous qui êtes si maligne d'apparence vous ne les avez quand même pas trouvés. Le commerce extérieur avec Israël pour les derniers mois ? Quels mois ? Au ministère ils n'auront que jusqu'en septembre... Et encore.

— Je m'en contenterai.

— Il faudra bien.

Puis il prit un petit air malin et la regarda en dessous.

— Vous savez que je suis bien content d'être malade. C'est comme quand j'étais petit... Il m'arrivait de jouer la comédie, mais pas maintenant, bien sûr. Mes parents avaient une petite servante qui venait m'apporter des laits de poule, du café au lait et des sirops... Et j'en profitais pour lui toucher ses nénés. Elle avait de très gros nénés malgré son jeune âge.

Il pouffa et la regarda du coin de l'œil avec une expression de gamin délégué.

— Si j'allais au bordel je sais ce que je demanderais. Qu'une des filles se déguise en servante et vienne m'apporter un lait de poule dans mon lit où je jouerais le malade. Qu'en pensez-vous ?

Ahurie, Macha essayait de ne pas regarder le visage du professeur. Il ne devait pas avoir plus de cinquante ans malgré ses cheveux blancs et ses traits fatigués.

— Et cette fille me laissera pincer ses gros nénés puis elle glissera sa main sous les draps... Hum, oui, ça me paraît très faisable, non ? Je lui donnerais au moins cinquante mille lires pour ça... Et à vous les chiffres que vous attendez... Vous avez l'air d'y tenir beaucoup, n'est-ce pas ?

Macha avait le feu au visage, croyait avoir eu une sorte de cauchemar éveillé. Il était impossible que ce professeur lui ait fait ce genre de proposition avec une si parfaite ingénuité. Il lui fallait se lever, quitter cet appartement. Mais elle était si lasse, physiquement, moralement. Où trouver les chiffres ? Qui affronter à nouveau, quelles humiliations supporter ? Elle savait qu'il y aurait d'autres Umberto, d'autres professeurs Montello en beaucoup moins inoffensifs.

— Si vous m'apportiez le téléphone, fit-il d'une voix très juvénile, je pourrais appeler mes amis du gouvernement... Ils seront très contents de me donner les chiffres car, vous savez, je les aide souvent pour des questions ardues. Ils n'y connaissent rien. Ils passent de l'Armée à l'Économie, de la Défense nationale à la Culture...

Le téléphone était sur une sorte de coiffeuse monumentale, hideuse, avec une glace biseautée dans un cadre tarabiscoté. Des serpents sculptés dans le bois s'entrelaçaient pour ouvrir leurs gueules terrifiantes juste au-dessus de l'ovale, en une sorte de nœud horrible comme sur la tête d'une petite fille un ruban de soie.

— Il y a suffisamment de fil, vous verrez.

Elle posa le téléphone sur la table de chevet mais il tapota la couverture à côté de lui. Elle obéit et furtivement il lui pinça le sein gauche. Il ne lui fit pas mal mais la surprit au point qu'elle sursauta.

— Ah, fit-il, il pointe bien... J'aime ça... Vous n'avez pas la main trop froide ? J'ai horreur de ça.

Macha recula lentement vers la porte et sans s'émouvoir il composa un numéro sur le cadran, demanda à parler à monsieur le directeur du commerce extérieur.

— Ettore ? Que je suis heureux... Oui, une bronchite, mais ça va mieux... Dites-moi, mon ami, il me faut pour tout de suite le chiffre de nos échanges avec Israël et le Liban... Oui, c'est ça... Non, je préfère attendre au bout du fil... Si ça ne vous dérange pas trop... C'est très très urgent...

Coinçant le combiné entre son épaule osseuse et son oreille grande, rouge et un peu flasque, il saisit une pile de fiches sur la table de chevet, chercha désespérément son crayon. Macha le voyait, il était tombé sur le tapis.

— Oui, je suis toujours à l'écoute, je vous en prie, mon cher Ettore. J'espère que nous pourrons déjeuner ensemble un de ces jours... C'est ça, *ecco*...

Macha ne regardait que le crayon. En fait un gros machin publicitaire à bille. Très gros, rouge et jaune. Elle fit trois pas, se baissa et le ramassa.

Montello inclina la tête avec un très gentil sourire lorsqu'elle le lui tendit. Une voix d'homme un peu pédant faisait vibrer l'écouteur du téléphone mais elle n'entendait pas le sens exact des paroles.

— Oui, j'ai de quoi noter... Je vous remercie de votre obligeance, si si... Vous me rendez un très grand service.

Macha vint buter contre le grand lit et ne regarda même pas ce qu'il notait. De toute façon il lui fallait payer les renseignements qu'elle obtiendrait. Supporter Paulo di Maglio, son militantisme c'était d'une certaine façon payer, se montrer hypocrite, non ?

— Je crois que vous allez être contente, dit le professeur, car j'ai tous les chiffres de l'année... Ils sont très éloquents, vous verrez.

Macha prit le téléphone, le posa sur la table de chevet. Elle releva le bord de la couverture jusqu'au drap de dessous et enfonça sa main dans la chaleur un peu moite du malade. Le professeur Montello poussa un soupir d'aise et lui pinça à nouveau le sein droit.

Elle leur avait expliqué qu'elle venait de Rome leur apporter des couvertures, des vêtements chauds, des vivres, que tout cela était payé par les Américains habitant la capitale. Elle ne précisa pas les Américains démocrates, ce n'était ni le lieu ni les circonstances. Elle dit qu'elle avait laissé sa voiture à l'entrée du village, que deux jeunes Allemands qui l'accompagnaient allaient contourner les ruines pour venir jusque-là. Elle s'efforçait de corriger son accent américain, parlait le patois napolitain avec quelques mots de la région et ils restaient pourtant sidérés qu'elle soit parvenue jusqu'à eux.

— Vous n'avez vu personne ? L'hélicoptère ? Il ne vous a pas apporté de nourriture, du secours ? Tout à l'heure, vous savez ? L'hélicoptère est venu...

La Fiat et la Volvo se faisaient entendre mais restaient invisibles. La Mamma pensa que les deux jeunes gens devaient avoir du mal à rejoindre le terrain d'aviation. La route qui contournait le village, plutôt une ancienne rue bordée par des bergeries, des écuries pour les ânes, devait être elle aussi difficilement praticable.

— Est-ce qu'il y a eu beaucoup de victimes ici ?

Enfin un homme âgé d'une soixantaine d'années consentit à parler.

— Vingt-trois morts mais il y a aussi des disparus... Nous ne sommes plus qu'une poignée.

Pas plus de vingt en tout cas.

— Il y avait des visiteurs ce dimanche-là, disait encore l'homme en regardant autour de lui avec inquiétude comme s'il cherchait une approbation sur le visage des autres.

— Oui, dit une femme, nos enfants étaient venus nous voir... On ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

Elle grimaça mais ne put pleurer. Elle pleurait depuis des jours et n'avait plus de larmes. La Fiat apparut enfin et posa sur le groupe son double faisceau. Même la Mamma sursauta comme dérangée en plein drame intimiste. La Volvo qui venait derrière avait une aile un peu froissée.

— Une maison qui formait un angle impossible, expliqua Stefan.

— Nous allons sortir les couvertures, enfin tout ce qu'ils désireront. Ils n'ont rien.

— L'hélicoptère ? demanda Olga.

— Je ne sais pas. Il ne semble pas être venu pour eux. Nous avons certainement confondu.

— S'il était venu pour le monastère, dit Stefan.

Puis il détourna la tête, s'éloigna conscient de s'être trahi. Pourquoi parlait-il de ce monastère qu'ils avaient aperçu accroché au bord de l'abîme avec des sortes de griffes en pierre directement incrustées dans le roc ?

Les gens se rassemblaient et commençaient à sourire. Ils regardèrent la femme qui reçut la première couverture neuve comme une sorte de miraculée et chacun emporta la sienne. Mais il leur fallait revenir pour le reste, pour les vivres, pour les vêtements. Pour différents objets de première nécessité.

— Qui fait tourner le groupe électrogène ?

— Moi, dit un homme vêtu d'un bleu de travail graisseux. J'ai réussi à le mettre en route.

— Il est le mécanicien du village.

— Je pensais qu'avec de la lumière, ce serait mieux, qu'on pourrait se signaler à ceux de la vallée.

— Personne ne vous voit, dit la Mamma.

— Le conseil municipal, les adjoints sont descendus, dit un autre homme. Ils ne sont pas revenus.

— Mais l'hélicoptère ? demanda Olga.

— Il est allé au monastère... Il y a des gens importants là-bas. Ils en ont déjà évacué plusieurs.

— Mais ce n'est pas l'armée ni la police, précisa quelqu'un. On pense que c'est une société privée, peut-être la même qui a acheté le monastère il y a quelque temps.

La Mamma ne voulait pas les bousculer de questions mais Stefan, revenu après sa gaffe auprès d'eux, ne paraissait pas décidé à patienter :

— Qui avait acheté cette grosse bâtisse ?

— On ne sait pas. Des gens du nord. Pour créer un village de vacances, paraît-il.

— Mais c'est bien le village qui a vendu, non ?

— Le monastère appartenait à l'État ou à la province, on ne sait pas trop, c'est l'État ou la province qui ont vendu. Venez, on va vous donner à manger. Il y a de la soupe, de l'agneau et du vin. Nous avons pu retrouver quelques barriques dans la cave communale. Il était de l'an dernier car on n'avait pas pu le vendre.

On les amena auprès d'un grand feu où des femmes faisaient cuire des côtelettes d'agneau et des brochettes. On leur apporta des bols de soupe épaissie par du riz, une grosse bouteille de vin. Ils commencèrent de manger en écoutant les villageois. Ils parlaient en phrases courtes, sans jamais s'interrompre, observant même une

courtoisie assez inattendue dans un village du sud.

— Il y a des gens encore au monastère... Une partie s'est effondrée et il y a eu des blessés et des morts. L'hélicoptère est déjà venu, bien sûr, dès le lendemain du drame.

— Le téléphone, c'est eux aussi ?

— Oui, le nôtre a été coupé, mais celui-là, c'est une ligne privée.

La Mamma et Stefan échangèrent un regard surpris. Une ligne privée ! Le garçon avait des réactions bizarres, pensa la Mamma. Il enquêtait lui aussi mais pour qui, pourquoi ? Était-ce un ami de Macha Loven ? Pour l'instant elle ne pouvait émettre d'autre hypothèse plus précise.

— Une ligne privée, répéta l'homme qui leur versait de grands quarts de vin. Il y a deux ans qu'elle existe. On dit que ce sont des gens qui viennent se reposer de la ville mais on ne les voit pas souvent dans le village.

— Une secte, cracha une femme en colère.

— Mais non, ce n'est pas une secte, monsieur le curé qui monte d'habitude tous les quinze jours nous a dit qu'ils n'étaient pas membres d'une secte. Il y a eu des personnalités de Naples et de Salerne... Des gens haut placés et même des militaires... Pas en uniforme bien sûr, mais on voyait bien que c'étaient des militaires.

— L'hélicoptère ne s'est absolument pas soucié de vous ?

— Non, jamais. On a fait signe les premières fois mais ils allaient directement sur l'esplanade du monastère à l'intérieur des murs. Il y a un très bel emplacement.

— Mais sur ce terrain, dit Stefan, un avion peut atterrir ? Il y a une manche à air.

Il venait de petits appareils juste avant le tremblement de terre, leur expliqua-t-on, des visiteurs pour le monastère qui ne voulaient pas emprunter la route.

— Comme à l'époque du Duce, dit une voix.

Ce fut le glas des conversations. Le silence retomba glacial et bientôt les uns et les autres se trouvèrent des occupations si bien que la Mamma resta seule avec les deux Allemands en train de terminer un fromage de brebis tout frais.

— Curieux, hein, dit Stefan à voix basse. J'ai l'impression qu'il y en a un dans le tas qui a lancé comme une sorte de rappel à l'ordre en parlant de Duce.

C'était à peu près l'impression de la Mamma. Elle estimait objectivement que les survivants des anciens habitants fascistes s'efforçaient depuis trente-cinq ans d'oublier la politique pour essayer de vivre sans histoires. Ils étaient assez sympathiques, accueillants de toute façon. Mais un noyau dur devait veiller à l'ordre et elle n'avait pas pu voir celui qui avait ainsi rappelé le temps ancien d'une voix

tranchante.

— Curieux que les édiles soient partis ? Que sont-ils allés faire à Naples ? Pourquoi ont-ils abandonné leurs électeurs ? demanda Stefan.

— Vous croyez qu'on pourra dormir ? murmura Olga dont la tête oscillait parfois car elle s'endormait.

— Ils nous trouveront bien un petit coin, dit la Mamma. La nuit va certainement être très froide. Sinon nous devons dormir dans les voitures, ce qui ne serait pas plus mal.

Mais une vieille dame accompagnée de son mari vint les chercher. On leur avait préparé des matelas et en signe de discrète reconnaissance on leur avait mis les couvertures neuves qu'ils avaient apportées. Cette délicatesse émut profondément la Mamma. Mais les deux jeunes Allemands parurent ne rien remarquer.

— Tenez, buvez un peu de goutte, dit le vieux en présentant un flacon et un petit verre miraculeusement échappé aux ruines. Vous verrez, c'est de la bonne grappa.

Paulo di Maglio l'attendait toujours dans un petit bistrot où il dînait. Elle le rejoignait, prenait un café et ils partaient ensemble pour les bureaux de l'entreprise de transports à bord de la Lancia du garçon. Une Lancia Fulvia 1 969.

— Sympa, Montello ? lui demanda-t-il lorsqu'elle s'assit à sa table où il achevait une *saltimboca* qu'elle reconnut à l'odeur de sauge qu'elle dégageait.

Il s'étonna de son silence et répéta sa question.

— Sympa, ce n'est pas le mot, disons qu'il m'a donné les chiffres que j'attendais... Des tuyaux également pour affiner mes différentes hypothèses de travail. Il m'a fourni une liste de tous les éléments dont je devais tenir compte pour obtenir un chiffre qui approcherait du montant réel qu'Israël ou le Liban dépensent en Italie, avec une fourchette de quatre à deux pour cent...

Paulo grimaça.

— Cette fourchette pourrait représenter le chiffre de l'argent qui se perd en chemin, non ? Celui qui alimente le terrorisme noir ?

— Peut-être le rouge également.

— On connaît les financiers des Brigades et des Autonomes... Les pays de l'Est et Kadhafi.

— Rien n'est tout à fait aussi systématique, dit-elle sans avoir tellement envie de discuter.

Si elle défendait sa thèse avec trop de fougue il entrerait dans le jeu avec sa dialectique, ses arguments irréfutables pour ceux qui manquaient d'expérience politique. Il commençait d'ailleurs à argumenter puis se rendit compte qu'elle n'avait pas l'air en forme.

— Fatiguée ?

— Un peu et la perspective de rencontrer Umberto ne me réjouit pas du tout... Tu es sûr qu'il a des maîtresses, qu'il va voir les putes ? On dirait qu'il est toujours à jeun.

— C'est un glouton, il est toujours disposé à baiser...

Ils rejoignirent la petite Fulvia de di Maglio et roulèrent vers les entrepôts.

— S'il avait parlé, dit-elle, si on nous avait tendu un piège ? Ils sont peut-être disposés à nous surprendre en flagrant délit.

— Je ne pense pas qu'Umberto nous ait trahis... Il a dû peser le

pour et le contre. Nous appartenons au même syndicat de l'informatique... Il sait ce que coûterait une trahison.

— Notre position n'est guère défendable, dit-elle... Nous ne menons pas une action syndicale mais politique en remontant le flot de ce fric étranger. Ton syndicat le comprendra vite et ne nous soutiendra pas. Si Umberto parle j'aurai des ennuis sérieux avec le centre romain du S.W.I.F.T., peut-être des ennuis judiciaires. Les groupes terroristes seront ensuite alertés et nous deviendrons peut-être leurs victimes.

— Je ne les crains pas, dit Paulo. Il ne faut pas céder à la paranoïa.

Il avait toujours des formules toutes prêtes, évitait soigneusement de laisser jaillir ses sentiments. Depuis qu'elle avait entrepris ces recherches dangereuses, Macha ne rencontrait que des gens figés dans une personnalité d'emprunt, ou exacerbés par leurs propres passions. Elle n'oublierait pas de sitôt le professeur Montello et ses exigences, ses caprices enfantins et ses soupirs d'adolescent pervers. Mais à tout prendre, elle aurait préféré revenir chez lui que d'affronter Umberto Abdone.

Cette nuit-là ils travaillèrent comme des fous pour nourrir les mémoires dont ils disposaient avant l'arrivée du spécialiste de la maintenance. Le lendemain, à son travail habituel, Macha devrait consulter les données pour la période correspondante, c'est-à-dire juillet, août et septembre. L'afflux des touristes en cette période compliquait un peu les choses. Certes on pouvait rapidement évaluer les sommes dépensées par les vacanciers israéliens et libanais, mais il fallait tenir compte de corrections.

Umberto Abdone arriva comme les autres fois un peu avant deux heures et leur fit un bonjour assez sec. Macha travaillait sagement au petit bureau que Paulo lui avait assigné. Sur les documents de l'entreprise de transports. Elle parvenait à s'intéresser à ce travail qui servait de couverture à la véritable raison de sa présence. Parfois elle rêvait sur les parcours effectués par les camions de la société qui s'enfonçaient dans le Moyen-Orient, en Afrique et même jusqu'en Russie. Il y avait de gros véhicules coincés en Iran depuis le début de la révolution pour des raisons si compliquées que la société renonçait à les récupérer.

Soudain Umberto Abdone fut devant elle, le visage contracté par une fureur interne. Macha, d'un regard rapide, vérifia la présence proche de Paulo di Maglio qui n'avait cessé de surveiller son collègue depuis son arrivée.

— Vous m'avez menti... Vous n'êtes pas affiliée à notre syndicat... Vous appartenez à un syndicat centriste parce que vous travaillez pour les réseaux bancaires... Vous n'êtes pas plus étudiante en économie que moi et vous ne préparez aucune thèse sur les transports routiers.

Alors pouvez-vous m'expliquer ce que vous faites dans cette maison depuis plusieurs semaines ? Est-ce que vous appartenez à un groupe extrémiste qui s'amuse à faire sauter les ordinateurs ?

Macha s'attendait presque à une telle interpellation et elle garda assez de sang-froid pour l'écouter jusqu'au bout.

— Mais vous êtes un vrai flic, dit-elle en souriant. Vous venez de faire une véritable enquête sur moi ?

— Pensez-en ce que vous voudrez, mais désormais je ne vais pas tolérer plus longtemps que vous trompiez mes employeurs. Je vais signaler que trois mémoires qui étaient encore disponibles voici un mois ne le sont plus, qu'elles sont pourtant toujours en place mais qu'il faudra posséder un code pour disposer de leurs données.

— Très bien, dit la jeune femme, quand allez-vous le faire, demain matin ?

— Exactement.

— Bien. Voulez-vous maintenant me laisser travailler, s'il vous plaît ? Je dois étudier ces documents et je n'ai plus que quelques semaines pour regrouper la matière de ma thèse.

— Vous n'êtes pas étudiante, hurla-t-il... Vous n'êtes pas inscrite.

— Inscrite où ? Ici à Rome ? Je suis en train de passer des examens internationaux... Mais voulez-vous me laisser travailler ?

Umberto recula de quelques pas, faillit dire quelque chose. Lorsqu'il se retourna il se heurta à Paulo di Maglio et il esquissa un geste de défense.

— Je te fais peur, Umberto ?

— Laisse-moi tranquille... Vous êtes en train de me bluffer mais vous me le paierez... Ça c'est sûr, vous le paierez...

— Demain tu vas aller faire le mouchard à la direction mais prends garde. Je t'attaque en diffamation, je t'accuse d'avoir essayé de me faire perdre mon emploi par des manœuvres calomnieuses...

— Les mémoires sont ici... Tu ne peux le nier... Tu m'as dit toi-même que vous travailliez pour le syndicat... Je sais que c'est faux. Je me suis renseigné. Le syndicat peut utiliser librement l'ordinateur de la Fédération nationale... Je pense que vous complotez quelque chose de pas normal.

— Mais oui, dit di Maglio, nous étudions dans quelles conditions nous pourrions enlever le pape et réclamer une forte rançon... Justement la rançon c'est le problème : faut-il exiger des dollars ou des indulgences papales ? Toute la question est là.

Macha, stupéfaite, n'éclata pas tout de suite de rire tant l'humour de cette réponse était inattendu. Elle avait toujours pensé que Paulo était incapable de fantaisie. Umberto aussi visiblement. Mais comme il était catholique pratiquant, il pénétrait chaque jour dans une église pour satisfaire sa sensualité aux odeurs d'encens, de cire fondue et

d'atmosphère feutrée, cet humour-là le choqua profondément.

— Ça ne te portera pas bonheur de blasphémer...

— N'exagérons rien, dit Paulo, c'est une blague que j'ai entendue sur les ondes de Radio Vatican...

La jeune femme pensa que pour cette nuit encore ils avaient obtenu un sursis. Mais Umberto ne désarmerait pas facilement, reviendrait à la charge. Elle aurait aimé avoir de l'audace, un total amoralisme sexuel. Elle l'aurait bloqué dans un coin et tranquillement l'aurait satisfait comme elle avait satisfait le professeur Montello.

— *Manu militari*, dit-elle à mi-voix. Puis comme les deux hommes se retournaient elle retint un rire nerveux.

— Ce n'est rien, dit-elle... Une réflexion personnelle qui n'a rien à voir avec tout ça.

Le sénateur ne se réveilla pas de très bonne humeur. Il regrettait presque ce voyage en Europe, cette enquête. Edwige, qui avait toujours su deviner ses pensées secrètes, le comprit parfaitement. Ils allaient réunir des éléments qui ne seraient peut-être jamais utilisés par une commission du Sénat. La victoire des républicains avait modifié l'échiquier politique et le sénateur Holden n'aurait aucune présidence de commission. Peut-être obtiendrait-il une sous-commission, un comité, mais ce n'était pas certain. Il pouvait constituer avec d'autres parlementaires une commission non officielle mais elle ne bénéficierait pas du même impact.

Elle ne pensait pas que son patron regrette en ce moment l'argent dépensé pour cette mission en Italie, mais elle ne lui serait jamais remboursée à moins d'un miracle, à moins qu'ils n'intéressent le Sénat dans un avenir plus ou moins lointain. Le prochain renouvellement du Sénat dans deux ans, si jamais Reagan décevait, pouvait tout changer une fois de plus et l'affaire de l'argent fourni aux terroristes finirait par sortir. L'effet n'aurait pas autant d'impact mais, après tout, la commission Church sur les interventions de la C.I.A. avait mis en lumière des agissements criminels de l'Agence depuis sa création après la dissolution de l'O.S.S. après la guerre.

— Quel est le programme ? demanda-t-il après avoir exigé qu'on lui serve du café américain et non l'expresso qui le faisait sauter au plafond la nuit, affirmait-il.

— Je vais me renseigner sur Vacanza Europeo Club, au syndicat des agences de voyages et des clubs de loisirs... Il faut que j'arrive à trouver leur banque... Il faudrait aussi que je sache qui a vendu l'ancien monastère des dignitaires du régime. Votre ami le sénateur italien pourrait nous aider, mais encore faudrait-il lui indiquer ce que nous faisons dans son pays, quel genre d'enquête nous menons ?

Holden qui grignotait un croissant la regarda comme si elle venait de proférer une ânerie.

— Bogaldi appartient à un petit parti socialiste modéré... Je ne sais même plus lequel... Tout ce que je sais c'est qu'il est apparenté à la Démocratie Chrétienne, que cette Démocratie Chrétienne est au pouvoir depuis la fin de la guerre dans ce pays et que nous les aurons sur le dos si je préviens mon ami Bogaldi...

— Il n'est pas forcément un défenseur acharné de la D.C., répliqua Edwige... Ce serait peut-être une chance pour lui de se démarquer de ce parti usé par le pouvoir et compromis dans toutes sortes de scandales dont le dernier sur les pétroles n'est pas le moindre... Il y a eu les complots militaires, ceux des services secrets, l'indulgence pour les terroristes de droite, la répression étroite pour les autres...

Holden leva une main en signe d'apaisement.

— Du calme, ma fille, du calme... Possible que mon ami Bogaldi saute sur l'occasion mais je sais que dans son fief électoral il doit beaucoup compter sur les chrétiens... Il ne s'aventurera pas à la légère.

— Rien ne prouve que le V.E.C. est compromis avec la Démocratie Chrétienne...

Un sourire indulgent défraya l'air boudeur du sénateur.

— Ma pauvre enfant... Réfléchissez... Ces gens-là ont acheté une propriété confisquée par l'État, certainement dans des conditions suspectes. Je veux dire qu'ils n'ont pas dû la payer très cher grâce à des pots-de-vin, je suppose, mais c'est toujours ainsi que les choses se passent en général... La D.C. ne verra pas d'un bon œil que nous nous y intéressions, même si elle est innocente pour l'argent du terrorisme, mais ce n'est pas certain.

— Dans ce pays, dit Edwige, sans soutien politique, sans recommandation on n'obtient pas le moindre renseignement. Je suis certaine de faire chou blanc même au syndicat des agences de voyages alors qu'ailleurs ma démarche ne présenterait aucune difficulté. Moi aussi je connais ce pays.

— Nous pouvons utiliser un subterfuge... Ces agences travaillent avec les USA, ont besoin d'être accréditées, profitez-en, jouez de l'influence dont votre poste peut vous faire bénéficier. Vous appartenez à l'administration sénatoriale, détachée auprès de mes services... Je ne sais pas encore pour combien de temps mais enfin c'est encore ainsi.

— Vous croyez qu'ils vont m'obliger à retourner travailler dans la Sénatoriale ou pour un autre sénateur ?

— Tout peut arriver, dit-il.

Cette réponse sibylline la laissa sur une mauvaise impression. Mais elle prit rendez-vous avec le syndicat des agences de voyages, se montra très à l'aise pour affirmer qu'elle était chargée d'une enquête sur différentes sociétés organisatrices de tour-opérateur.

— Mais, bafouilla la personne qu'elle eut au bout du fil, il faut dans ce cas que vous rencontriez le secrétaire général ?

— Il me faut un responsable, dit Edwige en articulant nettement.

— Bien sûr, un responsable, justement notre secrétaire général doit passer d'ici une heure prendre connaissance du courrier et...

— Je serai là-bas, dit-elle.

Elle profita de cette heure-là pour étudier les derniers télex de Washington mais ils ne concernaient pas leur enquête. Margot envoyait les nouvelles politiques, les derniers ragots sur l'équipe Reagan. Seul Holden serait capable de voir s'il pouvait en tirer un parti quelconque.

Lorsqu'elle arriva au siège du syndicat des agences de voyages elle trouva plusieurs personnages en pleine effervescence. Exactement deux hommes, le secrétaire général Franceschetti, le secrétaire Canessa chargé des relations avec les USA précisément, et la secrétaire réceptionniste qui lui avait répondu au téléphone.

— *Signora*, très honorés.

On lui baisa la main et l'hôtesse fit presque une révérence. On avait préparé les dossiers et elle les consulta après quelques mots sans importance. Elle manquait de matière pour entrer dans le vif de la conversation, ne voulait pas aborder tout de suite le sujet de la V.E.C.

Dans le dossier elle releva quelques noms d'agences et commença à demander des explications sur elles. On les lui fournit avec empressement et inquiétude. Tout était net, tout était parfait. Il n'y avait pas d'embrouilles. Ils répondaient de l'honnêteté des opérations.

— Nous avons eu dernièrement des plaintes d'hôteliers, de transporteurs, de loueurs de voitures, disait-elle un peu au hasard... Nous voulons entendre les deux parties, vous comprenez ?

— Mais bien sûr, *signora*, bien sûr... Il peut toujours y avoir des brebis galeuses...

Il n'y avait, dans le dossier, rien sur le V.E.C. et il lui était difficile d'aborder le sujet sans savoir si elle ne commettrait pas d'impairs.

— Je dois vous dire que certaines agences qui n'englobent pas notre pays dans leurs programmes sont également dans notre objectif...

Ils ouvraient de grands yeux, ne comprenaient pas.

— Il fut une époque où l'Immigration tenait en suspicion les organisateurs de séjours en Russie ou dans les pays de l'Est, mais évidemment désormais tout cela a pratiquement disparu... À quelques exceptions près évidemment... Le Sénat a eu des informations comme quoi sous couvert de tourisme certains pays de l'Amérique du Sud recevaient des devises suspectes... Il y a parmi vous des gens sans scrupule qui utilisent ce système pour se livrer à des actions politiques que nous ne pouvons tolérer bien entendu...

— Nous comprenons, dit Franceschetti le secrétaire général du syndicat. Nous nous doutons de ces choses-là mais n'avons jamais eu la preuve matérielle de...

Edwige commençait d'être amusée en même temps qu'un peu écoeurée. Ce type-là savait à quoi s'en tenir. Il n'était pas à la tête de

cette association professionnelle pour rien.

— Par exemple, dit-elle, il y a une petite société, la V.E.C., vous connaissez ? Nouveaux échanges de regards consternés.

— Oui, bien sûr, mais...

Inquiets certainement. Plus qu'inquiets même, effrayés. Il y avait donc de gros risques à parler de cette agence de voyages.

— Nous savons qu'elle travaille avec certains pays d'Amérique du Sud comme elle a travaillé autrefois avec l'Espagne, la Grèce, le Portugal... Ses choix ne nous paraissaient pas suspects encore qu'ils ne concernent que des pays dont les régimes peuvent être taxés de musclés, n'est-ce pas ?

— Nous pouvons même dire autoritaires, ajouta Canessa.

— Ce sont des dictatures ou d'anciennes dictatures sanglantes, dit Edwige d'un ton tranchant qui la surprenait elle-même. L'activité de cette société nous dérange assez... Évidemment tout ce qui se dit ici doit rester confidentiel.

— Oh ! bien sûr !

Ils s'entre-regardèrent tous les trois avec des mines farouches, prêts à jurer n'importe quoi.

— Vous avez des renseignements sur la V.E.C., je voudrais vérifier s'ils correspondent à ce que je sais déjà.

— Mais bien sûr, dit la jeune femme, je cours chercher son dossier.

Durant son absence un silence un peu gêné s'instaura et Franceschetti demanda si elle avait vraiment tout en mémoire.

— Oui, dit-elle... L'habitude.

La jeune femme, Aida, revint en courant avec une chemise de carton et Edwige put l'examiner d'un air pénétré. Elle hochait la tête de temps en temps comme si ce qu'elle lisait correspondait à ce qu'elle savait. La V.E.C. faisait un chiffre d'affaires de deux milliards de lires, ce qui la classait dans le bas de l'échelle.

— Vous savez, dit Franceschetti, il ne faut pas trop vous attacher à ce chiffre, l'évasion fiscale dans notre pays n'est pas une invention de technocrate... Je ne le dirais pas à un fonctionnaire italien, bien sûr... Mais certains services sont payés de la main à la main sans laisser de trace... Vous pouvez multiplier ce chiffre par deux ou même trois...

— Certains charters partent de pays voisins, la Suisse, la Yougoslavie et il est difficile de comptabiliser ces opérations...

Enfin elle découvrit le nom de la banque qui servait de garantie à l'agence V.E.C.

— Credito Mobilo di Napoli, dit-elle à voix haute... Ce n'est pas une très grande banque, n'est-ce pas ?

— Non, *signora*, pas bien grande en effet... Juste une succursale à Rome... Le siège bien sûr est à Naples... Une ancienne affaire de famille mais il y a certainement, derrière, un groupe plus puissant. Le

Cremodina prête pour l'achat de voitures, d'électroménager, de meubles et puis depuis quelques années pour les vacances à crédit... Ça a commencé pour les familles de travailleurs émigrés en Allemagne par exemple... Leur famille, femme, mère, versait chaque mois une somme à la Cremodina et touchait un intérêt... Au bout d'un an elles avaient la somme nécessaire au voyage... Une très bonne combinaison pour tout le monde et surtout pour la banque de Naples. Mais elle a dû avoir besoin de capitaux...

— Quel groupe garantit son découvert ?

— Nous l'ignorons, *signora*, dit Franceschetti d'un ton trop sûr pour que ce soit vrai.

Il était possible que ce soit la même banque qui garantisse la plupart de ces agences, pensa Edwige, et le secrétaire général du syndicat ne jugeait pas prudent, d'un point de vue affaires, de donner cette précision.

— Nous le saurons vite, déclara Edwige. Nous avons des renseignements bancaires quand nous le désirons...

— Que reprochez-vous à cette agence V.E.C. ? demanda timidement le *signor* Canessa.

— Eh bien, d'abord de mélanger un peu trop politique et tourisme, bien sûr. Il y a des gens qui vont en Argentine, au Brésil, à Haïti pour des raisons mystérieuses... Nous sommes un peu le gendarme de cette région-là.

— Mais, fit remarquer Canessa toujours aussi poli, je ne crois pas que la V.E.C. exporte des éléments opposés aux gouvernements en place ?

— Oui, dit Edwige, mais le Sénat voudrait bien savoir ce que ces éléments, comme vous dites, vont faire dans ces pays-là, quel enseignement, quelles instructions ils rapportent ensuite ici ?

Elle estima qu'elle s'engageait un peu trop sur des terrains mouvants mais il lui était difficile de tenir un autre discours.

La vieillesse lui donnait un avantage sur ces jeunes Allemands, car elle n'avait besoin que de quelques heures de sommeil et même lorsqu'elle se couchait fatiguée, comme ce fut le cas le soir de son arrivée à Dioni, elle se réveillait très tôt. Vers cinq heures du matin elle quitta son sac de couchage pour sortir.

Il faisait très froid et elle reçut au visage de minuscules flocons de neige. Deux femmes ranimaient déjà le feu le plus proche, avaient préparé du café. Les hommes étaient allés chercher du bois de charpente dans le village.

— Buvez, il est bien chaud, lui dit cette femme qui lui apporta ce quart émaillé rempli à ras. L'autre lui offrit des sortes de galettes de maïs. Elles devaient les faire cuire dans un four improvisé.

La Mamma se sentait très à l'aise avec ces deux Italiennes pourtant plus jeunes qu'elle peut-être, mais bien fatiguées par la vie dure de cette région.

— Il faudra partir, lui souffla l'une des deux femmes. Ici ce n'est pas un endroit pour vous.

Elle fit comme si elle n'avait pas entendu et désigna la nuit encore épaisse devant elle.

— Pourquoi n'allez-vous pas dans cette grande bâtisse que vous appelez le Monastère ?

— Oh, nous préférons rester ici, dit l'autre... Le temps des domestiques est terminé, n'est-ce pas ?

— Oui, il est terminé, dit la seconde, mais les gens ne le comprennent pas encore, ne l'ont pas compris après quarante années difficiles... Vous savez c'était comme si nous n'existions pas, comme si nous avions la peste... Moi j'avais dix-huit ans quand je suis venue ici avec mes parents en 1935... Que vouliez-vous que je fasse ? Les enfants restaient dépendants assez tard, jusqu'à vingt-cinq ans, surtout une fille. Puis on m'a dit que j'étais une ci, une ça, on a tué mon père, tondu ma mère qui est morte peu après...

— Moi aussi, dit sa compagne. J'étais encore plus jeune et je suis venue avant elle.

— Nous étions les petites servantes... Déguisées avec des robes noires, des tabliers blancs et des sortes de bonnets en dentelles...

— Et ils cherchaient toujours à nous coincer... Ils étaient toujours

en uniforme fasciste avec les bottes... J'en ai ciré des bottes, je ne voyais que des bottes...

— Il fallait être gentilles, sinon... Et nos parents n'auraient pas accepté que nous nous révoltions...

— On n'a pu épouser que ceux qui avaient vécu ici, ceux d'en bas n'auraient jamais voulu d'une fille qui avait fréquenté de si près les grands chefs de Rome... Oh ! Pour ça, on nous l'a toujours bien fait comprendre, mais après la guerre bien sûr, avant on nous enviait plutôt. Le pays était si pauvre, si pauvre... Nous, on mangeait, on recevait des cadeaux, des bonbons... Nos parents se trouvaient heureux de cette situation. Tout le monde travaillait pour le monastère...

— On disait le Château à cette époque, lui fit remarquer son amie.

— Oui, on disait le Château des Merveilles. Tout arrivait par avion, même des meubles... J'ai vu de gros avions se poser ici, vous savez... Mais aussi des camions qui montaient en longue file sans s'être jamais arrêtés depuis Rome. Il y avait de tout. Et ensuite quand la guerre est venue, avec le Négus, c'étaient des merveilles de là-bas, des tapis, des meubles comme jamais on n'en avait vus, des tapisseries... ensuite il en est arrivé d'Albanie, de Grèce, de France.

— Pas tellement de France, dit l'autre.

— Quand les résistants sont venus on a pu se cacher, quelques-unes, dans les bois. Puis les Américains et là ça allait mieux... Ils occupaient le Château mais tout avait été saccagé, en partie détruit... On marchait sur des boiseries taillées à la hache, des tableaux déchiquetés... Ces partisans n'étaient pas souvent des vrais, mais d'anciens fascistes qui avaient brusquement changé de camp... Les vrais résistants étaient débordés par cette bande de voyous...

— Maintenant, qui habite le Château ? demanda doucement la Mamma en acceptant un peu plus de café.

— On ne sait pas bien. Certains et certaines vont y travailler... Il n'y a pas beaucoup de luxe... On dirait presque des moines les gens qui habitent là-bas... Ils vivent très rudement.

— Des moines ou des soldats...

— On dirait qu'ils surveillent quelque chose... Ou qu'ils attendent quelque chose...

— Mais le préfet de région est au courant, non ?

— Il est même venu... Enfin on pense mais on n'est quand même pas sûr que ce soit le préfet... Mais des officiers, ça oui... On a l'habitude, vous savez, même en civil on les reconnaît vite... Pas vrai, Éliisa ?

Éliisa approuvait. La Mamma ne savait que dire. Elle était fascinée par ces deux femmes résignées qui avaient vécu en témoins discrets une période historique, approché les plus grands criminels de guerre

de l'histoire italienne.

— Il vient des avions, des hélicoptères, mais maintenant ça ne nous concerne plus. Nous, on peut vivre tranquille. Et puis ce terrible tremblement de terre qui n'a même pas effacé ce Château, dit Élixa... C'est lui qui aurait dû s'écrouler, pas nos maisons.

Tout de suite Macha se rendit compte que Paulo était gravement préoccupé. Il n'avait pas touché à son assiette de pâtes et par contre avait fini sa carafe de vin grand modèle. Il finit par lui avouer qu'Umberto avait dû répandre quelques bruits dans la compagnie de transports car le directeur du service administratif l'avait convoqué en début de l'après-midi.

— Il m'a posé des questions sur toi, si ton travail avançait. Oh, il a été aimable, pas du tout agressif... Mais j'ai senti qu'il cherchait à se faire une idée.

— Tu crois qu'Umberto aurait carrément raconté toute l'histoire des mémoires ?

— Non... En fait je crois qu'il a agi de façon plus détournée, soit en expédiant une lettre anonyme, soit en téléphonant sans se présenter. Mais désormais on va nous surveiller, essayer de nous tendre un piège peut-être.

Il lui sourit mais elle comprit qu'il était très inquiet. D'abord il y avait la crainte de perdre son emploi et de ne pas en retrouver un autre si jamais on le renvoyait pour faute lourde. Il n'aurait droit à aucune indemnité, aurait des ennuis avec son syndicat et ses amis politiques.

— Tu veux arrêter ?

Dans son sac elle apportait d'autres données financières empruntées au S.W.I.F.T.

— À combien estimes-tu le temps nécessaire pour en terminer ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas exactement mais, en n'étant pas très exigeante, il faudrait au minimum une semaine.

— J'ai pensé à tant de choses, dit-il... Une semaine c'est peu et c'est énorme. Umberto recommencera. Il insistera un peu plus et le doute deviendra suspicion... J'ai imaginé des tas de choses, que je le faisais kidnapper par des amis, qu'on l'envoyait à l'hôpital, n'importe quoi... Je sais que ça ne ferait que le rendre encore plus hargneux. Désormais il nous en veut terriblement et même en nous montrant gentils, compréhensifs, nous ne parviendrons pas à le rendre plus humain.

— Le mettre dans le coup ?

— Surtout pas. Il s'effrayerait... Nous nous attaquons à rude partie, tu sais. Pour l'instant qui est au courant, toi, moi...

— Ma sœur.

— C'est une chance, dit-il. Il n'y aura pas de fuite. Mais avec Umberto nous ne serions plus jamais en paix. C'est un cyclothymique... Il finirait par nous dénoncer... Plus par frousse, désir de s'en tirer que volonté de nuire.

Cette nuit-là, étrangement, Umberto se montra distant, se consacra entièrement à son travail. Peut-être avait-il honte de ce qu'il avait fait, essayait-il de sonder leur état d'esprit. Paulo et Macha se montrèrent naturels et lorsqu'elle alla chercher du café au distributeur automatique elle lui apporta du chocolat chaud, sachant qu'il aimait ça.

— Merci, dit-il. Votre travail, ça avance ?

— Pas mal... Je pense que d'ici peu de temps je ne viendrai plus vous ennuyer.

La réaction de cet homme la surprit et elle comprit tout de suite que jamais elle n'aurait dû lui faire part de son prochain départ. Il devint très pâle, posa le gobelet de chocolat sur une console et elle remarqua que ses mains tremblaient.

— Qu'avez-vous, dit-elle, vous ne vous sentez pas bien ?

— Vous allez vraiment partir, ne plus revenir ici ? Mais pourquoi ? Est-ce à cause de moi ?

— Mais non, dit-elle, je finis mon travail pour ma thèse et il est inutile que je prolonge mon séjour. Ce n'est pas toujours facile de venir ici la nuit.

— Je ne vous crois pas, dit-il. Vous avez effectué un travail tout autre, un sale travail... Et vous vous méfiez de moi, vous pensez que je peux vous nuire.

— Pas du tout.

Il se retourna soudain et vint presque contre elle.

— Je peux vous nuire si je le veux.

— Je n'en doute pas.

— Vous n'avez pas peur de moi ? Elle hésita. Elle n'arrivait pas à saisir la complexité psychologique de ce personnage.

— Je vous dégoûte ?

— Absolument pas.

— Vous me laisseriez vous embrasser, vous toucher.

Macha hésita à peine. En fait elle tendit l'oreille pour essayer de localiser Paulo di Maglio. Si elle avait été certaine qu'il puisse entendre jamais elle n'aurait répondu comme elle le fit :

— Pourquoi pas ?

Depuis des semaines elle supportait Paulo et son militantisme agressif. Elle avait supporté les caprices du professeur Montello et

puisqu'elle s'était fixé une tâche exceptionnelle après la mort de son ami dans l'attentat de Bologne, elle n'avait aucune raison de ne pas négocier avec Umberto Abdone.

— Vous avez dit pourquoi pas ?

— Si vous étiez mon ami, dit-elle, pourquoi n'accepterais-je pas vos baisers et vos caresses ?

Il tressaillit et un cercle de transpiration se forma autour de sa bouche aux lèvres épaisses.

— Je n'avais pas dit caresses.

— Je sais, dit-elle. Mais n'est-ce pas la même chose ?

— Si j'avais dit peloter vous auriez été choquée, ricana-t-il.

— Oui, vous me paraissez assez raffiné. Vous ne l'auriez pas dit.

— Je pourrais vous caresser ? Si j'étais votre ami, si j'étais Paulo di Maglio.

— Paulo est mon ami mais il ne me caresse pas. Nous ne couchons pas ensemble.

— Je ne vous crois pas.

— Vous devez me croire, dit-elle. Nous sommes seulement des amis, des copains.

— Il n'a jamais demandé ça ?

— Non, jamais.

Paulo se trouvait souvent pris au piège de son militantisme, de son féminisme, de son mépris pour les dragueurs impénitents. Il méprisait la majorité de ses compatriotes qui ne pensaient qu'à faire l'amour avec toutes les femmes qu'ils croisaient dans la rue, affirmant que lui n'était pas ainsi.

— Que faut-il faire pour devenir un peu plus que votre ami ? haleta Umberto Abdone.

— Il ne faut pas m'agresser continuellement, il faut savoir comment me parler.

— Vous faire la cour et ces choses stupides peut-être ?

— Non... Me parler, me toucher...

— Est-ce que j'ai une chance de vous toucher, pas de vous caresser j'entends, de vous toucher moralement ?

Elle le regarda et se dit que lorsqu'on fixait les gens dans les yeux on ne voyait plus leur visage, leur bouche si elle était malsaine que celle d'Umberto, leur expression désagréable du moment. Les yeux restaient neutres comme les eaux d'un lac immobile. On se trompait en parlant de lueur dans le regard ou d'ombres. Il n'y avait que les paupières, les sourcils qui pouvaient donner cette illusion.

— Je voudrais vous revoir, dit-il.

— Demain entre midi et deux heures je serai chez moi, dit-elle.

Elle avait décidé d'en finir au plus vite. Même avec l'homme qu'elle avait le plus aimé il y avait toujours un moment, une heure où

elle ne supportait pas qu'il la touche, ou de le toucher et pourtant elle l'avait fait pour ne pas rompre cet amour en un moment infime de répugnance. Elle n'aurait qu'à imaginer qu'Umberto Abdone appartenait à cet instant de non-amour pour agir avec lui comme avec un amant adoré. Une semaine encore, juste une semaine. Deux heures suffiraient-elles à neutraliser cet homme ?

— Demain, balbutia-t-il, vous voulez dire que vous accepterez de me recevoir chez vous ?

— Vous connaissez mon adresse ? Plus tard Paulo di Maglio lui demanda ce qu'elle avait de si long à dire à Umberto.

— Je parlais de choses et autres pour lui prouver que je n'étais pas hostile.

— Tu crois qu'il acceptera de modifier son attitude ?

— Je ne sais pas. Je suis disposée à aller aussi loin que possible pour qu'il nous fiche la paix durant cette dernière semaine.

La vieille dame qui s'appelait Éliisa l'accompagna en direction du village ruiné. Le jour n'était pas encore levé et elles étaient seules à s'éloigner du terrain d'aviation. Éliisa continuait de lui raconter sa vie, son mariage, la naissance de ses enfants qui s'étaient vite enfuis de ce village maudit. Très loin, en France, en Allemagne, pour que personne ne puisse leur reprocher d'être nés à Dioni.

— Je crois qu'ils avaient laissé cette voiture près de la grange là-bas. Je sais que le dimanche matin, après la messe, le curé ne monte que tous les quinze jours et fait la messe de bonne heure, je suis allée faire un peu d'herbe pour les lapins. Ça sentait la neige et je voulais rentrer des provisions pour eux. Je suis passée près de cette petite voiture... Je savais que c'était une Lancia Fulvia...

— Comment le saviez-vous ? demanda la Mamma.

— Mon fils en avait une lorsqu'il travaillait à Rome. Avant de partir pour l'Allemagne bien sûr... Oh, une vieille toute cabossée... Mais elle marchait très bien et pour les routes de montagne il disait que c'était la meilleure voiture qui existait. J'ai vu la voiture à l'aller et au retour. La grange a dû s'effondrer dessus. On ne la voit plus.

Lorsqu'elles arrivèrent le soleil se levait dans la plaine entre les Apennins et l'Adriatique, et c'était un spectacle impressionnant que cette boule rouge à la lisière du ciel plombé qui s'étendait sur la région. Dans un instant il serait voilé pour toute la journée certainement.

— Voilà.

Il y avait un tas considérable de pierres, de poutres, de plâtras.

— Je n'imaginais pas que c'était aussi important, dit la Mamma.

— Ce sont des parents à vous ?

— Les enfants de mes amis...

— Voilà pourquoi vous êtes à Dioni ?

— Oui, voilà pourquoi, avoua la Mamma.

— Vous auriez pu accourir les mains vides, remarqua Éliisa, vous avez pris le temps d'entasser ces choses merveilleuses dans votre voiture, c'est une pensée qui vous honore.

Elles commencèrent de déblayer le tas de décombres, pierre par pierre. Il y avait des rescapés qui passaient, regardaient mais ne s'arrêtaient pas. Durant la journée chacun quittait le terrain d'aviation

pour retourner sur le tas de pierres qui était tout ce qui restait de leur chez eux. La Mamma parla de la vieille femme assise sur une chaise qui attendait son chat.

— Il est mort, son chat, dit Éliisa. Nous le lui avons montré mais elle a dit que ce n'était pas le sien. Elle est un peu détraquée et pas seulement depuis le tremblement de terre... Je crois qu'elle ne veut surtout pas qu'on essaye de déblayer ses ruines.

— Pourquoi donc ?

— Une idée comme ça... Les gens, vous savez, sont drôles.

L'autre femme du début qui se nommait Emma vint aussi les rejoindre et, ensemble, elles purent déplacer une poutre qui les gênait beaucoup. Emma affirmait, elle, qu'il n'y avait pas de voiture.

— Moi aussi je suis passée là après la messe pour aller ramasser des châtaignes et il n'y avait pas de voiture.

Elles se disputèrent un peu mais sans gravité. La Mamma, contrairement à l'avertissement des deux femmes, cherchait des motifs de rester là. La voiture lui donnait ce prétexte. Bien sûr, si elle était vraiment sous les pierres, ce serait la preuve que Macha Loven se trouvait à Dioni avec son ami.

— De bons amis à vous ? demanda Emma.

— Oui, vraiment de bons amis. Jeunes, gentils... Quelle désolation, disait la Mamma retrouvant d'instinct les incantations des vieilles femmes de la région.

— Oui, quelle désolation, quelle misère.

Nous avons dû faire de gros péchés pour que le ciel nous réserve des châtimements pareils. Nous avons tout perdu.

Et puis les deux Allemands les rejoignirent un peu hébétés, comme s'ils étaient sortis brutalement d'un cauchemar. Ils avaient dû penser qu'elle était partie jusqu'à ce qu'ils voient la Fiat à côté de la Volvo.

— Que cherchez-vous là ? demanda Stefan.

— Une voiture, dit Emma, celle des amis de madame.

— Je m'appelle Cesca, dit la Mamma, Cesca Pepini, appelez-moi ainsi, pas madame.

Alors elles eurent un petit rire ravi.

— On va vous aider, dit Stefan. Vous êtes sûre qu'elle est là-dessous ?

— Oui, oui, dit Éliisa, sûre. Le tas est d'ailleurs plus gros que tout ce que la grange a pu donner comme pierraille.

Mais Emma haussait les épaules, pinçait les lèvres comme pour prétendre, mais sans ouvrir la bouche, que c'était une idée fixe, décidément. Elle avait l'air de penser que son amie n'était pas capable de reconnaître une voiture plutôt qu'une autre et que de toute façon elle n'avait pas vu de voiture.

— Toutes ces pierres, murmurait Éliisa, toutes ces pierres... Ici c'est

le pays des pierres, elles poussent mieux que le blé ou le maïs et on n'a jamais pu tirer quoi que ce soit de ces pierres. Et maintenant il faut qu'elles nous écrasent. Comment peut-on accepter d'être toute une vie ainsi accablé par les pierres. Elles nous affament en rendant le sol stérile et elles nous tuent. Pour enterrer nos morts il a fallu en déplacer aussi des dizaines dans la terre pour creuser les tombes.

Élisa crut voir quelque chose entre deux énormes cailloux, mais lorsque les autres vinrent voir il n'y avait plus que de la poussière.

— Je suis sûre que c'était le toit. Vous allez voir que nous la trouverons bientôt.

Tous se concentrèrent sur ce point-là, ouvrirent une sorte d'entonnoir. Il y avait effectivement une voiture là-dessous. Son toit d'un vert sombre était dégagé sur la largeur d'une main. Pour définir la couleur il fallut empêcher la poussière de plâtre de couler sans arrêt.

— C'est bien la couleur ? demanda Élisia.

— Je pense, fit la Mamma prudente.

Emma, un peu vexée, déclara qu'elle devait aller voir du côté de chez elle si elle ne retrouverait pas quelques objets. Elle s'éloigna d'un pas très rapide.

— Je savais bien qu'elle était là, cette Lancia Fulvia, dit Élisia quand son amie fut loin.

Peu à peu ils dégageaient le toit, l'encadrement du pare-brise. Mais l'intérieur était rempli lui aussi de pierres et de gravats de toutes sortes.

— Il n'y a certainement personne, dit Stefan en regardant la Mamma.

Le destin aurait très bien pu les tuer alors qu'ils s'apprêtaient à repartir, pensa-t-elle.

Holden paraissait assez satisfait du travail qu'elle avait accompli auprès du syndicat des agences de voyages et des tour-opérateurs.

— Nous allons maintenant essayer d'en savoir plus sur cette petite banque de province, la comment déjà ?

— CREMODINA. Credito Mobile di Napoli.

— Margot pourra peut-être trouver quel groupe bancaire est derrière sans que nous ayons à nous adresser sur place. À propos, j'ai contacté mon cher collègue et il va nous envoyer quelqu'un qui vous guidera dans les différentes administrations de la capitale, vous ouvrira les portes des bureaux les plus secrets.

— Quelqu'un, s'inquiéta Edwige, de qui s'agit-il ?

— Un fonctionnaire de la Questura qui lui est très dévoué, paraît-il. Il nous conduira au cadastre pour cette histoire du monastère de Dioni. Il y a aussi l'administration des séquestres... Nous apprendrons comment ce bâtiment a pu être revendu à ce Vacanza Europeo Club... Je crois que Bogaldi ne serait pas mécontent d'en savoir plus, bien que ce ne soit pas dans sa circonscription. Il n'a pas eu l'air d'appréhender le choc en retour de ses copains de la D.C. ... Mais évidemment je ne lui ai pas révélé le plus important.

— Quand doit-il venir ?

— Avant midi...

Le *signor* Pavesi avait l'œil de velours, le complet coupé à la perfection, le cheveu un tantinet long d'un gris luisant et imperceptiblement bleuté. Edwige s'attendit au pire. Il était gracieux, disert et de bonne compagnie. Mais bien vite elle eut l'impression qu'il cherchait surtout à « noyer le poisson » et elle dut vraiment insister pour qu'il l'amène à l'administration des séquestres.

— Je connais un petit restaurant, nous devrions d'abord aller déjeuner et ensuite...

— Justement ensuite nous aurons le temps, dit-elle. Je sais que la plupart des administrations ne ferment jamais à midi mais que par contre en fin d'après-midi tout le monde rentre chez soi.

Il conduisait sa petite 127 comme une Alfa Romeo et prenait des risques énormes. Elle faillit lui dire qu'elle n'était pas impressionnée, que son ami Serge possédait une vieille Jaguar qui frôlait le deux cent cinquante à l'heure en vitesse de pointe mais s'en garda bien,

soupçonnant que le macho italien ne le supporterait pas.

Elle avait encore besoin de lui pour quelques heures.

Une chance, ce *signor* Pavesi. Il avait le culot, l'aplomb, l'audace de se réclamer non seulement du sénateur mais du Premier ministre pour forcer les portes, faire taire les huissiers trop imbus de leur rôle.

Peu à peu ils progressaient, passaient d'un employé à l'autre pour finalement trouver celui qui alla chercher le dossier de l'affaire du monastère de Dioni dans les caves. Un gros dossier humide qui sentait le fuel.

— Il y a eu une fuite de la citerne, expliqua l'employé... Mais regardez, le séquestre de ce domaine a été confié à la région. Il vous faudra aller là-bas.

— À Naples ?

— Non, il y a un service ici qui s'occupe des régions... Vous le trouverez aisément.

Il leur fallut près de trois quarts d'heure pour trouver enfin ce fameux service qui fonctionnait au ralenti étant donné la décentralisation italienne.

Deux hommes étaient en train de préparer leur repas dans le couloir lorsqu'ils se présentèrent.

— Le monastère de Dioni ? Qu'est-ce que c'est que ça ? dit le premier qui surveillait la cuisson de ses côtelettes.

— Je vois, dit l'autre. Le Château des Merveilles comme l'appelaient les amis de Benito.

— Quel Benito ? fit l'autre trop jeune pour se souvenir.

Celui qui savait alla chercher un dossier et revint très rapidement.

— Je ne devrais pas vous le montrer, expliqua-t-il, mais après tout je m'en moque. C'est un ministre mort depuis qui a fait pression pour que le monastère soit cédé pour dix lires à la province. Et une fois que la province a été propriétaire, il a fait revendre ce monastère frappé de vétusté pour un million de lires. J'ai l'impression qu'il y en a qui se sont sucrés au passage, ajouta-t-il... Mais on ne le saura jamais.

— Vendu à qui ?

— Ah oui... La société de tourisme Vacanza Europeo Club. Vous pouvez lire ici le double de l'acte de vente. Un million de lires. Un monastère entier qui avait abrité toute la clique de Benito. Il y a au moins cent pièces somptueuses dans cette soi-disant ruine.

Edwige notait tout. Même le nom du ministre mort, celui du notaire, du préfet de province. Elle ne pourrait pas revenir si elle oubliait quelque chose et le sénateur Holden avait l'art de chercher la petite bête.

— Tenez, dit le *signor* Pavesi, vous avez été bien aimables.

Il leur laissa cinq mille lires qu'Edwige tint à lui rembourser au-dehors.

Ils avaient poursuivi leur route, leur chemin plutôt, vers le village de Dioni mais Kovask regrettait d'être engagé sur cette voie. Il aurait aimé trouver un téléphone pour donner ces deux noms au sénateur Holden, qu'il se débrouille avec, qu'il en tire des renseignements. Que de temps perdu et ce fichu chemin qui semblait avoir reçu toute la neige du pays. Peter était certain qu'il n'était pas tombé un seul flocon sur l'autre versant et peut-être avait-il raison. Ils n'avaient pu suppléer au pont détruit et avaient dû reprendre l'itinéraire indiqué par l'hôtelier. Parfois Peter ralentissait à un carrefour, aimant à supposer que peut-être en prenant à gauche ils rejoindraient l'ancienne route au-delà de ce maudit pont.

— De toute façon il y en aura d'autres, lui dit Kovask, et tous seront détruits.

— On pourrait toujours essayer au lieu de rouler à dix à l'heure dans ce borbier. Ils pensaient que la Mamma devait se trouver là-haut depuis pas mal de temps. Avait-elle retrouvé Macha Loven, des traces, son cadavre, rien ? Peut-être étaient-ils en train de subir toute cette fatigue pour rien.

— Les explosifs viennent de quelque part, dit Kovask.

— On s'en fout des explosifs, ça regarde les Ritals... Nous, on cherche l'origine du fric, râlait Peter.

— Il y a une cache aux explosifs et c'est certainement à Dioni, ancien village pour les pauvres fascistes fatigués...

— Il y avait des putes ?

— Non, c'était plutôt l'ambiance familiale, je suppose, mais ils devaient quand même trousseur les villageoises. Ensuite ce furent les partisans, puis nous autres les Ricains.

— Tout de même, protesta Peter.

— Oh si, mon vieux, oh si... Le plus fort c'est que dans certains coins les femmes tondues pour collaboration charnelle avec les Allemands n'ont pas été touchées par les G.I's. Ils étaient trop impressionnés. Si bien que ce furent les femmes restées sages qui furent violées par les Américains.

— Tu crois que l'armée italienne est dans le coup ? Ce Marcello Bari il est quand même officier, non ?

— Ce n'est pas la première tentative de putsch même si on n'a pas

tellement donné de publicité à ces affaires. Les services secrets ont également été compromis. On dit que le scandale pétrolier qui vient d'éclater est un règlement de comptes entre factieux. Le fric aurait été détourné pour alimenter la subversion de droite. Mais on n'est jamais sûr de rien.

— Un malin l'aurait détourné pour son usage exclusif ?

— Plusieurs petits malins, en fait... Et puis il y a eu des campagnes électorales à financer. Ça coûte cher de rester durant si longtemps à la tête du pays. Le pouvoir use terriblement et il faut compenser par des campagnes électorales infernales... Tous les coups sont permis, même les pires...

— J'espère que le sénateur et Edwige ont fini par récolter des informations, qu'ils savent qui a racheté ce fichu monastère, ancien séjour des chemises noires.

Un temps Edwige avait espéré venir avec Kovask mais en dernier ressort Holden avait décidé qu'elle resterait près de lui et que Peter accompagnerait le Commander. La Mamma avait exigé de partir seule comme toujours, se faisant un point d'honneur de se débrouiller à sa façon. Elle devenait de plus en plus exigeante avec elle-même en prenant de l'âge. Kovask s'inquiétait parfois pour elle. Il l'avait connue beaucoup plus fringante, mais aussi beaucoup plus inquiétante. Leur première rencontre remontait à des années, en Grèce. Elle recherchait les meurtriers de sa famille, des mafiosi complices de la C.I.A. dans le pays tenu en main par les colonels grecs. Elle l'avait stupéfié par son audace et sa cruauté.

— Je crois que nous arrivons, dit Peter un peu crispé... Si cette dernière côte n'aboutit pas sur le plateau de Dioni je m'arrête et je ne vais pas plus loin.

Il disait vrai. Ils débouchèrent brusquement sur le plateau tout au bout duquel se dressait le village. Un plateau étroit, caillouteux, sauvage. Les constructeurs avaient dû choisir le côté ensoleillé pour le monastère puis le village avait surgi par la suite du néant.

— Si on jetait un coup d'œil dans les jumelles pour nous rendre compte.

Kovask grimpa sur le capot de la jeep pour inspecter les lointains.

— Je vois des fumées du côté du terrain d'aviation signalé par une manche à air.

— Le monastère est debout ?

— Sur la gauche, oui... Le village aussi, mais je crois que ce n'est qu'une apparence.

— Nous y allons carrément ? Ils vont être rudement surpris de cet afflux de sauveteurs alors qu'ils n'ont pas dû voir grand monde jusqu'à présent.

— N'oublie pas l'hélicoptère.

Paulo di Maglio n'eut pas tout de suite des soupçons sur la nouvelle attitude conciliante du technicien de la maintenance. Le premier soir il remarqua seulement qu'Umberto Abdone paraissait simplement moins surexcité.

— Je pense qu'il a réfléchi, dit-il, et que nous parviendrons au bout de nos travaux sans avoir à redouter sa trahison.

Il avait des mots définitifs, des mots de militant. Umberto devenait un social traître dans son esprit, de même Macha Loven montrait trop d'individualisme dans son enquête. Il aurait aimé qu'elle accepte qu'il en parle à ses camarades, qu'une grande opération soit même organisée.

— Non, disait-elle. Dès que vous découvrirez que le même argent a peut-être servi aux Brigades Rouges, vous abandonnerez ou bien vous pratiquerez une forme de censure.

Désormais le travail allait vite et ils décidèrent que vers la fin de la semaine ils pourraient commencer à récupérer le fruit de leur longue patience et des efforts fournis.

La première chose qu'ils demandèrent à l'ordinateur fut un chiffre approximatif de l'argent véritablement détourné de ses buts commerciaux et qui disparaissait en Italie même. Le chiffre fut tel qu'ils se regardèrent interloqués.

— Nous avons dû commettre une erreur quelque part, dit Paulo... Confondu les dollars avec les liras.

— Je ne pense pas, dit Macha. J'ai surveillé ce point avec attention mais il est possible que nous ayons oublié quelques éléments de soustraction.

— S'il faut tout revoir, dit Paulo, ce sera à nouveau des nuits et des nuits de fatigue et de vérification monotone... Sans parler d'Umberto Abdone qui recommencera à nous ennuyer... Je ne le supporterai pas.

— Il ne nous ennuiera pas, dit Macha.

Paulo la raccompagnait chez elle dans sa Lancia, et il parut surpris par son ton déterminé. Il s'immobilisa au feu rouge, parut ne pas le voir passer au vert.

— Que veux-tu dire ? Tu lui fais confiance ?

— Pour le moment, oui.

Elle réussit à éviter d'avoir à donner d'autres précisions, mais di

Maglio dut ruminer toute la journée car le soir même, au petit bistro où elle le rejoignit, il lui fit un accueil assez froid.

— Il est possible, dit Macha, que nous ne soyons pas forcés à une vérification fastidieuse si de mon côté à la S.W.I.F.T. j'effectue quelques vérifications. Dès aujourd'hui j'ai commencé, d'ailleurs.

— Tu prends des risques.

— Pas tellement. De plus je vais passer tout de suite, ce soir même, à une phase que nous avons gardée pour la fin. Au lieu de progresser de façon logique, en obtenant le montant exact des sommes du terrorisme, nous allons essayer d'obtenir quelles banques reçoivent ces sommes. Nous opérerons à rebrousse-poil si tu préfères. Les banques, puis les conditions spéciales de ces transferts, les camouflages, et enfin la somme.

— Tu as l'air de vouloir en terminer vite.

— C'est exact, dit-elle.

— À cause d'Umberto Abdone ?

— À cause de lui bien sûr mais aussi parce que je crains que nous n'attirions l'attention, même s'il s'abstient de nous dénoncer.

— Tu sembles vraiment penser qu'il ne représente plus un grand danger pour nous.

Macha respira à fond. Elle avait décidé de ne rien cacher de ses relations avec Umberto Abdone.

— C'est vrai, dit-elle. Il est déjà venu deux fois chez moi entre midi et deux heures et nous avons fait l'amour... C'était tout ce qu'il demandait.

Paulo di Maglio ne parut pas réaliser tout de suite ou alors réussit à encaisser le coup mais cela ne dura pas.

— C'est... c'est une attitude irresponsable, bégaya-t-il... Un réflexe bourgeois... Je croyais que tu étais une femme libérée, incapable d'utiliser ta beauté, ton corps, ton sexe pour arriver à tes fins... Tu ne vois pas qu'en agissant ainsi tu enlèves toute pureté à nos recherches, que cette enquête devient malsaine, ressemble plus à de la vengeance qu'à une mise en accusation de la société et du système capitaliste ?

— Je ne vais pas si loin, dit-elle... L'attentat de Bologne m'a atteinte dans ma chair vive et j'ai décidé de savoir par qui, comment avait été perpétrée cette horreur. Au début j'agissais parce que j'étais frustrée dans mon amour, mais ensuite je me suis dépouillée de cet esprit de vengeance, dit-elle... J'ai utilisé Umberto à ma façon. Il aurait exigé que je lui fasse un plat de pâtes à la sauce tartempion je lui aurais fait des pâtes à la sauce tartempion. C'est tout. Nous ne pouvions le neutraliser autrement. Je l'aurais acheté si j'avais pu. La véritable pureté politique aurait voulu que nous le supprimions, non ? Mais nous n'en étions capables ni toi ni moi et nous n'en avons pas envie.

— Tu avais envie de te l'envoyer, ricana Paulo.

— Non, pas davantage.

— Il t'a fait jouir ?

— Pas la première fois, répondit-elle franchement. J'étais contractée, à la limite de l'écoeurement mais hier je ne sais pas pourquoi, oui... Pourtant je ne voulais pas mais il est très habile, sait exactement ce qu'une femme peut vraiment désirer.

— Un amant de qualité, ricana Paulo, mais elle sentait combien il souffrait.

Elle aurait voulu trouver les mots réconfortants, poser la main sur son bras.

— Tu aurais préféré que je nie, que je joue la fille digne et dévouée qui a subi les derniers outrages pour accomplir sa mission sacrée, venger son amour et pourfendre le mal ? Tu te rends compte que je suis sur cette affaire depuis des mois, que j'ai dû te supporter toi, ton militantisme, ton étroitesse d'esprit, ton obstination dialectique, que j'ai dû aussi supporter d'autres avanies, supplier des gens pour obtenir d'eux un mot, une adresse, un débris d'information, tiens même le professeur Montello a exigé d'être payé.

— Tu couches avec tout le monde, alors ? Combien d'hommes t'es-tu envoyé pour poursuivre cette enquête ?

— Juste Umberto Abdone... Montello c'est différent. À ses moments il se transforme en petit garçon vicieux qui n'a besoin que d'une main secourable.

— Je t'en prie, murmura-t-il.

Ils arrivaient devant l'entrepôt de l'entreprise et le gardien venait vérifier leurs visages avant d'ouvrir le grand portail. Il embraya brutalement et elle ne dut qu'à sa ceinture de ne pas aller cogner le pare-brise.

— Tu es déçu de quelle façon ? Politiquement ou sexuellement ? Si tu veux coucher avec moi je ne vois pas pourquoi je m'y refuserais, dit-elle un peu trop sèchement.

— Je viendrais en dernier, n'est-ce pas ?

— Je ne pensais pas que c'était nécessaire entre nous. Mais si vraiment tu as cette faiblesse, je ne peux te refuser ça.

Il sortit de la voiture arrêtée sur le parking, se dirigea vers les bâtiments. Elle ne fit aucun effort pour le rejoindre et cette nuit-là ils n'échangèrent que le strict nécessaire. Pourtant Macha obtint de l'ordinateur les noms de quatre banques internationales qui paraissaient avoir reçu des fonds destinés à l'action terroriste, et devant le visage fermé de Paulo, elle n'eut même pas la force de s'en réjouir.

— Évidemment ces banques-là ne conservent pas les fonds. Ce serait trop dangereux. Mais il nous reste à découvrir quelle filiale plus

discrète en reçoit sa part, du moins pour l'Italie.

Deux banques américaines, une banque allemande et une banque française se partageaient, sur le sol italien, l'argent qui transitait par leurs succursales d'Israël et du Liban.

— Je crois que nous tenons quelque chose, dit-elle, mais Paulo di Maglio resta morose.

Elle n'aurait jamais pensé qu'il prenne à cœur cette histoire. Dans le fond de lui-même il restait italien, jaloux, pensant qu'une femme c'était d'abord destiné au plaisir de l'homme. Il ne l'avait jamais admise sur le même pied d'égalité et, malgré sa joie de ces résultats, elle gardait une amertume secrète.

— Avec ces renseignements le S.W.I.F.T. me fournira le cheminement de l'argent tant qu'il reste dans le circuit financier. Mais il y a tant de données en mémoire que j'ai confiance. Je peux aller certainement très loin. Et inversement je peux remonter jusqu'aux sources israélienne et libanaise, de là poursuivre dans n'importe quelle direction.

Paulo di Maglio finit par réagir.

— N'est-ce pas téméraire ? Ils finiront par te découvrir ?

— Pas tout de suite, mais d'ici plusieurs semaines lorsqu'il y aura un contrôle sur les opérations. Ou bien si je suis obligée de me procurer certains codes à usage très limité. Dans l'immédiat il suffira que je signe un bordereau et personne ne me posera de questions. Mais ce même bordereau sera fourni à l'ordinateur qui, lui, finira par révéler le pot aux roses.

— Dans combien de temps ?

— Nous sommes en ce moment très bousculés et je ne pense pas que ce soit fait avant un mois au minimum, deux mois au plus.

— Tu vas perdre ta situation, fit-il remarquer.

— Je m'y suis psychologiquement préparée.

— Mais du côté des banques américaines, que feras-tu ?

— On m'a parlé d'un sénateur américain qui enquête sur différentes choses et qui pourrait être intéressé par mes travaux. Je lui proposerai ma collaboration.

Paulo di Maglio se rembrunit.

— Un Américain, même soi-disant de gauche, qu'est-ce que c'est ? Un libéral du type Kennedy que l'on peut comparer à nos gouvernants de la D.C... Moi je n'aurais pas confiance.

— Je suis certaine qu'avec ce sénateur Holden l'affaire viendra au grand jour et ne sera pas enterrée. Holden est en lutte contre les *major companies*, les banques mondiales... Il ne se laissera pas faire. Il a les moyens de poursuivre le combat si jamais il devait m'arriver quelque chose. Ils peuvent me liquider, faire pression sur moi, menacer de s'attaquer à ma sœur par exemple. Je ne serai tranquille que lorsque

Holden sera prévenu.

— Les démocrates ont perdu les élections. Ton Holden n'est plus rien, n'a même plus la présidence d'une seule commission. Il a été balayé comme Church qui enquêtait sur la C.I.A., même Kennedy n'aura plus la commission de la Justice.

Le lendemain elle effectuait diverses opérations avec un sang-froid qui la surprenait elle-même, obtenait les codes spéciaux pour consulter les renseignements les plus difficiles d'accès.

Tout en faisant son travail du jour elle s'arrangea pour effectuer son analyse la plus complète, puis en dégagea l'algorithme dont elle traça au mieux l'ordinogramme. À partir de cet instant elle basculait dans l'illégalité, devenait fautive car la machine commençait son travail de recherches en plusieurs étapes, drainait tout ce dont elle avait besoin pour nourrir la demande qui lui était faite, dans toutes les mémoires européennes et mondiales.

Il n'était certes pas rare qu'un tel travail s'effectue au central mais c'était la première fois qu'elle en dirigeait un personnellement. Normalement elle aurait dû faire appel à plusieurs personnes. Et ce travail s'effectuait à l'insu de tous, du moins tant qu'elle restait seule titulaire pour la journée de son pupitre.

Mais tout se passa bien et bientôt elle obtint un nom ; c'est-à-dire que ce fut celui qui revint le plus souvent : Cremodina. N'ayant pas le temps de chercher par d'autres moyens la signification de ce sigle, elle le remit dans l'ordinateur et faillit être surprise par un de ses collègues qui, n'y voyant pas malice, lui donna la traduction :

— Credito Mobile di Napoli... Il y a une succursale à Rome. Tu veux demander un crédit pour un voyage pendant les vacances ?

— Pourquoi ? Ils en fournissent ?

— Tu payes six mois avant, six mois après, enfin un truc comme ça...

Sans prendre cette intervention comme un signe, pourtant elle était superstitieuse, elle introduisit ce sigle dans l'appareil et obtint tous les renseignements qu'elle désirait mais ils étaient si nombreux qu'elle dut opérer un tri, et cela à l'instant où il y avait le plus de monde dans la salle. Cette petite banque d'origine familiale, la Cremodina, soutenait des tas de petites affaires, des agences de voyages évidemment. Elle les nota sur un carnet, comptant sur Paulo di Maglio pour lui fournir une liste préférentielle selon les renseignements qu'il possédait lui-même.

C'est ainsi qu'il lui indiqua cinq sociétés, deux agences de voyages, une petite entreprise de transports, une société de courtage de valeurs mobilières, une société de travail temporaire qui essayait de s'implanter dans l'Europe du Sud.

— La Cremodina garantit ces gens-là mais ça ne veut pas dire que

l'argent du terrorisme aille à toutes. Il te faudra maintenant faire une série d'opérations délicates pour savoir à qui cette petite banque de Naples fournit le plus.

Cela lui demanda deux jours de manipulations, de ruses, de tension et d'émotion. À plusieurs reprises elle faillit donner l'éveil, réussit à donner le change. Elle prétextait une erreur, trouvait toujours le moyen de se sortir d'embarras. Tant que c'était avec ses collègues tout allait bien, mais il suffisait d'un chef de service tatillon pour tout compromettre.

Et puis au bout de ces deux jours l'ordinateur fournit un autre nom, celui de Vacanza Europeo Club.

— Je m'en doutais, dit Paulo, mais je ne voulais pas t'influencer. On a eu de très mauvais renseignements sur cette agence-là, un tour-opérateur suspect, très suspect. Il n'y a qu'à voir leurs prospectus. Les pays qu'ils proposent sont tous dirigés de façon dictatoriale... Il nous reste à découvrir de quelle façon le V.E.C. utilise l'argent.

— Et aussi de quelle somme il dispose chaque année, dit Macha. Ce sera notre dernière opération à la société de transports.

Edwige revint furieuse, ayant dû accepter une invitation à déjeuner du *signor* Pavesi. Elle s'était empiffrée de pâtes, elle qui essayait de suivre un régime, se sentait avec deux kilos de plus au moins, avait dû supporter les attouchements plus qu'audacieux de son compagnon.

De plus Holden était maussade d'avoir été abandonné si longtemps. Margot, expliqua-t-il toujours arbitraire, avait fait de l'excellent travail, elle, et un travail rapide :

— Nous avons le nom des banques qui déposent des sommes importantes dans les coffres de la Cremodina. Il paraît que les gens aiment bien investir dans les loisirs et que cette petite banque de rien du tout est appelée à un gros essor. Mon œil, oui !... L'argent arrive en Italie et sert à tout autre chose... Nous n'allons pas tarder à le savoir.

— Le monastère de Dioni a été vendu un million de liras à Vacanza Europeo Club... Autant dire rien. C'est un ministre mort depuis qui a intrigué pour que l'ensemble immobilier soit cédé à la province, sa province et ensuite il a lui-même donné son appui pour que cette vente se réalise...

— Nous saurons qui se cache derrière le V.E.C., grogna Holden. En attendant pas de nouvelles de Kovask ni de la Mamma. Ils se foutent de nous, vraiment. Vous avez bien déjeuné ? Vous empestez le chianti.

— Je vais me laver les dents, balbutia Edwige.

Mais l'autre information arriva dans l'heure suivante. Cremodina avait des sortes de succursales, sous d'autres noms, en Amérique du Sud. Or depuis pas mal de temps on soupçonnait ces petites banques locales du Chili, d'Argentine et du Brésil d'être mêlées à des trafics d'armes.

— Hé, c'est intéressant.

Du coup Holden se laissa entraîner dans les plus folles hypothèses.

— Les clients qui vont dans ces pays-là rapportent tous une arme ou deux, un pain de plastic, un détonateur... Pourquoi pas, hein ? S'ils ont une ristourne sur les voyages ? Après tout c'est dans l'ordre des choses possibles. Si nous avons une liste des derniers clients nous pourrions en faire parler quelques-uns.

— La police italienne le ferait.

— Je ne crois pas qu'on puisse lui accorder toute notre confiance. D'accord, pour le terrorisme de gauche elle est assez efficace... Aidée

en cela par la France et l'Allemagne qui elles ne visent également que cette subversion-là, mais négligent totalement le terrorisme noir. Regardez en Italie, Bologne, Munich en Allemagne, la rue Copernic en France... Rien que pour la France on compte des dizaines d'attentats de droite, des morts... Mais ils sont paralysés... Certains terroristes ont fait partie de leurs amis dans le temps, lorsqu'il fallait coller des affiches, intimider les opposants et faire de la sale besogne... Non, je ne me fierai jamais à aucune police européenne lorsqu'il s'agira de réprimer ce banditisme noir... Il faut que l'affaire devienne politique... C'est la seule façon de garder un droit de regard.

— Vous pensez à Bogaldi ? Vous allez le mettre au courant ?

— Je crois que le moment est arrivé. C'est un véritable antifasciste mais un homme modéré. Il lui faudra des preuves et nous commençons de les avoir. D'ailleurs il doit mourir de curiosité et d'inquiétude sur nos activités.

Il l'appela à son domicile, mais apprit qu'il se trouvait au-dehors. Dès qu'il rentrerait il ne manquerait pas de téléphoner à son ami américain.

Il fit mieux d'ailleurs, il vint directement à l'hôtel.

— J'ai eu un pressentiment. Depuis que vous m'avez parlé de ce Vacanza Europeo Club je me suis livré à une petite enquête et vraiment je suis impressionné. Il y a autre chose ; Pavesi, qui a accompagné votre secrétaire, m'a fait part de vos découvertes sur l'achat de ce monastère. Il y a eu combine et vraiment c'est très grave. On estime ce monastère, transformé en palais par les fascistes, à plusieurs milliards de liras. Déjà c'est un scandale à ce niveau-là. Mais le V.E.C. a parmi ses actionnaires quelques anciens survivants du régime de Mussolini, du moins on retrouve les mêmes noms qu'autrefois... Les enfants, les neveux ont pris la suite des vieux à la chemise noire... C'est très préoccupant.

— Il y a aussi cette banque de Naples, discrète, qui ne paraît pas une grosse affaire et qui reçoit énormément d'argent de la part de groupes financiers mondiaux.

Le sénateur italien écoutait les dernières nouvelles dont disposait Holden.

— Ce serait donc l'argent du terrorisme noir ?

— Très certainement. Il faudrait trouver des clients du V.E.C., les interroger sur leurs voyages à l'étranger.

— Oh, pour les armes, il s'en vole des quantités incroyables en Italie et elles se revendent très bien. Il n'y a pas besoin de les faire venir de l'étranger, sauf pour certains modèles spéciaux, certains explosifs sophistiqués...

Holden parut vexé que l'on mette en doute sa théorie des touristes transformés en petits trafiquants. C'était un schéma déjà utilisé pour le

trafic de la drogue. On faisait une ristourne à des touristes revenant du sud-est asiatique s'ils acceptaient de rapporter une toute petite quantité de drogue dans un objet souvenir, une statuette, un plateau truqué, un tapis de prière imbibé adroitement de morphine-base.

— Il y a quand même des policiers dignes de confiance, lui dit le sénateur italien. Si vous m'y autorisez, je peux les prévenir. Ils enquêteront sur les clients de cette société... Je connais un commissaire de la D.I.G.O.S., la police politique, qui n'est pas très indulgent pour le terrorisme, qu'il soit de droite ou de gauche. Vous croyez que certaines sections des Brigades Rouges auraient été manipulées ? Vous savez, nous étions parvenus à la même conclusion après l'affaire Aldo Moro... Mais nous n'avons jamais pu le prouver vraiment.

— Cette fille, Macha Loven, a pris contact avec moi avant de disparaître du côté de Dioni. Dioni comme par hasard. Je suppose qu'elle pensait trouver là-bas des éléments importants pour clôturer son enquête.

— Mais d'où vient l'argent de ces banques américaines, françaises et allemandes qui approvisionnent Cremodina ?

— Il suffit d'un prélèvement d'un millième sur les dépôts des multinationales, pour constituer un fond énorme... Certaines opérations de spéculation financière sur le dollar, le franc, le mark ont pu être utilisées pour alimenter ce trésor. Ce sera ensuite notre tâche, au retour dans notre pays, de démonter le mécanisme. Mais si nous avons des résultats en Italie, ce sera quand même plus facile. Je pourrai réunir une commission, même extraparlamentaire. Il y aura des volontaires... Nous trouverons une chaîne de télévision qui accepte ce genre de débats. Ceux auxquels nous demanderons de comparaître sans y être forcés seront obligés de le faire sous la pression de l'opinion publique.

Pendant que Peter distribuait aux survivants de Dioni ce que contenait la jeep, Kovask s'était dirigé vers la Fiat immobilisée à côté d'une Volvo ancien modèle. Les moteurs des deux voitures étaient froids. Lorsqu'il revint, deux vieilles femmes paraissaient attendre son retour.

— Vous cherchez la *signora* Pepini ? Surpris, Kovask fit signe qu'effectivement il s'étonnait de ne pas la voir.

— Elle a voulu aller là-bas.

Elles désignaient la masse sombre et formidable du monastère à travers les quelques flocons rapides qui tombaient du ciel à nouveau bas. Le froid venait avec l'obscurité et les feux s'allumaient sur le terrain d'aviation, laissant planer une fumée âcre qui accroissait cette impression d'avoir atteint le bout de la terre.

— Nous avons essayé de la retenir mais elle y est allée... Les deux jeunes aussi.

— Deux jeunes ?

— Deux Allemands... Ils l'ont suivie et elle n'a pas reparu depuis ce matin. Elle avait découvert la Lancia écrasée là-bas... Celle de la fille d'une amie.

— Depuis ce matin vraiment ?

— Oui.

Kovask rejoignit Peter qui venait de vider la jeep, le mit au courant.

— Elle serait tombée dans un piège ? Et ces deux jeunes qui semblent l'avoir suivie ? Des Allemands ? Tu crois qu'ils la surveillaient ?

— Je ne sais pas, dit Kovask. Nous allons nous rendre là-bas, essayer d'y pénétrer.

— Sous quels prétextes ?

— Nous demanderons s'ils n'ont pas besoin de secours... Si nous pouvons téléphoner...

— D'accord.

Ils roulèrent vers la masse imposante des bâtiments conventuels. La neige tombait un peu plus dru et un vent soufflait depuis la vallée et la faisait tourbillonner.

— Encore une nuit dégueulasse pour les sinistrés, dit Peter. Quant

à moi je commence à sentir des engelures aux pieds. On va encore coucher dehors ce soir ?

Ils approchèrent à pied d'un monumental portail de bois de style gothique primitif et ne découvrirent tout d'abord qu'une simple chaîne pour appeler. Une clochette tinta au-delà de l'épaisseur des murs. Mais Peter, qui avait l'œil aigu, venait de découvrir l'objectif d'un circuit vidéo, juste dans l'arête cassée d'une pierre d'angle.

— Mélange d'archaïsme et de modernisme, dit-il. On nous épie. Ça ne me dit rien.

Et puis la petite porte aménagée dans le grand portail s'entrouvrit. Il y avait là deux jeunes garçons d'une vingtaine d'années vêtus de parkas noirs et de knickers.

— Bonjour, dit gaiement Kovask... Nous venons d'arriver à Dioni avec des couvertures, des vêtements chauds, des vivres... Nous aimerions savoir si vous avez besoin de secours... Nous sommes à votre entière disposition pour vous aider...

— Merci, dit un des jeunes gens, mais nous n'avons pas eu trop d'ennuis avec ce tremblement de terre. L'aile orientale a un peu souffert mais sans faire de victimes. Nous sommes ici en une sorte de retraite et ne voulons pas être dérangés.

— Si vous n'avez pas subi de dégâts, s'énerva soudain Peter, pourquoi alors ne pas recueillir ces malheureux qui grelottent dans la neige sous de méchants abris ? Il doit y avoir ici de quoi abriter ces gens-là et même deux fois plus ?

— Notre règle nous le défend, dit le garçon sans perdre son calme. Nous n'avons pas d'ordre. Nous sommes responsables des lieux et ne pouvons pas prendre seuls des initiatives...

— Et si on fait réquisitionner votre machin, bredouilla Peter prêt à lui sauter dessus.

— Oh ! Cela m'étonnerait, dit le garçon...

Personne n'y parviendra... Je sais que ces gens-là sont malheureux mais il y a dans l'existence des impératifs autrement importants.

— Je peux téléphoner ? demanda Kovask en avançant d'un pas, très calme lui aussi, très souriant.

— Téléphoner ? Je crains que...

— La ligne est intacte.

— Oh ! C'est une ligne privée et vous n'aurez personne au bout du fil. Elle nous relie à la vallée. Et il n'y a désormais pas de terminal.

— Dommage, dit Kovask... Nous nous excusons pour le dérangement.

— Hé, fit Peter en bloquant la porte, doucement, je ne suis pas de cet avis. Vous n'avez pas le droit étant donné les circonstances de vivre ainsi... Sans vous soucier des autres. Qui êtes-vous donc pour vous croire au-dessus des lois et des contingences matérielles ? Des

moines ? Des contemplatifs ?

— Nous avons choisi notre voie, dit le garçon en grimaçant un peu tandis que le second, plus en retrait, avait mis ses mains sur ses hanches comme s'il défiait les étrangers. Les gens ne nous ont jamais été très favorables dans ce village. Nous ne leur rendons pas la pareille mais nous évitons de les mécontenter. Nous ne pensons pas qu'ils auraient été heureux de venir se réfugier ici. Ils considèrent cet endroit avec suspicion, superstition aussi... Et d'ailleurs à part des locaux abrités mais non chauffés il n'y a pas de quoi les recevoir confortablement. Nous sommes désolés.

— Deux jeunes gens et une vieille dame sont venus ce matin dans ce monastère, dit Peter. Ils n'ont pas reparu. Nous voulons savoir ce qu'ils sont devenus.

— Deux jeunes gens et une vieille dame ? s'étonna le garçon avec une sincérité surprenante. Nous n'avons vu personne. Cette porte ne s'est pas ouverte de la journée.

— Vous mentez, hurla Peter. Vous les séquestrez et nous finirons par vous obliger à tout avouer.

Le second garçon sortit de l'ombre. Il avait une carabine à répétition à la main.

— Nous vous prions de sortir d'ici. Vous venez faire un scandale inutile.

— Viens, dit Kovask.

La porte se referma aussitôt avec fracas.

— Mais voyons, cria Peter, on ne va pas abandonner aussi facilement la partie, non ?

Kovask l'entraîna jusqu'à la jeep, démarra. Plus loin il finit par s'expliquer.

— Ils étaient vraiment surpris. Tu sais ce que ça veut dire ? Que la Mamma a réussi à s'introduire clandestinement dans le monastère et qu'ils ne l'ont pas encore découverte.

— Merde, fit Peter, j'ai gaffé ?

— Non. Nous allons nous aussi essayer de savoir comment elle a pu faire et je pense que les deux vieilles dames y sont pour quelque chose.

Paulo di Maglio obtint très rapidement des renseignements sur le V.E.C. Ils étaient tout à fait conformes à leurs soupçons. L'agence de voyages n'était qu'une officine travaillant pour l'extrême droite.

— Sa couverture est parfaite. Il y a des clients qui se sont laissé avoir, disait l'informaticien. Nous devons en rencontrer un demain, tu entendras son récit. Il s'est retrouvé avec des tas de gens aux opinions politiques activistes. Il servait en quelque sorte, avec sa femme, d'alibi.

Cet homme qui désirait conserver l'anonymat et qu'ils rencontrèrent le lendemain soir s'était inscrit au V.E.C. pour un voyage de huit jours en Argentine. Il voulait profiter de ses vacances pour étudier une possibilité d'émigration dans ce pays.

— Nous voulions créer une entreprise de maraîchage car ici nous avons trop de problèmes. Nous avons été très bien accueillis avec les autres. Mais rapidement nous avons compris que nous nous étions fourvoyés, ma femme et moi... Il n'était question que de politique, de centres d'entraînement pour milices paramilitaires, que cours théoriques et techniques sur la lutte contre le communisme et le laxisme de gauche. Ma femme s'est tellement effrayée qu'elle en a été malade. Il a fallu le docteur. Moi, lâchement, j'ai pris ce prétexte pour ne plus jamais suivre le reste de la bande. D'ailleurs dans l'avion de retour, tous nous tenaient à l'écart et nous considéraient presque comme des traîtres. De plus j'ai reçu depuis deux coups de téléphone anonymes me disant que si je parlais de mon voyage à des gens de gauche on se vengerait en faisant sauter ma maison. C'est la première fois que j'ose raconter ces choses-là.

La Cremodina avait reçu, Macha put l'évaluer à mille dollars près, la somme de deux millions cent cinquante mille dollars pour la période de juillet, août, septembre de cette année-là. Tout de suite elle contrôla avec l'office des changes italiens et se rendit compte que seuls cinquante mille deux cents dollars étaient ressortis des coffres de la banque. Contrairement aux lois le Crédit Mobilier de Naples avait conservé en liquide une somme de 2 100 000 dollars.

— Pour se justifier ils disent qu'il y a beaucoup de touristes qui veulent recevoir leur argent en dollars, surtout à Naples. Et le plus fort c'est que la Banque d'Italie a laissé aller les choses. Il doit y avoir des

complicités à l'échelon provincial, des pots-de-vin et la Mafia napolitaine, la Camorra, doit être dans le coup.

Ils pouvaient donc penser que les deux millions cent mille dollars n'étaient plus dans les coffres de la petite banque napolitaine et avaient été remis à ce V.E.C.

— Mais il nous faut une preuve, dit Macha.

— Le V.E.C. doit avoir une sorte de quartier général secret. Nous allons devoir désormais enquêter sur lui.

Macha en avait donc terminé avec l'ordinateur de la société de transports. Une nuit elle annonça donc à Umberto Abdone qu'elle ne reviendrait pas.

— Je suis heureux pour vous que votre thèse soit terminée, dit-il. C'était très fatigant... Vous me tiendrez au courant lorsque j'irai vous voir chez vous comme d'habitude.

Elle n'osa pas lui dire franchement qu'elle ne le recevrait plus. Deux fois il se présenta entre midi et deux heures et deux fois elle ne répondit pas à son coup de sonnette. Il téléphona en fin de semaine et elle décrocha sans plus penser à lui.

— Je veux vous rencontrer ce soir même, dit-il... Si vous essayez de me plaquer après m'avoir utilisé je ne l'accepterai jamais.

— Je suis fatiguée, dit-elle, et il m'est impossible de vous recevoir.

— Dans ce cas je vous laisse jusqu'à mardi midi. Je viendrai chez vous.

Ce jour-là elle évita de rentrer chez elle, s'arrangea pour rester dehors jusque très tard le soir mais sa sœur Ruth lui reprocha son absence.

— Un type complètement dingue ne cesse de t'appeler... J'ai fini par l'injurier au téléphone et par lui dire que j'allais appeler la police s'il continuait.

— Mon Dieu, dit Macha, tu n'aurais jamais dû faire ça.

Paulo di Maglio se démenait pour glaner le maximum de renseignements sur le V.E.C. et c'est ainsi qu'il apprit que le club de vacances avait à une époque envisagé de créer des séjours en Italie. Il en gérait dans certains pays autrefois, la Grèce, le Portugal, l'Espagne, mais quand ces pays avaient accédé à la démocratie libérale ils avaient dû être fermés par mesure de prudence.

— Mais on dit qu'ils auraient acheté une très grosse bâtisse, genre château ou couvent dans le sud... Le projet a été quelque peu retardé... Tu comprends, un endroit pareil avec de gentils organisateurs pour monter une garde constante... On peut y entreposer des caisses remplies de dollars et d'armes. D'ici peu nous finirons par découvrir l'endroit.

Umberto réussit à l'avoir au bout du fil et cette fois ses menaces furent précises.

— Je sais ce que vous recherchez... Vous enquêtez sur le V.E.C. et il se trouve que je connais quelqu'un qui y travaille. C'est une officine du terrorisme noir, je pense. Si jamais vous refusez de me recevoir chez vous, je les préviens.

Cette fois elle dut prévenir Paulo di Maglio malgré sa gêne profonde.

— Une telle réaction passionnelle était prévisible, dit-il d'un ton doctoral et glacé. Tu as cru utiliser des armes de la séduction, des armes bourgeoises et lui va nous apporter des ennuis si jamais il met sa menace à exécution. Je n'ai qu'un conseil à te donner. Pour le faire encore patienter il faut que tu continues de coucher avec lui.

— Tu es un salaud cynique, lui répondit-elle au bord des larmes.

— Que crois-tu pouvoir faire d'autre ? Tu as ramené notre mission à une histoire de cul, continue.

Elle faillit le gifler mais se contenta de le quitter sans accepter ses excuses. Elle rentra chez elle, pleura, ne dormit pas de la nuit mais en arriva paradoxalement à envisager de recevoir encore une fois Umberto Abdone. D'abord parce que c'était dans la logique des choses comme le lui avait démontré Paulo, et ensuite pour se venger de ce dernier qu'elle sentait éperdument jaloux.

Entre midi et deux heures elle reçut donc Abdone et fit l'amour avec lui. Il était insatiable et très compliqué dans ses désirs mais elle accepta tout sans répugnance. Elle espérait avoir gagné ainsi le temps nécessaire pour continuer cette enquête qui n'en finissait pas.

Elle avait désormais toutes les preuves, les imprimantes, les références déposées dans un coffre à sa banque, ce qu'elle trouvait d'un humour très noir. Ne manquait plus que le V.E.C. et son quartier général secret.

— J'ai cherché du côté de Naples, lui dit un vendredi soir di Maglio, et j'ai trouvé. Un ancien monastère qui autrefois a servi de lieu de séjour aux dignitaires fascistes. Nous partirons demain matin si tu le veux bien. Pour un petit village de montagne qui se nomme Dioni.

C'étaient deux vieilles femmes qui avaient travaillé autrefois pour le monastère, du temps de la splendeur de Mussolini. Elles connaissaient les bâtiments mieux que personne et elles avaient indiqué à la Mamma comment pénétrer à l'intérieur sans avoir besoin de se présenter à la grande porte.

— Elle voulait visiter les lieux sans en demander la permission. Nous avons essayé de l'en empêcher mais elle est têtue.

— Oui, dit Kovask, très. Le couple de jeunes Allemands est allé avec elle ?

— Mais oui. C'est ce qui nous a rassurées, mais Emma dit qu'ils ne sont pas ses amis.

Pour pénétrer dans le monastère il fallait passer en dessous des bâtiments, suivre un véritable sentier de chèvres creusé dans la falaise au-dessus du vide. Puis on remontait des marches taillées dans le mur et on atteignait une porte en fer.

— Mais, dit Kovask, comment l'ouvrir ?

— Nous avons dérobé la clé, dit simplement Éliisa. Quand nous étions en retard, nous passions toujours par là pour ne pas nous faire gronder par le portier et enlever une heure de salaire.

— C'est de la folie, dit Peter. Une clé rouillée depuis trente-cinq ans, une serrure qui ne doit plus fonctionner.

— Cesca Pepini a pris une petite fiole de pétrole et une burette d'huile, dit Éliisa.

— Personne ne connaît ce chemin ? demanda Kovask qui doutait lui aussi.

— Non, personne. Le monastère est en surplomb. Il y a des arcs-boutants et personne ne regarde jamais depuis le bas. Depuis le haut on ne peut pas distinguer la paroi.

Il faisait nuit et ils suivaient ce sentier en partie éboulé, chacun avec une lampe de poche à la main. Peter s'était aussi chargé d'un sac à dos avec divers outils, quelques provisions. Ce passage étroit aurait même rebuté une chèvre espiègle et en dessous c'était le vide d'où montaient des tourbillons de vent glacé.

— Je crois que c'est l'escalier.

— Tu parles d'une escalade... La Mamma a dû se faire pousser au cul par les deux jeunes pour passer là.

La porte en fer était bien là, repoussée dans son logement sans tour de clé. Il y avait des traînées d'huile sur les gonds, la serrure, une odeur de pétrole qui prenait à la gorge.

Sur une feuille de cahier d'écolier, Éliisa et Emma avaient vaguement dessiné un plan d'accès aux différents bâtiments. La porte ouverte ils se trouvaient dans une sorte de corridor immense qui parcourait le sous-sol. Là où autrefois les fascistes de Rome entassaient des milliers de bouteilles, toujours d'après les deux vieilles femmes.

« — Les résistants n'ont pas dessoûlé d'une semaine », disaient-elles.

Il y avait encore des monceaux de tessons de bouteilles, des casiers en bois pourris par l'humidité. Et partout les faisceaux du régime barrés de faucille ou de marteau, de V de la victoire. Ils allèrent vers l'escalier qui remontait vers la cour la plus étroite, que l'on appelait cour des communs.

— Regarde, dit Peter.

Sur le sol, la Mamma avait laissé des empreintes de pétrole. Elle avait dû marcher dedans devant la porte et la trace n'était plus visible en haut des marches. De la cour des communs ils pénétrèrent dans l'ancienne salle de cinéma dont l'écran avait été arrosé par les mitraillettes lors de la Libération. Les fauteuils avaient été cassés, ouverts à coups de couteau. Puis c'était la salle de bal avec ses lambris dorés, ses marbres, son luxe de fin d'empire romain mais tout était saccagé, en lambeaux, le marbre cassé à coups de marteau. Peter s'indignait mais Kovask, lui, ne jugeait pas. Il comprenait la colère de ceux qui avaient pénétré dans ce haut lieu du luxe et de la tyrannie après des années de terreur.

Une nouvelle cour, indiquée sur le plan comme cour d'honneur et il n'y avait toujours personne. C'était dans cette cour, immense, qu'un hélicoptère pouvait se poser. Au centre il y avait un cercle blanc. Elle était éclairée par une sorte de projecteur fixe.

— D'où vient le courant ? demanda Peter.

— Tu ne sens pas la vibration au sol ? Un groupe électrogène quelque part.

Ils évitèrent de traverser la cour d'honneur directement, suivirent les arcades qui formaient l'ancien cloître dont les ouvertures ogivales donnaient sur le vide. Ils voyaient quelques lumières dans la plaine saccagée par le tremblement de terre, des feux de bois autour desquels se regroupait toute la misère du Sud.

D'autres salles de réception, des salons immenses, anciennes salles conventionnelles, des reliefs de luxe débridé, ostentatoire, des faisceaux en marbre brisés au sol, d'autres en fer doré que l'on avait grattés pour récupérer la poudre du métal précieux. Des tessons de bouteilles. Puis à nouveau une cour étroite, nommée cour des Invités. Tout à fait au fond il y avait une dernière cour et elle se nommait cour

du Duce. L'appartement de Mussolini se trouvait là, mais on disait qu'il n'avait pas passé une seule nuit à Dioni.

Kovask se souvenait de ce qu'avait dit l'étrange garçon qui les avait reçus tout à l'heure ; l'aile orientale avait souffert du séisme. Ils approchaient de cette aile centrale.

Brusquement dans la cour du Duce une lumière aveuglante qui les fit reculer précipitamment, chercher refuge dans une petite pièce, toutes proportions gardées, elle mesurait quarante mètres carrés ! De là ils purent accoutumer leurs yeux et voir. L'étrange spectacle.

Des projecteurs, quatre au moins, véritables sunlights éclairaient a giorno les ruines d'une construction qui s'était détachée du reste du monastère, deux étages tassés sur eux-mêmes. Derrière des remparts, construits hâtivement avec les pierres des ruines, ils comptèrent six silhouettes armées de pistolets-mitrailleurs.

— Ils surveillent quoi ? Où est la Mamma ?

Kovask hocha la tête.

— Je l'ignore. Mais il y a quelqu'un dans les ruines. Quelqu'un qui a été surpris par le tremblement de terre mais qui doit encore vivre et qui ne permet pas qu'on approche.

— Cette Macha Loven et son ami di Maglio ?

— Certainement. Et s'ils sont là c'est qu'ils ont tout fouillé dans la journée de dimanche. Fait des découvertes aussi.

— Mais la Mamma.

— Soit elle prépare un coup pour la nuit, soit elle s'est fait surprendre. Il est possible que les Allemands soient des familiers de cet endroit.

La Mamma se tenait sur les toits du monastère en compagnie des jeunes Allemands. Depuis le milieu de l'après-midi ils n'osaient plus bouger. Ils avaient pu visiter une partie des bâtiments, vérifier certaines choses, puis brusquement les occupants du monastère, une vingtaine de jeunes, avaient entrepris des recherches systématiques dans tous les locaux. Elle ne pouvait savoir qu'une question imprudente de Peter avait déclenché cette opération.

Ils n'avaient eu que le temps, Olga, Stefan et elle, de se réfugier sur les tuiles. Une chance que chaque façade forme fronton, dépasse le toit par un muret qui leur permettait de se dissimuler. Ils avaient froid, faim et soif. Et de leur poste d'observation ils avaient pu voir deux ombres traverser devant les fenêtres ogivales de l'ancien prieuré. La Mamma avait reconnu la silhouette de Kovask, ses cheveux blancs, en fait blonds décolorés, qui formaient comme un halo.

Elle savait ce qu'Olga et Stefan venaient faire dans le coin. Eux aussi avaient mené l'enquête depuis Munich, à la suite de l'attentat néonazi. Mais ils n'avaient que le V.E.C. comme point de chute et le nom de Macha Loven fourni par des amis.

— Il faut que je prévienne mon ami Kovask, murmura-t-elle. Mais ils se trouvent dans cette bâtisse. Si jamais ils pouvaient revenir dans la grande cour...

— Je ne compte que six types dans la cour du Duce. Il en reste quatorze éparpillés un peu partout, dit Stefan. Si nous avons une corde nous pourrions trouver un endroit pour descendre.

— Impossible de repasser par les combles. Ils doivent être surveillés de près.

Elle pensait que Macha et son ami s'étaient laissé coincer dans l'aile située à l'est. Les autres essayaient de les en déloger mais avec prudence. Preuve que Macha et son ami avaient des armes, s'en étaient servis depuis une semaine qu'ils étaient enfermés dans les ruines. Avaient-ils aussi de quoi boire, de quoi manger ?

L'hélicoptère n'était venu que pour apporter des renforts et reviendrait le lendemain si jamais l'affaire n'était pas réglée d'ici là.

En visitant un bureau, la Mamma avait découvert un poste de téléphone, s'était branchée sur l'extérieur. À l'autre bout une voix lui avait déclaré : « Ici agence locale de Potenza du Credito Mobile di

Napoli. »

— Excusez-moi c'est une erreur, avait-elle dit en raccrochant.

Dans la pièce où ils étaient réfugiés, Kovask expliquait son plan à Peter.

— L'un de nous va sortir par le grand portail, prendre la jeep, descendre pour téléphoner au sénateur, lui demander des instructions. Savoir si nous devons avertir la police, laquelle d'ailleurs. Je sais que c'est grotesque mais je ne vois pas comment nous en tirer. Ceux qui résistent dans les ruines doivent être sauvés. À tout prix. Il faut faire peur à cette bande de néofascistes...

— On pourrait faire sauter le portail d'entrée, dit Peter.

— Avec quoi ? grogna Kovask... Facile à dire...

— Dans la Peugeot accidentée j'ai quand même pris quelques pains de plastic et des détonateurs. Ils sont dans mon sac, c'est ça que je trimble depuis que nous errons dans ce monastère.

Kovask sourit. Cette initiative c'était lui qui aurait dû l'avoir. Il commençait à se faire vieux, la preuve, on voulait faire de lui le remplaçant de Holden ! Un sénateur !

— Nous pourrions préparer plusieurs charges réduites. Je suis certain qu'ils s'affoleront, se replieront ou même essayeront de quitter le monastère au plus vite.

— Il faut les répartir au mieux. De combien de détonateurs disposes-tu ?

— Une vingtaine... On peut les synchroniser. Ils croiront qu'ils sont attaqués. On fait d'abord péter le portail puis les détonations se suivront dans le grand corridor, jusqu'ici. Ils tireront dans tous les sens, perdront la tête.

— On y va, dit Kovask. Autant ne pas perdre de temps.

— S'ils s'enfuient on ne les retrouvera pas.

— C'est du menu fretin. Que la police italienne fasse son travail. Ce n'est pas ce que nous cherchons. Ces nazillons se feront un jour alpaguer.

— Nazillons qui peuvent tuer, dit Peter... La gare de Bologne par exemple.

Ils avaient prévu une marge d'une demi-heure entre le moment où la charge du grand portail exploserait et la détonation de la dernière. Ils durent parcourir de grandes distances pour se faufiler jusque dans le hall immense, éviter des ombres qui allaient et venaient, très affairées.

Depuis leur toit, la Mamma et ses deux compagnons pouvaient se rendre compte des agissements de Kovask et de Peter mais ignoraient ce qui se préparait.

— Sont-ils armés ? demanda Stefan.

— Je ne pense pas, dit la Mamma. Nous menons surtout un travail

d'enquête et d'information et il est rare que nous soyons face à une situation comme celle-ci.

Il y eut un incident. Un des assiégeants des ruines s'énerva et tira une rafale. Aussitôt une longue rafale répliqua et tous se terrèrent au sol. Kovask qui était en train de revenir vers la pièce qui leur servait de cachette en profita pour abréger son itinéraire. Mais il fut repéré par un des gars qui croyait avoir mal vu et arriva sans trop se méfier. Peter lui tomba sur les épaules, l'assomma et dès lors ils disposèrent d'un pistolet-mitrailleur. Juste à cet instant le portail vola en éclats. Dans la cour ce fut un moment décisif. Ils se dressèrent tous, mais depuis les ruines une rafale les força à se planquer.

— On attaque la grande porte, dit une voix altérée, un commando certainement. Que tout le monde se disperse selon le plan G.

Puis les autres détonations achevèrent de semer l'affolement. En quelques secondes il n'y eut plus personne dans la cour. Tous refluaient vers le grand bâtiment. Pensaient-ils se frayer une sortie ou bien existait-il une issue inconnue, quelque souterrain moyenâgeux comme le veut toute légende ?

Laissant Peter surveiller la situation, Kovask se glissa en direction des ruines.

— Je suis un collaborateur du sénateur Holden, cria-t-il avant qu'une rafale ne le transforme en passoire.

Mais il put continuer de progresser et soudain des pierres bougèrent et un visage noir apparut.

— Je me suis barbouillée avec du bouchon brûlé, expliqua Macha, pour ne pas être repérée. Il fallait qu'ils croient que nous étions plusieurs, alors que je suis seule. Mon compagnon Paulo di Maglio a été tué dimanche soir par un pan de mur.

— Qu'y a-t-il dans cette aile du bâtiment que vous défendez autant ?

— Ce qu'il y a, venez, vous allez voir.

À ce moment-là Peter cria un avertissement et se mit à tirer en direction de la cour d'honneur.

Lorsque le groupe de terroristes crut pouvoir quitter le monastère en comprenant que si le portail avait volé en éclats il n'y avait aucun commando qui attaquait, ils furent vite saisis de stupeur en découvrant que tous les rescapés du village alertés par l'explosion se tenaient devant le monastère en un rang compact. Et ce fut un face-à-face impressionnant durant une minute.

— Écoutez, dit le chef de cette cohorte... Laissez-nous partir et il n'arrivera rien de fâcheux.

Mais les villageois, tous des vieux, des hommes, des femmes restèrent immobiles.

— Il y a des gens qui sont entrés et ne sont pas ressortis, cria d'une voix aiguë Élisabeth. Nous n'allons pas redevenir vos complices, vos domestiques comme il y a quarante ans. Tuez-nous si vous l'osez mais vous ne passerez pas ici.

Et soudain ils ramassèrent des pierres et se tinrent prêts.

— Il faut passer ailleurs, dit le chef. Ce serait une erreur que de tirer sur eux. Mais nous les retrouverons un jour.

Lorsqu'ils refluèrent ils furent stoppés par la mitrailleuse de Peter puis par les armes que Macha donna à Kovask. Désormais la vingtaine de terroristes se trouvait coincée dans le bâtiment. Et ils y restèrent jusqu'au matin. Un des villageois avait osé prendre la jeep des Américains pour descendre dans la plaine prévenir les carabiniers. Ils arrivèrent au petit jour par les airs, un gros hélicoptère, par la route, des camions.

Entre-temps Kovask avait pu voir ce que Macha avait découvert dans les anciens appartements réservés à Benito Mussolini. Des caisses d'armes, de munitions, d'explosifs. Des rations militaires, des documents militaires, des manuels d'instructions terroristes fabriqués en Argentine. Et surtout de petits coffres en acier. Macha avait fait sauter le couvercle de deux d'entre eux. Ils contenaient chacun un million de dollars.

— Le trésor de guerre venu depuis les *major companies* par Israël, le Liban, le S.W.I.F.T., les banques européennes, la Cremodina.

Paulo di Maglio gisait dans la partie la plus orientale des anciens appartements du Duce, sous des tonnes de pierraille. Macha, pendant huit jours, avait attendu les secours en utilisant les armes trouvées sur

place, en buvant l'eau des canalisations et en mangeant des rations militaires.

La Mamma et les deux Allemands descendirent seulement le matin de leurs toits, frigorifiés et affamés. Le plus surprenant fut que les carabiniers allaient embarquer tout le monde lorsque les hommes de la D.I.G.O.S. arrivèrent pour dédouaner l'équipe du sénateur Holden et par extension privilégiée les deux Allemands. Ils en furent les premiers surpris, eux qui appartenaient à un groupe marginal d'enquête sur le terrorisme néonazi.

Amers, les villageois voyaient pour la première fois des carabiniers depuis le jour du tremblement de terre.

FIN

Première édition de
Le Fric noir

C'est aussi :

En France :

- François Mitterrand est élu président de la République ;
- Tuerie d'Auriol ;
- Abolition de la peine de mort ;
- Jean-Marie Lustiger devient archevêque de Paris ;
- Inauguration du TGV Paris-Lyon ;
- Réouverture de l'université de Corse Pascal-Paoli fermé depuis 1769.

En littérature :

- Prix Nobel de littérature : Elias Canetti (Royaume-Uni) ;
- Prix Nebula : *La Griffes du Dieu* de Gene Wolfe ;
- *La Bicyclette bleue* de Régine Desforges ;
- *La Nuit des enfants rois* de Bernard Lenteric ;
- *Cujo* de Stephen King ;
- *Le Battement de mon cœur* de Jean-Louis Curtis ;
- *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué* d'Howard Butten.

Au cinéma et à la TV :

- Palme d'or du Festival de Cannes : *L'Homme de Fer* d' Andrzej Wadja ;
- *Les Aventuriers de l'arche perdue* de Steven Spielberg ;
- *Garde à vue* de Claude Miller ;
- *Outland, loin de la terre* de Peter Hyams ;
- *New York 1997* de John Carpenter ;
- *Au-delà du réel* de Ken Russell ;
- *Le Choix des armes* d'Alain Corneau ;

- *Métal Hurlant* d'Ivan Reitman ;
- *Malevil* de Christian Chalonge ;
- Fin du monopole radiophonique de l'ORTF ;
- Première apparition de *Dallas* sur les écrans français.

Le prix du Quai des Orfèvres est attribué à :
De la part de Barbara de Michel Dansel

Biographie :

« *Je ne fuis pas la réalité, je la précède.* »

Né en 1928, cet enfant des Corbières à l'accent ensoleillé écrit dès l'âge de dix ans, marqué par sa terre et les gens rudes qui l'habitent.

Au cours de ses études, il rencontre celle qui deviendra son épouse, la femme d'une vie, la mère de leurs trois enfants.

C'est elle qui tape son premier manuscrit alors qu'il est parti à l'armée et qui l'enverra aux éditions Hachette.

G.-J. Arnaud sera aussitôt publié sous le pseudonyme de Saint-Gilles – nom de son village natal.

Ce premier roman, *Ne tirez pas sur l'inspecteur*, obtient le prix du Quai des Orfèvres, en 1952.

Depuis, sous de nombreux pseudonymes, il s'est attaqué à tous les genres : policier, espionnage, science-fiction, suspense, roman historique, pièce de théâtre... Mais c'est comme auteur majeur de la série Spécial Police aux éditions Fleuve Noir qu'il s'impose dès 1960, liant son nom à l'histoire du roman policier français et ce malgré sa modestie.

En 1966, le prix du Roman d'espionnage couronne *les Égarés* et, en 1977, le prix Mystère de la Critique est attribué à *Enfantasme* qui sera adapté au cinéma sous le titre *les Enfants de la nuit*.

Aujourd'hui on répertorie plus de quatre cents ouvrages à son actif, dont de nombreux ont fait l'objet d'une adaptation cinématographique ou télévisuelle : *les Longs Manteaux*, *Zone rouge*, *Sommeil blanc*, *Un petit paradis*, *la Tribu des vieux enfants*...

On ne saurait oublier le fleuron de la mythique collection Anticipation au Fleuve Noir qu'est *la Compagnie des Glaces*, avec plus de soixante-deux titres.

Dans son œuvre, il met en scène les gens du quotidien, les petits, ceux que nous côtoyons tous les jours sans les connaître et qui sont, bien souvent, victimes ou bourreaux. Leur passé les poursuit, leur avenir les angoisse, leurs grandeurs et leurs bassesses les habitent.

Miroirs de notre société, nous pouvons nous y reconnaître sans difficulté. Ce qui différencie cependant ces personnages de ceux du quotidien, c'est qu'ils vont au bout des situations dans lesquelles ils sont plongés, à la fois monstres et proies.

G.-J. Arnaud précise : « *Je déteste les personnages d'une seule pièce. S'il*

n'y a ni ombre ni facettes, aucun personnage ne mérite d'être décrit. »

Des personnages à la Pinter !

Les lieux qu'ils fréquentent, les maisons qu'ils habitent, deviennent tout aussi importants, lieux de drames et de joie, cadres de la vie.

Si G.-J. Arnaud reste en marge du mouvement du néo-polar, cela ne l'a pas empêché bien avant l'heure de donner à lire sa vision du monde : *« Le mal est dans l'homme et dans la société qu'on lui impose et qu'il accepte... J'essaye d'éviter le piège de l'actualité. Les gens s'y laissent souvent prendre, sont esclaves de leurs idées, de l'ambiance du moment, et souhaitent qu'on aille jusqu'au bout d'une démonstration politique ou sociale. Or, le polar a une logique et le crime ne se trouve pas toujours à droite. »*

On est loin de ce que l'on nomme de façon péjorative « le roman de gare », plus proche au contraire de cette vraie littérature qui nous laisse une vision de son époque et dont Jay McInerney nous dit : *« Il est important de raconter des histoires, d'inventer des récits qui permettent aux gens de comprendre leurs propres existences, de créer des mythes... La littérature révèle l'essence, la réalité de nos époques. »*

Du même auteur :

(Sous le pseudonyme de Saint-Gilles)

Ne tirez pas sur l'inspecteur, Hachette, « L'Énigme », 1952 (prix du Quai des Orfèvres)

Noces d'acier, Hachette, « Le Point d'interrogation », 1954

Éditions L'Arabesque

(Sous le pseudonyme Saint-Gilles)

Collection Crime parfait

Du sable pour linceul (n° 1, 1957)

Puisque je dois mourir (n° 5, 1957)

À l'heure de notre angoisse (n° 9, 1957)

Je m'accuse (n° 13, 1958)

Dernière heure (n° 17, 1958)

Seule la mort (n° 21, 1958)

Du miel et du fiel (n° 26, 1959)

Un froid de morgue (n° 30, 1959)

Collection Espionnage :

Action à froid (n° 44, 1957)

Commando pirate (n° 49, 1957)

Baroud au Tibesti (n° 55, 1957)

Direction Budapest (n° 61, 1957)

Traquenard à Bagdad (n° 65, 1957)

Rendez-vous à Pékin (n° 71, 1958)

Ultime parade (n° 86, 1958)

Traité sur la mort (n° 106, 1959)

(Sous le pseudonyme Georges Ramos)

Collection Parme

Boléro passionné (n° 12, 1957)

Frénésie en noir (n° 17, 1957)

Les Amants du Tech (n° 24, 1958)

Heures chaudes (n° 26, 1958)

Délire au soleil (n° 28, 1958)

Jeux farouches (n° 31, 1958)

La Soif aux lèvres (n° 35, 1959)

Collection Colorama :

La Croqueuse d'émeraude, 1960

(Sous le pseudonyme Frédéric Mado)

Collection les Nymphes

Péchés de jeunesse, 1958

Voluptueux dialogues, 1959 (illustration Aslan)

Amours en fraude, 1959

Étreintes, 1959 (illustration Jef de Wulf)

Fantasque Brigitte, 1959 (illustration Aslan)

(Sous le pseudonyme Gino Arnoldi)

Collection les Nymphes

Chaleurs, 1959 (illustration Aslan)

Les Extases de Pepa, 1959 (illustration Jef de Wulf)

Impudiques, 1959

Interludes charnels, 1959

Regain de désir, 1959 (illustration Aslan)

Aime-moi comme je t'aime, 1961

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

Collection Espionnage

Pré-sabotage (n° 139, 1960)

Offensive sans répit (n° 187, 1961)
Provocation (n° 366, 1965)
Zone maudite (n° 381, 1965)
Poivre aux yeux (n° 391, 1965)
Gâchis au Chili (n° 401, 1965)
Frappez la monnaie (n° 416, 1965)

(Sous le pseudonyme Gil Darcy)

Collection Espionnage

Luc Ferran du N.I.D. (n° 74, 1958)
Luc Ferran attaque (n° 76, 1958)
Luc Ferran liquide (n° 78, 1958)
Luc Ferran s'acharne (n° 82, 1958)
Sérénade pour Luc Ferran (n° 90, 1959)
Luc Ferran boit du pulque (n° 94, 1959)
Luc Ferran feinte en Finlande (n° 105, 1959)
Luc Ferran et la veuve (n° 116, 1959)
Luc Ferran cravache (n° 147, 1960)
Luc Ferran dans le brouillard (n° 171, 1961)
Luc Ferran quitte le N.I.D. (n° 430, 1966)
Luc Ferran et son Noël rouge (n° 435, 1966)
Luc Ferran est trahi (n° 440, 1966)
Luc Ferran sauve la base (n° 445, 1966)
Objectif truqué (n° 450, 1966)
Luc Ferran joue les beatniks (n° 455, 1966)
Week-end au château (n° 462, 1966)
Luc Ferran et le réseau radioactif (n° 465, 1966)
Escalade diabolique (n° 475, 1967)
Bas les masques (n° 495, 1967)
Amère mission pour Luc Ferran (n° 585, 1969)

Collection Baroud

(Sous le pseudonyme David Kyne)

Embuscade en Birmanie (n° 47, 1969)

Éditions Ferenczi

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

La Peur dans les veines (n° 195, 1958)

Collection Feux rouges

Urgence à Sydney (n° 19, 1959)

Coup de force à Cuba (n° 29, 1959)

Le Sel sur les plaies (n° 32, 1959)

Territoire en alerte (n° 39, 1960)

À tête coupée (n° 44, 1960)

Bridge pour agents spéciaux (n° 47, 1960)

Éditions Fleuve Noir

(Signé G.-J. Arnaud)

Collection Grands Romans :

L'Enfer des humiliés, 1959

Les Nuits fauves, 1960

À l'ombre du défi, 1961

Le Sang d'un été, 1961

De soleil et de boue, 1962

Les Lendemain sauvages, 1962

Noir est l'horizon, 1962

La Troisième Moisson, 1964

Les Seigneurs méprisés, 1964

Les Épaves de l'oubli, 1965

Nous, les Lemonnier, 1968

La Recluse, 1987

La Vie truquée, 1997

Collection Spécial Police :

Virus (n° 226, 1960)

L'Éternité pour nous (n° 234, 1960)

Faux frères (n° 258, 1961)

Haut vol (n° 272, 1961)

Dernier convoi (n° 285, 1962)

Agonie (n° 303, 1962)

Afin que tu vives (n° 313, 1962)

Un coup de chien (n° 336, 1963)
Exhumation (n° 350, 1963)
Chutes (n° 367, 1963)
Les Aveux (n° 389, 1964)
Témoin unique (n° 408, 1964)
Droit d'asile (n° 428, 1964)
La Mine (n° 448, 1965)
Les Détrouseurs (n° 466, 1965)
La Tentation (n° 479, 1965)
Infortune (n° 508, 1966)
Substitution (n° 533, 1966)
Tel un fantôme (n° 543, 1966)
Tatouage (n° 574, 1967)
Les Yeux fous (n° 594, 1967)
Les Intrus (n° 618, 1967)
Notre oncle de Cincinnati (n° 637, 1968)
Les Lacets du piège (n° 658, 1968)
Ronde funèbre (n° 688, 1968)
Le Guet-apens (n° 705, 1969)
Le Rescapé (n° 722, 1969)
Balle de charité (n° 748, 1969)
Retour de fièvre (n° 776, 1970)
Traumatisme (n° 792, 1970)
L'Endos (n° 823, 1970)
Un charter pour l'enfer (n° 855, 1971)
Séquelles (n° 874, 1971)
Les Longs Manteaux (n° 912, 1971)
Basse besogne (n° 937, 1972)
Tendres termites (n° 966, 1972)
Le Cœur froid (n° 988, 1972)
Au nom du père (n° 1023, 1973)
La Défroque (n° 1044, 1973)
Un petit paradis (n° 1086, 1974)
L'Œil du serpent (n° 1125, 1974)
Chiens écorchés (n° 1143, 1974)
La Maison piège (n° 1153, 1975)
Monsieur Paloma (n° 1163, 1975)
L'Homme noir (n° 1190, 1975)
Enfantasme (n° 1235, 1976)
Plein la vue (n° 1250, 1976)
Deux doigts dans la porte (n° 1268, 1976)
Je ne vivrai plus jamais seule (n° 1295, 1976)
La Tête dans le sable (n° 1313, 1977)
L'Enfer du décor (n° 1343, 1977)

Profil de mort (n° 1355, 1977)
Les Gens de l'hiver (n° 1368, 1977)
Les Jeudis de Julie (n° 1389, 1978)
L'Aboyeur (n° 1423, 1978)
Brûlez-les tous ! (n° 1435, 1978)
Les Enfants de Perilla (n° 1447, 1978)
Noël au chaud (n° 1479, 1979)
Raison perdue (n° 1506, 1979)
La Tribu des vieux enfants (n° 1512, 1979)
Les Gêneurs (n° 1525, 1979)
Les Imposteurs (n° 1570, 1980)
Le Coucou (n° 1574, 1980)
La Vasière (n° 1620, 1981)
Quartier condamné (n° 1676, 1981)
Ami-ami flic (n° 1691, 1982)
Bunker parano (n° 1743, 1982)
Le Pacte (n° 1813, 1983)
Nécro (n° 1818, 1983)
Le Veilleur (n° 1887, 1984)
Mozart panique (n° 1939, 1985)
Drôle de regard (n° 1949, 1985)
Mère carnage (n° 2000, 1986)

Collection Noire :

Une si longue angoisse (n° 5, 1988)
Le Petit Bonheur piégé (n° 50, 1998)

Collection Noirs :

Spoliation, 2000

Collection Espionnage :

Forces contaminées (n° 274, 1961)
Mission D.C. (n° 327, 1962)
Fac-similés (n° 353, 1963)
Brumes jaunes (n° 374, 1963)
Mainmise (n° 403, 1963)
La Cellule imparfaite (n° 426, 1964)
Équipage en alerte (n° 449, 1964)
Commandos perdus (n° 466, 1965)
Fonds dangereux (n° 515, 1965)
Convois suspects (n° 524, 1966)
Les Égarés (n° 573, 1966)

Cargaison insolite (n° 595, 1967)
Le Commander rit jaune (n° 614, 1967)
Double pour le Commander (n° 654, 1968)
Le Commander souffle la torche (n° 669, 1968)
Le Commander prend la piste (n° 715, 1969)
Le Commander et l'évadé (n° 733, 1969)
Piège pour une nation (n° 754, 1969)
Un amiral pour le Commander (n° 784, 1970)
L'Amnésique venu de la mer (n° 814, 1970)
Échec au froid Commander (n° 828, 1970)
Coup de vent pour le Commander (n° 855, 1971)
Le Commander et la Mamma (n° 877, 1971)
Le Commander dans un fauteuil (n° 911, 1971)
Jouez serré, Commander (n° 939, 1972)
Le Commander et le révérend (n° 957, 1972)
Des milliers de vies (n° 967, 1972)
Le Commander et la combine (n° 989, 1972)
Ô combien de marins... (n° 1014, 1973)
Le Commander et les spectres (n° 1024, 1973)
Compagnons de sang (n° 1045, 1973)
Le Commander et la voyante (n° 1064, 1973)
Pour mémoire, Commander (n° 1071, 1973)
Le Commander et la tueuse (n° 1094, 1974)
Le Commander et le déserteur (n° 1104, 1974)
Les Fossoyeurs de liberté (n° 1122, 1974)
Escadron spécial (n° 1134, 1974)
Smog pour le Commander (n° 1161, 1975)
Le Commander et le vigile (n° 1183, 1975)
Trio infernal pour le Commander (n° 1196, 1975)
Le Moine d'Asmara (n° 1210, 1975)
Du blé pour le Commander (n° 1234, 1976)
Agonie pour une capitale (n° 1246, 1976)
Sorcières en jeans (n° 1266, 1976)
Aux armes, Commander (n° 1280, 1976)
La Peste aux mille milliards de dents (n° 1291, 1976)
Le Commander enterre la hache (n° 1330, 1977)
Alternative mortelle (n° 1344, 1977)
Peur blanche pour le Commander (n° 1359, 1977)
Le Gaucho de Munich (n° 1371, 1977)
Subversive club (n° 1385, 1978)
Le Mauve sied au Commander (n° 1399, 1978)
Le Lait de la violence (n° 1414, 1978)
Coupe sanglante pour le Commander (n° 1428, 1978)
Le Couple inquiet de Montréal (n° 1461, 1979)

Pas de miracle pour le Commander (n° 1483, 1979)
Le Vent des morts (n° 1492, 1979)
Colonel dog (n° 1518, 1980)
Les Momies de Mexico (n° 1527, 1980)
Coquelicot party (n° 1551, 1980)
Israel, ô Israel (n° 1558, 1980)
Fanatiquement votes (n° 1585, 1980)
Contrat provocation (n° 1595, 1981)
Le Fric noir (n° 1604, 1981)
Dossiers brûlants (n° 1626, 1981)
Les Veuves de Berlin (n° 1638, 1982)
Syndrome toxique (n° 1659, 1982)
Les Rescapés du Salvador (n° 1694, 1983)
Le Milliard des émigrés (n° 1711, 1983)
La Dîme du diable (n° 1746, 1984)
Toubib-connection (n° 1774, 1984)
Le Cancrelat de Miami (n° 1789, 1984)
Amères frontières (n° 1818, 1985)
Potion tragique (n° 1834, 1985)
Cerveaux empoisonnés (n° 1852, 1986)

Collection Angoisse :

Le Dossier Atrée (n° 216, 1972)
La Mort noire (n° 230, 1973)
Ils sont revenus (n° 241, 1973)
La Dalle aux maudits (n° 248, 1974)

Collection Gore :

Le Festin séculaire (n° 8, 1985)
Grouillements (n° 28, 1986)

Collection Anticipation :

Cycle de « La Grande Séparation »

Les Croisés de Mara (n° 469, 1971)
Les Monarques de Bi (n° 509, 1972)
Lazaret 3 (n° 538, 1973)
Les Ganéthiens, 2000

Cycle de « La Compagnie des glaces »

La Compagnie des glaces (n° 997, 1980)

Le Sanctuaire des glaces (n° 1038, 1981)
Le Peuple des glaces (n° 1056, 1981)
Les Chasseurs des glaces (n° 1077, 1981)
L'Enfant des glaces (n° 1104, 1981)
Les Otages des glaces (n° 1116, 1982)
Le Gnome halluciné (n° 1122, 1982)
La Compagnie de la banquise (n° 1139, 1982)
Le Réseau de Patagonie (n° 1157, 1982)
Les Voiliers du rail (n° 1180, 1982)
Les Fous du soleil (n° 1198, 1982)
Network-Cancer (n° 1207, 1983)
Station fantôme (n° 1224, 1983)
Les Hommes Jonas (n° 1249, 1983)
Terminus amertume (n° 1267, 1983)
Les Brûleurs de banquise (n° 1271, 1983)
Le Gouffre aux garous (n° 1286, 1984)
Le Dirigeable sacrilège (n° 1303, 1984)
Liensun (n° 1321, 1984)
Les Éboueurs de la vie éternelle (n° 1333, 1984)
Les Trains cimetières (n° 1351, 1985)
Les Fils de Lien Rag (n° 1364, 1985)
Voyageuse Yeuse (n° 1388, 1985)
L'Ampoule des cendres (n° 1405, 1985)
Sun Company (n° 1431, 1986)
Les Sibériens (n° 1449, 1986)
Le Clochard ferroviaire (n° 1460, 1986)
Les Wagons mémoire (n° 1477, 1986)
Mausolée pour une locomotive (n° 1490, 1986)
Dans le ventre d'une légende (n° 1503, 1986)
Les Échafaudages d'épouvante (n° 1516, 1987)
Les Montagnes affamées (n° 1541, 1987)
La Prodigieuse Agonie (n° 1552, 1987)
On m'appelait Lien Rag (n° 1571, 1987)
Train spécial pénitentiaire 34 (n° 1581, 1987)
Les Hallucinés de la voie oblique (n° 1596, 1987)

Collection Compagnie des glaces :

L'Abominable Postulat (n° 37, 1988)
Le Sang des Ragus (n° 38, 1988)
La Caste des aiguilleurs (n° 39, 1988)
Les Exilés du ciel croûteux (n° 40, 1988)
Exode barbare (n° 41, 1988)
La Chair des étoiles (n° 42, 1988)

L'Aube cruelle d'un temps nouveau (n° 43, 1988)
Les Canyons du pacifique (n° 44, 1989)
Les Vagabonds des brumes (n° 45, 1989)
La Banquise déchiquetée (n° 46, 1989)
Soleil blême (n° 47, 1989)
L'Huile des morts (n° 48, 1989)
Les Oubliés de Chimère (n° 49, 1989)
Les Cargos-dirigeables du soleil (n° 50, 1990)
La Guilde des sanguinaires (n° 51, 1990)
La Croix pirate (n° 52, 1990)
Le Pays de Djoug (n° 53, 1990)
La Banquise de bois (n° 54, 1990)
Iceberg-ship (n° 55, 1990)
Lacustra city (n° 56, 1990)
L'Héritage du Bulb (n° 57, 1991)
Les Millénaires perdus (n° 58, 1991)
La Guerre du peuple du froid (n° 59, 1991)
Les Tombeaux de l'Antarctique (n° 60, 1991)
La Charogne céleste (n° 61, 1992)
Il était une fois la compagnie des glaces (n° 62, 1992)
L'Avenir des dupes, Omnibus XVI-CDG, 2000

Collection Chroniques glaciaires :

Les Rails d'incertitude, Anticipation (n° 1995, 1996)
Les Illuminés, SF Métal (n° 26, 1997)
Le Sang du monde, SF Métal (n° 36, 1998)
Les Prédestinés (n° 4, 1999)
Les Survivants crépusculaires (n° 5, 1999)
L'Œil parasite (n° 7, 1999)
Planète nomade (n° 8, 2000)
Roark (n° 9, 2000)
Les Baleines Solinas (n° 10, 2000)
La Légende des hommes Jonas (n° 11, 2000)

Collection la Compagnie des glaces, nouvelle époque

La Ceinture de feu (n° 1, 2001)
Le Chenal noir (n° 2, 2001)
Le Réseau de l'éternelle nuit (n° 3, 2001)
Les Hommes du cauchemar (n° 4, 2001)
Les Spectres de l'Altiplano (n° 5, 2001)
Les Momies du massacre (n° 6, 2002)
L'Ombre du serpent gris (n° 7, 2002)
Les Griffes de la banquise (n° 8, 2002)

Les Forbans du Nord (n° 9, 2002)
Les Icebergs lunaires (n° 10, 2002)
Le Sanctuaire de légende (n° 11, 2002)
Les Mystères d'Altai (n° 12, 2002)
La Locomotive-dieu (n° 13, 2003)
Pari cataclysmes (n° 14, 2003)
Movane la chamane (n° 15, 2003)
Channel Drake (n° 16, 2003)
Le Sang des aliens (n° 17, 2003)
Caste barbare (n° 18, 2004)
Parano River (n° 19, 2004)
Indomptable fleur (n° 20, 2004)
Le Masque de l'autre (n° 21, 2005)
Passions rapaces (n° 22, 2005)
L'Irrévocable Testament (n° 23, 2005)
Ultime mirage (n° 24, 2005)

Collection Les Aventures d'Hugo Cardone :

Les Compagnons d'éternité, Aventure et mystère (n° 7, 1995)
La Forêt des hommes volants, Aventure et mystère (n° 15, 1996)
L'Atoll des bateaux perdus, SF Mystère (n° 14, 1997)

Éditions Eurédif

(Sous le pseudonyme Ugo Solenza)

Il ne viendra plus personne, Suspense poche (n° 6, 1975)
Le Vampire des routes, Quotidien fantastique, 1980

Collection Cupidon :

Les Visiteuses (n° 2, 1973)
Comme un fruit mûr (n° 32, 1974)

Collection Aphrodite :

La Croisière de charme (n° 78, 1972)
La Dragée haute (n° 93, 1973)
La Pension des caprices (n° 99, 1973)
Duos pervers (n° 100, 1973)
La Nuit d'Athènes (n° 127, 1975)
Les Nuits de Santa Barbara (n° 138, 1975)

Lèvres de soie (n° 147, 1976)
Le Bateau des filles perdues (n° 152, 1976)
À l'amour comme à la guerre (n° 162, 1976)
Le Repos des guerrières (n° 170, 1976)
La Croisière du Genius (n° 226, 1978)
Les Petites Voisines (n° 338, 1980)

Cycle Pascal

Les Fourberies de Pascal (n° 310, 1979)
Les Prouesses de Pascal (n° 365, 1981)
Les Intrigues de Pascal (n° 372, 1981)
Les Audaces de Pascal (n° 388, 1981)
Pascal et les pensionnaires (n° 396, 1981)
Les Miracles de Pascal (n° 404, 1982)
Le Cinéma de Pascal (n° 420, 1982)
Pascal homme à tout faire (n° 432, 1982)
Pascal et les frustrés (n° 444, 1982)
Pascal au ciel serein (n° 456, 1983)
Pascal et la dame brune (n° 468, 1983)
Pascal garçon modèle (n° 480, 1983)
Votre dévoué Pascal (n° 492, 1983)
Les Métamorphoses de Pascal (n° 504, 1984)
Pascal et l'éroticophone (n° 516, 1984)
Une bergère pour Pascal (n° 528, 1984)
S.O.S. Pascal (n° 540, 1984)
Pascal et les sirènes (n° 552, 1984)

Collection Diane :

Cycle Marion

Marion (n° 1, 1974)
Marion à Dublin (n° 3, 1974)
Marion la proscrite (n° 4, 1974)
Lady Marion (n° 5, 1974)
Une rançon pour Marion (n° 7, 1974)
Marion l'infidèle (n° 9, 1974)
Marion galante (n° 15, 1975)
Marion des bruines (n° 18, 1975)
Marion d'Irlande (n° 23, 1975)
Perverse Marion (n° 25, 1975)
Complot pour Marion (n° 28, 1975)
Un roi pour Marion (n° 30, 1975)
Les Démons de Marion (n° 34, 1976)

Marion des mers (n° 36, 1976)
La Gloire de Marion (n° 37, 1976)

Collection Aphrodite classique

(Sous le pseudonyme Pierre Rabeau)

Les Confessions d'un cagot (n° 25, 1976)
(Sous le pseudonyme Laure de Sevetan)

Les Robinsonnes (n° 48, 1977)
(Sous le pseudonyme Lilas Marny)

Mademoiselle doigts de velours (n° 55, 1978)
(Sous le pseudonyme Osman Walter)

Love Cab (n° 68, 1978)
Les Scandaleuses Sœurs Grant (n° 74, 1979)
(Sous le pseudonyme Armand de Chevilly)

Le Neveu incestueux (n° 72, 1979)

Collection Play Boy :

(Sous le pseudonyme Manuel Mathias)

Clefs de voûte, 1984

Éditions Baleine
(Signé G.-J. Arnaud)

L'Antizyklon des Atroces, collection le Poulpe, 1998

Éditions L'Atalante
(Signé G.-J. Arnaud)

L'Homme au fiacre, 1998
Le Rat de la conciergerie, 1998
La Congrégation des assassins, 1999

Le Prince des ténèbres, 1999

Le Voleur de tête, 2000

La Mort en guenilles, 2000

Éditions Calmann-Lévy

(Signé G.-J. Arnaud)

Les Moulins à nuages, 1988 (Prix RTL Grand Public)

Les Oranges de la mer, 1990

Les Patates amères, 1993

Éditions Juillard

(Signé G.-J. Arnaud)

Crâne d'argent, 1992

Léa de port Galère, 1993

Éditions Autres temps

(Signé G.-J. Arnaud)

Carméla Vif-Argent, 1998

Éditions Encre

(Sous le pseudonyme Georges Murey)

Maudit Blood, Étiquette noire, 1985

Éditions Le Masque

(Signé G.-J. Arnaud)

L'Étameur des morts, 2001

Le Néant des pierres, 2001

Le Cavalier squelette, 2002

Éditions Syros Jeunesse

(Signé G.-J. Arnaud)

La Fille de verre, Rat Noir (n° 7, 2003)

Éditions du Quai n° 3

Les Indésirables, Wagon-Livres, 2005

Éditions Artima

Bande dessinée

Comics Pocket, série Flash espionnage

Le Commander dans un fauteuil, vol. 1, vol. 2 (n° 6, no 7, 1981)

L'Amnésique venu de la mer, vol. 1, vol. 2 (n° 9, n° 10, 1982)

Comics Pocket, série Le Commander

Le Commander rit jaune (n° 1, n° 2, 1976)

Double pour le Commander, vol. 1, vol. 2 (n° 3, n° 4, 1976)

Le Commander souffle la torche, vol. 1, vol. 2 (n° 5, n° 6, 1977)

Le Commander prend la piste, vol. 1, vol. 2 (n° 7, n° 8, 1978)

Éditions Dargaud

Bande dessinée

La Compagnie des glaces

Cycle Jdrien

Lien Rag (n° 1, 2003)

Floa Sadon (n° 2, 2003)

Kurts (n° 3, 2003)

Frère Pierre (n° 4, 2004)

Jdrou (n° 5, 2005)

Yeuse (n° 6, 2005)

Pietr (n° 7, 2005)

Cycle Cabaret Miki

Le Peuple du sel (n° 1, 2006)

Otages des glaces (n° 2, 2006)

Zone occidentale (n° 3, 2007)

Big tube (n° 4, 2007)

La Fin d'un rêve (n° 5, 2008)

Cycle la Compagnie de la banquise

Terror Point (n° 1, 2008)

Terre de feu, terre de sang (n° 2, 2009)

Le Feu de la discorde (n° 3, 2009)

Espionnage magazine

(Sous le nom Saint-Gilles)

Rallye documents (n° 1, avril 1959)

Bétail humain (n° 2, 1959)

Fugues et Polonaises, (n° 3, décembre 1959)

(Sous le nom Gil Darcy)

Réseau nazi, (n° 3, janvier 1960)

Faux billets, (n° 6, février 1960)

Scotch pour Luc Ferran, (n° 7-8, mars-avril 1960)

Nouvelles récentes

Les Gardiennes, Eden, Eden fiction, 2003

« Les Nuits samouraïs », in *De minuit à minuit*, Fleuve Noir, 2000

Revue 813, (n° 69, décembre 1999). Hommage posthume de G.-J. Arnaud à M. Perisset

Les Secrets de l'allée Courbet, Autrement, collection Noir Urbain, 2004
36 nouvelles noires pour *L'Humanité* (collectif), Hors commerce, collection Hors noir, 2004

Revue 813, (n° 88-89, juin 2004) : « Tel qu'en lui-même », article en l'honneur de Brice Pelman

« Le puzzle », *L'Instant Noir*, 1987

Filmographie :

Cinéma

L'Éternité pour nous, le cri de la chair de José Bénazéraf, 1963, avec Michel Lemoine, Sylvia Sorrent, Monique Just.

Le Cœur froid d'Henri Helman, 1977, avec Maud Rayer, André Pousse, Elisabeth Kaza, Michel Robin, Albert Médina et Maria Laborit.

L'Enfant de la nuit (Enfantasme) de Sergio Gobbi, 1978, avec Antonio Cantafora, Jean-Claude Bouillon, Serge Youssoufian, Agostina Belli.

Les Longs Manteaux de Gilles Béhat, 1986, avec Bernard Giraudeau, Claudia Ohana, Robert Charlebois, Federico Luppi.

Zone rouge de Robert Enrico, 1986, avec Sabine Azéma, Richard Anconina, Jean Reno, Hélène Surgère, Jacques Nolot.

Sommeil blanc de Jean-Paul Guyon, 2009, avec Hélène de Fougerolles, Laurent Lucas, Marc Barbé, Julien Frison.

Télévision

La Taupe, scénario de G.-J. Arnaud, 1953.

Efficax de Philippe Ducrest, 1979, avec Nathalie Delon, Bernard Fresson, Jacques Riberolles, Jean-Claude Dauphin, Paulette Dubost.

Euphorie II de Philippe Ducrest, 1979, avec Nathalie Delon, Jean Sorel, Muriel Catala.

Chambre 17, de Philippe Ducrest, 1981, avec Philippe Léotard, Anna Karina.

Ces trois-là de Philippe Ducrest.

Un petit paradis de Michel Wyn, 1981, avec Richard Berry, François Chaumette, Yolande Folliot, Odile Mallet.

Le Cercle fermé de Philippe Ducrest, 1982, avec Jean Sorel, France Anglade, Sylvie Fennec, Paulette Dubost.

La Tribu des vieux enfants de Michel Favart, 1982, avec Thierry Lhermitte, Dominique Laffin, Sophie Barjac, Pascale Bardet, Humbert Balsan.

Raison perdue de Michel Favart, 1984, avec Emmanuelle Béart, Patrick Fierry, Marie Rivière, Gisèle Grimm, Jean-Pierre Miguel.

La Maison piège de Michel Favart, 1985, avec Patachou, Hélène Surgère, Anny Romand, Philippine Leroy-Beaulieu, Jean-Pierre Sentier.

La Nuit du coucou de Michel Favart, 1986, avec Florent Pagny, Marie

Rivière, Isabel Otero.

L'Argent flambé (série *le Lyonnais*) de Michel Favart, 1992, avec Kader Boukhanef, Pierre Santini, Bernard Freyd, Sylvie Fennec.

Un soupçon d'innocence (d'après *Les Jeudis de Julie*) d'Olivier Peray, avec Pascale Arbillot, Victoire Bélezy, Mélusine Mayance (prochainement sur les écrans).

Théâtre

Les Gens de l'hiver (La Seyne-sur-Mer)

La Folie hexagonale (compagnie César Gattegno, théâtre du Rocher)



Éditeur : Nathalie Carpentier

ISBN : 9791025101759

© French Pulp editions-C.A.L.

Site Internet :

www.frenchpulp.com

Design © ilovemydesigner.com

© Laschi/shutterstock.com

© Esferashutterstock.com

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie, diffusion ou utilisation de tout ou partie de cette oeuvre autre que personnelle est strictement interdite et constituera une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

French Pulp editions

C.A.L.

3, rue de Téhéran - 75008 Paris

email : carpentier@frenchpulp.com

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Version ePub par [La Livrerie Numérique](#).